3 1761 04131 6472

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Études et Portraits

★ ★

Études anglaises

ÉDITION DÉFINITIVE

LIBRAIRIE PLON

ÉTUDES ET PORTRAITS

—★★—

ÉTUDES ANGLAISES

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, **Poésies inédites**, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier sur beau papier vergé d'alfa.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1903

Études et Portraits

— ★ ★ —

Études anglaises

PAR

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Édition définitive

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6e

Tous droits réservés

PQ
139
B646
1903
t.2

SEP 25 1962

UNIVERSITY OF TORONTO

821697

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Fabriqué en France.

AVANT-PROPOS

Quand les Etudes anglaises *qui composent ce volume ont été publiées pour la première fois, en 1888, elles se composaient des* Notes sur l'île de Wight, l'Irlande, l'Ecosse *et* les lacs anglais, *des* Sensations d'Oxford *et des* Croquis d'outre-Manche. *On y a joint, pour les compléter, dans la présente édition, des* Lettres de Londres *adressées au* Journal des Débats *durant l'été de 1884;* une *étude sur* l'Esthéticisme anglais, *et une autre sur le* Jubilé de la Reine. *Cette adjonction ne change pas le caractère de ces pages qui demeurent ce qu'elles étaient, de simples feuilles détachées d'un journal de route. Le livre était précédé, en 1888, de quelques lignes qu'il sera utile de reproduire ici : « Pour laisser à ces notes leur complète valeur de documents, l'auteur s'est abstenu de corriger, comme cela lui eût été facile, certaines nuances de surprise qui se rencontrent dans ses premières lettres sur l'Angleterre. Il prie ses amis d'outre-Manche d'être indulgents à ces naïvetés qui indiquent mieux la nature de l'effet produit par la civilisation anglo-*

saxonne sur un écrivain français soudain transporté hors de son cadre habituel. » Cet avertissement précise en la limitant la portée de ce recueil d'esquisses. L'ambition de leur signataire serait comblée si ces croquis d'après nature prenaient place dans la valise de quelques-uns de ses compatriotes en route pour Londres, et les aidaient à mieux recevoir la grande leçon de santé politique et sociale qui se dégage du monde anglais.

Janvier 1906.

ÉTUDES ANGLAISES

I

L'ILE DE WIGHT

I

Ryde, 11 août 1880.

En commençant ce journal, sous forme de notes sans unité, d'un premier voyage en Angleterre qui sera court et qui n'a pu être préparé, je demande son indulgence au lecteur de ces pages hâtives, griffonnées au hasard, et n'importe où. Celles-ci, par exemple, auront été mises au net sur la table, encombrée de réclames, d'une salle d'attente, à l'extrémité de la jetée qui termine la petite ville de Ryde, et parmi le tumulte des voyageurs qui arrivent en tramway ou en chemin de fer, — l'un et l'autre sur cette jetée courent parallèlement, — et qui vont s'embarquer pour Portsmouth. La cloche sonne, le bateau crache sa fumée, les appels gutturaux s'échangent d'un bout à l'autre de la terrasse. Certes, les jeunes filles au chapeau en ca-

briolet et aux gants brodés de larges côtes qui causent à deux pas de moi, — certes, le négociant qui prend son encre au même encrier pour terminer des lettres d'affaires, — certes, encore, la fille de comptoir aux yeux étonnés à qui j'ai acheté ces feuilles de papier à lettres et emprunté cette plume, ne se doutent guère que j'essaye une esquisse d'après nature du paysage qui s'étend autour de nous. Ainsi va le monde, chacun suivant sa destinée, suivant sa pensée et ne montrant que la ligne extérieure et comme le fantôme de lui-même. Nulle part le sentiment de la solitude de chaque existence n'est plus visible qu'au cours d'une visite rapide dans un pays dont on entend mal la langue. Mais la beauté du spectacle mouvant des vagues dissipe bientôt cette mélancolie. A l'horizon s'effile la ligne élevée de la côte anglaise; les maisons de Portsmouth luisent toutes blanches sous la lumière crue du soleil, à peine séparées de nous par une mer d'un clapotis infiniment doux, une mer de nuance pâle, dont le vert tendre ondule, comme mêlé de lait. A droite et à gauche, si l'on détourne la tête, ce sont les bosquets de l'île, de grandes masses d'arbres noires. Là-haut, un ciel d'été, d'un azur trop chaud, comme pesant, laisse lentement s'amasser en lui une vapeur d'orage. C'est bien l'instant de recueillir, avant qu'elles ne s'effacent, les deux ou trois images restées dans le fond des yeux depuis Paris. Encore une fois, ces notes n'ayant pas la prétention de découvrir l'Angleterre, qu'on les excuse si elles paraissent ou trop

banales ou trop personnelles Il est malaisé d'éviter un de ces défauts sans tomber dans l'autre.

... Aucun incident entre Paris et Calais, sinon la beauté du soleil couchant. Mais comment rendre cela avec des mots? Sur la ligne de l'horizon, noire de forêts, une mince bordure d'un rouge intense va se fondant à travers toutes sortes de couleurs diverses, jusqu'à ce qu'elle arrive au vert le plus délicat, comme dans les fonds de tableaux qu'affectionne Léonard. Une première étoile brille d'un éclat d'or blanc sur ce vert si fin. Même mes voisins, deux forts Anglais doués de muscles et presque pareils à de vieux arbres par la solidité de leur structure, regardent longuement cette émeraude pâle de la coupole du ciel. Puis, en une minute, comme si une invisible main avait tiré sur cette coupole un rideau sombre, le ciel s'obscurcit, un frisson froid court sur la nature, et avant deux heures le train commencera de s'engouffrer dans ces gares de nuit si tragiques d'aspect et toutes pareilles à des usines, avec la noirceur et le sifflement des machines, les allées et venues des lanternes. La différence entre l'homme ancien et l'homme moderne est comme rendue perceptible par ces violents contrastes entre les paysages faits de lumière et les paysages d'industrie. Malgré moi, devant le firmament, appelé par le poète antique « l'incorruptible », et semé de sa poussière d'étoiles, je me

rappelle la fantaisie sinistre de l'humoriste des *Contes cruels*, qui parle du temps où des projections de lumière électrique permettront d'utiliser enfin cet espace inutile et d'y faire flamboyer de gigantesques affiches-réclames.

... Puis ce fut l'entrée dans Calais, à une heure du matin, à pied, tandis qu'un domestique d'hôtel roule les bagages sur un haquet. Les remparts que la ville moderne n'a pas encore débordés forment une masse épaisse et sombre au milieu de laquelle la porte et la rue en enfilade détachent une sorte de corridor de clarté. Une fête qui dure depuis près d'une semaine enguirlande les édifices publics de lampions de couleurs. Le beffroi à jour, ainsi paré de lanternes rouges, bleues et jaunes, semble quelque tiare de géant incrustée de fabuleuses escarboucles. Des cafés sont ouverts et répandent leurs tables sur la place, comme en Italie, parce que la nuit est douce et invite à la buverie en plein air. A la lueur de toutes ces lanternes, je lis quelques affiches : des mots anglais sont à côté de tous les mots français, indiquant le prochain voisinage de l'autre pays. *My native land, good bye*, disait Byron; c'est le cas de répéter plus gaiement le mot du poète.

... Autre vision très saisissante : celle de l'approche de la côte anglaise avec la tour du château de Douvres, bien en face. Cette côte coupée à pic

montre une épaisseur de terre blanche, couverte, comme d'une croûte légère et menue, de champs de blé et de prairies vertes. De petites barques de tous côtés courent sous le vent qui remplit doucement leurs voilures, et c'est vraiment quelque chose de bien vivant que ces bâtiments à toiles, grands ou petits, tout mêlés qu'ils sont à la vie changeante de l'atmosphère, au lieu que les paquebots à vapeur restent en dehors de cette atmosphère, ou mieux lui imposent la force mécanique de leur impulsion. Ceux-là surtout qui sont d'une masse considérable représentent ce caractère brutal de la force nue. Le nôtre est un des plus grands parmi ceux qui font le service de la Manche. Deux bateaux le composent, reliés au centre. Il est muni de quatre machines qui obscurcissent l'air de leur jet de fumée. Charriant derrière lui un remous qui trouble la verte nappe d'un floconnement formidable de flots blancs, il avance comme une maison, j'allais écrire comme un morceau de ville, dont le sol tremble à peine; et, en se penchant par une des ouvertures ménagées au-dessous du pont, on aperçoit les gigantesques poumons d'acier qui halètent dans la poitrine du monstre. La bielle grosse comme deux corps d'hommes est lancée avec un élan effroyable, puis aussitôt ramenée en arrière. Le chauffeur noir de charbon peine, à côté, dans un barathre de suie, de fumée et de tapage, et sur le devant du bateau, entre les deux proues qui fendent la mer, un courant s'est établi qui précipite l'eau avec une fureur de torrent, tandis que là-haut,

insoucieuses du labeur des hommes et des choses dont est faite leur sécurité, les demoiselles blondes, prises dans la gaine de leur ulster ajusté, s'appuient à leur parapluie, serré comme elles dans son fourreau de soie; et du bout de leurs dents blanches, elles sourient à la patrie aperçue. Sir Bulwer Lytton, dans son roman d'*Ernest Maltravers*, a écrit la confession de tous ses compatriotes quand il commence le chapitre où son héros revient du continent, par cette phrase ou une bien analogue : « Je plaindrais, j'estimerais peu le citoyen anglais qui pourrait rentrer dans notre île sans un transport d'orgueil de la retrouver si grande par la force morale de son peuple!... »

... Des maisons et encore des maisons, et, quoique le ciel soit d'un bleu si joli, celui de la dernière heure d'un beau jour d'été, une impression presque terrible s'échappant de cet entassement, — la même impression infligée par l'allure des passants, les cris des cochers, l'énormité des ponts, l'effort de la rivière, — quelque chose de surhumainement solide et d'entretenu par un travail surhumainement poussé; ainsi m'est apparue Londres, comme à tous ceux qui l'ont traversée. Quand on est à deux et que l'on cause de France, le spectacle n'est que curieux. Tout seul et par un jour de brume, on doit le trouver écrasant... Le temps d'errer une soirée avec mon ami Louis G***, que j'ai entraîné jus-

qu'ici, le long de Piccadilly et de Regent's Street, — trois heures de chemin de fer, une demi-heure de bateau, et voici que, parti de Paris il y a trois jours, je puis achever ces pages sur l'esplanade de la jetée de Ryde, au son d'une musique militaire qui vient de s'installer sur la terrasse, et devant les uniformes rouges des soldats qui, après une valse de Waldteuffel, entonnent, comme il convient, le *God save the Queen!*

II

Shanklin, 16 août 1880.

Le petit village dont je viens d'écrire le nom, inconnu de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Parisiens sur mille, est en bon train de devenir quelque chose comme le Deauville de l'île de Wight, mais un Deauville qui n'aura du sablonneux et peu maritime Deauville que l'élégance des maisons. Ici la mer déferle tout au bas de la falaise et la campagne verdoie délicieusement. En 1846, les géographes décrivaient Shanklin comme un « hameau tout pauvre et dispersé ». Aujourd'hui la population est de plus de 4,000 âmes. La douceur de la plage sans galets et la beauté du site expliquent le succès de cette coquette station, qui n'est qu'à une demi-heure de chemin de fer de Ryde, partant à quatre heures de Londres. Shanklin est d'ailleurs le village classique des romans

anglais, avec la coquetterie de ses cottages, semés parmi les arbres et garnis de rosiers grimpants. Des pelouses tondues au ras du sol, moelleuses comme du feutre, vertes et fines, séparent du chemin ces riants cottages. A travers les grillages des portes ou par-dessus les haies vives, fleuries de liserons, vous apercevez de jeunes athlètes en costume blanc, la petite toque posée sur le derrière de leur tête blonde, chaussés de sandales à semelle de caoutchouc, qui jouent au lawn-tennis avec des jeunes filles armées de raquettes. Derrière les carreaux à guillotine des fenêtres ornées de plantes, vous devinez les salons, meublés d'acajou sombre et luisants comme l'intérieur d'un nécessaire de voyage, où des personnes respectables prennent un nombre incalculable de tasses de thé, — et là-bas, c'est, à travers les arbres, la ligne de la mer dont le bleu intense ou le gris sombre se détache, suivant la gaieté ou la tristesse du jour, sur le bleu plus pâle ou le gris plus tendre du ciel.

... La vie d'une ville de bains de mer, c'est sa plage. Allons-y donc, quoique nous ne soyons arrivés que depuis deux heures et que le soir tombe. S'il y a un Casino, nous y entrerons. Notre attente de Parisiens flâneurs et mal renseignés est trompée. Il n'y a point de Casino. L'esplanade, comme on dit ici, lisez la plage, est parcourue mélancoliquement par des ombres qui prononcent du bout

des dents des phrases rares, et le seul endroit de réunion est une sorte de terrasse de verdure, à cent mètres au-dessus de cette plage, en pleine falaise, où un orchestre du lieu joue, à grand renfort de cuivre, des airs de valse et de polka. Sous la molle lueur d'une lune d'été, que corrigent les lueurs plus crues de nombreux becs de gaz, la foule des mères de famille et des jeunes gens erre gravement, tandis que les notes s'éparpillent dans la légère brise qui vient du large. Les musiciens portent sur leur épaule, gauche ou droite, selon l'instrument, une façon d'épaulette en métal, à l'extrémité de laquelle est fichée une petite lanterne qui éclaire leur partition posée devant eux. Avec des figures sérieuses d'officiants, ils exécutent des morceaux d'opérette en vogue chez nous il y a cinq ou six ans. A la queue leu leu et au hasard du pot-pourri, les motifs des *Cloches de Corneville* défilent bruyamment. C'est la mélodie chère aux modistes : *J'ai fait trois fois le tour du monde...* C'est le *Va, petit mousse...* auquel se complaisent les canotières de Bougival. Le souvenir du Paris facile qu'évoquent ces accords contraste étrangement avec l'aspect familial des figures qui les écoutent aujourd'hui. Même des ralentissements et des inexactitudes de mesure enlèvent à ces phrases ce qu'elles ont de si parfaitement adapté à la sensibilité des petites dames qui gagnent leur vie au pourtour des Folies-Bergère. C'est bien du Paris encore, mais du Paris traduit, du Paris avec l'accent britannique, et le ronflement subit de l'inévi-

table *God save the Queen* achève de nous rappeler que nous sommes, quoique si près, dans un autre monde.

... Au service, le matin du dimanche. Il y a quatre temples à Shanklin. D'ici à deux ans, il y en aura huit. Celui-ci est le plus grand et il appartient à l'église orthodoxe. De onze heures à midi et demi, la séance est longue; mais l'impression est assez originale pour que cette longue séance passe vite. Sur une mélopée gutturale, l'assemblée tout entière accompagne les psaumes. Aucun chuchotement, aucun sourire, rien de ce caractère de mondanité, mi-convenable, mi-sceptique, d'une cérémonie pareille dans une ville d'eaux en France. Si la conviction n'est pas sincère dans tous les cœurs, — et comment le savoir? — elle est sincère sur les figures. Mon compagnon et moi, nous sommes sans livres de prières, les bras croisés. Je me sens frappé doucement au coude : c'est une jeune fille qui m'offre son recueil de cantiques, en me marquant du bout de son doigt ganté le verset qui se chante. La voisine de mon compagnon fait mieux encore, elle lui tend son livre ouvert et suit avec lui. Elle est jolie et joliment mise. Son petit garçon remue et n'est pas sage. D'une main elle lui fait signe de se tenir tranquille, de l'autre elle tient toujours son livre devant les yeux de son voisin, chante à l'accompagnement. Tout cela sans

l'ombre d'une coquetterie. Dans la simplicité de sa foi profonde, elle n'admet pas une minute que son action puisse être mal interprétée. La différence entre notre nation et celle-ci apparaît d'une façon saisissante. Chez nous, en dehors des dévots et des dévotes, la religion est presque toujours à côté de la vie. Il est trop souvent de bon ton d'en avoir ou de ne pas en avoir, selon la coterie dont on fait partie. Ici la religion est vivante dans chacun des fidèles. L'ironie, cette lame sans poignée, qui blesse à la fois celui qui la manie et celui qu'elle perce, reste étrangère à ces descendants des puritains. Ils ne regardent pas et ne se sentent pas regardés. Absorbés dans l'émotion personnelle, ils semblent parler à leur Dieu directement, comme s'ils étaient seuls avec lui. En même temps, comme il faut que le sens de la commodité matérielle, ce dogme de l'existence anglaise, ait ses droits même dans la maison du Seigneur, des tabourets, savamment rembourrés et d'une pente bien calculée, sont là pour empêcher que l'agenouillement ne soit pénible. — Et infatigable, monotone, rauque, la mélopée continue, coupée seulement par la lecture que le pasteur fait en chaire d'un sermon écrit. Il prononce ses phrases d'une voix rythmiquement saccadée. Il est immobile et comme garrotté dans sa chaire. Une machine n'est pas plus mécanique, et cependant ce ne sont, dans la salle très remplie, que couleurs violentes des étoffes, que rubans verts, rouges ou lilas, que tournures compliquées des chapeaux. La lumière du soleil entre par les car-

reaux en verre de vitre sans peinture. Elle incendie encore ces étoffes et ces rubans des chapeaux. Mais qui donc y prend garde, sinon mon ami et moi, et que nous étonnerions les aimables ritualistes qui nous ont prêté à lire dans leurs livres, si nous leur prêtions, nous autres, à lire dans notre pensée !...

... Impossible de se baigner ce dimanche. A partir de neuf heures du matin, les cabines roulantes sont rangées contre la falaise. Même la mer, toute nue, et sans un des bateaux de plaisir qui l'égayent les jours de semaine, a l'air d'observer la loi commune et de ne pas travailler. Graves et en chapeau de haute forme, les bourgeois passent dans les rues dont les magasins sont fermés. Au restaurant, nous demandons de l'ale. Après quelque hésitation, le garçon nous en apporte. Puis, quand il nous remet la note, il nous fait remarquer que l'ale n'est pas portée sur cette note : —« Il nous est défendu d'en vendre le dimanche, » ajoute-t-il sans sourire. Cette hypocrisie de taverne nous divertit une minute; puis nous descendons sur la plage presque déserte, au pied de cette falaise où le premier soir nous entendîmes l'orchestre attaquer *la Valse des Roses*, et, le long de la plage, nous gagnons le *Chine*.

Le *Chine* ou ravin, d'un vieux mot saxon « cinan » bâiller, — disent les guides, — est la gloire

de Shanklin. Longfellow a composé sur la source qui coule par la fissure de son entrée six vers qui sont inscrits à même le rocher : « O voyageur, arrête ton pied fatigué. — Bois de cette fontaine pure et douce. — Elle coule, pour le riche et pour le pauvre, la même. — Puis, va ton chemin, te souvenant encore, — le long de la route, au-dessous de la colline, — du verre d'eau offert en Son Nom. » Le *Chine* est une échancrure de cinq cents pieds de long et de trois cents pieds de large à son extrémité. La mer brise là-bas, mais ici ce sont des végétations d'une puissance énorme, entretenues par la constante humidité. Des fougères gigantesques grimpent sur le roc d'où l'eau suinte. Des touffes d'arbres foisonnent. Vu d'en haut, c'est comme un gouffre de verdure. Un sentier, soigné comme celui d'un jardin, conduit le voyageur jusqu'au fond du ravin, puis de là remonte sur la falaise d'où le regard découvre, à l'horizon, la côte de Sandown et partout la mer, crispée et palpitante. Le long du sentier, des bancs sont ménagés qui permettent de s'asseoir pour lire ou pour causer, dans la délicieuse solitude de cette fraîcheur et de cette verdure. Au dehors, l'aveuglant soleil se répercute dans le sable. Ici, ses rayons tremblotent sur les feuilles et dans le filet d'eau qui tombe en cascade à l'entrée du *Chine*. Il est si gai, ce soleil, si joli et si anglais, tout confortable et justement placé pour sécher les sièges de gazon. C'est ici l'endroit pour ouvrir quelque poète, d'un charme pareil à celui de ce ravin, élégant et sauvage. Le voisinage

de Tennyson, dont la maison de campagne est dans l'île, nous invite à choisir ses œuvres, et parmi elles cette *Princesse* où se trouvent les strophes si touchantes, et que j'aime à citer comme j'aime à les relire, sur une jeune fille qui regarde un beau paysage en versant des larmes sans cause, de vaines larmes, dit le poète : « Vaines, tendres et tristes — comme des baisers dont on se souvient après la mort, — ou comme ceux qu'une fantaisie sans espérance imagine — sur des lèvres qui sont à d'autres... »

III

Shanklin, 20 août 1880.

Une affiche, imprimée en lettres noires sur fond rose, tire nos yeux dans la salle à manger où nous achevons notre déjeuner. Il y a aujourd'hui « bazaar », c'est-à-dire vente de charité, à Ryde. Nous consultons l'indicateur. Le train part dans dix minutes et nous voici en route pour la grande ville. Le même indicateur attribue vingt-cinq minutes au parcours. Mais dans cette île de plaisance, la ponctualité anglaise consent à être, sinon à paraître en défaut. A chaque station, c'est un voyageur en retard que la locomotive attend volontiers, en indulgente personne. C'est un panier ou un paquet à mieux placer, deux doigts de causerie entre employés, un peu de la familiarité

d'une diligence de province, — familiarité masquée d'ailleurs sous une allure automatique, un appel bref du nom des stations, tout l'attirail du vrai voyage britannique, rapide, pratique et mécanique. Tant et tant que ce parcours de vingt-cinq minutes est, le plus souvent, de trois quarts d'heure, voire d'une heure. Mais qui s'en plaindrait? Les wagons, peu remplis, ont comme un air de salons roulants, avec les deux fauteuils adossés au centre du compartiment. La voie semble une allée de jardin, creusée comme elle est entre des parcs fermés seulement de haies vives, et, de place en place, tremblote, à l'horizon, par quelque échancrure de terrain, la mer criblée de soleil.

J'ai appelé Ryde la grande ville par comparaison avec le minuscule Shanklin. En réalité, avec ses maisons étagées sur la pente douce d'une colline foisonnante de beaux arbres, Ryde n'est pas plus considérable que Dieppe, mais c'est un Dieppe quasi sans port. La crique artificielle découpée par la jetée dans la vaste courbure de l'anse n'abrite que des embarcations de promenade : minces yoles à voile latine, chaloupes à rames, périssoires manœuvrées à la pagaie. Le train va jusqu'au bout de cette jetée. Là, de demi-heure en demi-heure, un bateau à vapeur dépose et prend des passagers. Il fait le service de Portsmouth dont les maisons papillotent sur la côte, en face, avec des tons légers et transparents d'aquarelle. Sur cette même jetée, et parallèlement au chemin de fer, comme je le notais plus haut, court un

tramway. Un troisième et large chemin est aménagé pour les piétons. La locomotive siffle, les chevaux du tramway galopent, le flot des promeneurs se dirige vers l'esplanade qui sert à la fois de débarcadère, de gare, de salle de concert et de lieu de rafraîchissements. Cela fait une vitalité endiablée sur ce triple chemin, un mouvement qu'égayent les toilettes hardies des femmes, qu'accompagne l'éclat des cuivres d'un orchestre placé sur la terrasse, qu'encadre l'ondulation changeante des vagues, et il faut une conscience d'écrivain en mal de littérature pour ne pas s'oublier l'après-midi entier sous le tendelet du débarcadère, où le vent claquette, en jouissant de ce plaisir délicieux entre les plaisirs : se laisser vivre et regarder les autres vivre.

La vente se tient à dix minutes de Ryde. De loin en loin, des bandes de papier, où est imprimée une main ouverte, montrent la route. La végétation de cette île est vraiment celle d'une contrée méridionale. Des plantes grasses poussent en pleine terre, énormes et dentelées. Les arbres des jardins croisent leurs branches sur le chemin. Ils forment par instants comme des tunnels de fraîcheur sombre où des floraisons de fuchsias, hauts comme des hommes, éclatent de-ci de-là, férocement rouges. A travers les fûts de ces arbres, des pelouses apparaissent, des pièces d'eau écaillées

de vertes feuilles, des maisons élégantes, des parterres bariolés. L'aristocratique tenue de ce paysage s'achève par la tenue choisie des promeneurs. Depuis huit jours que nous vagabondons à travers l'île, nous n'avons pas rencontré un homme en blouse, pas un enfant pieds nus et demandant l'aumône. On dirait que les Anglais, ces inimitables artistes en confort, ont soigneusement échenillé leur verdoyant jardin d'été de tout ce qui rappellerait tristement au souvenir le tragique envers du décor social. Comment les jeunes femmes qui respirent cet air parfumé devant ces jardins, aussi calmes, aussi réguliers, aussi frais que leurs sentiments, imagineraient-elles les passions désordonnées, les révoltes contre le destin, les trépignements dans la boue, les coupables et folles fièvres des réfractaires de tous ordres? De là cette littérature qu'ignore notre France révolutionnaire, — littérature si souvent oublieuse, dans son parti pris, des dessous lamentables de l'existence, occupée à peindre des âmes délicates et rares, des sentiments distingués, même dans l'exaltation. C'est bien parmi ces villas et sous ce ciel que le noble et tendre poète Tennyson a pu écrire les *Idylles du Roi*, héroïques légendes dont la beauté purifiée s'harmonise si bien aux rêves de ce monde anglais, que je comparerais volontiers à une fleur qui veut ignorer sa tige.

Mais alors pourquoi cette vente de charité, puisque les moindres brins de ce gazon et les moindres feuilles de ces arbres semblent ne pas

savoir s'il est des misères? Tout simplement pour tenir en bon état les nombreuses églises qui dressent leurs croix par intervalles et semblent elles-mêmes donner un aspect de villégiature heureuse à la piété comme à la mort. Un lierre les revêt de ses feuilles qui luisent au soleil et dissimulent ce que le mur nu et gris aurait d'attristant aux yeux. Entre les pierres tombales du champ de repos, placé au pied de la gaie chapelle, l'herbe grandit, drue et soyeuse. Rien de plus comme il faut, de plus confortable! Pareillement, rien de mieux entendu pour le plaisir du regard que l'installation de la vente, destinée à l'entretien de ces salons du dernier sommeil et de la prière. Sur une colline d'où l'on domine la mer immense et floconneuse, des tentes sont disposées entre des arbres. Un orchestre militaire a été prêté pour la circonstance. Dans l'entre-deux des morceaux, les hommes se reposent sur le gazon vert qui fait ressortir encore la violente couleur de leurs habits rouges. Dans la villa, dont les propriétaires ont complaisamment ouvert leur parc à la vente, une jeune femme chante au piano, tandis que, sous les tentes, d'autres tiennent des comptoirs et de leurs yeux attentifs invitent les passants. Voici que tour à tour des mains irrésistibles nous offrent des billets de loterie, des bouquets, des serviettes à thé, de la bière au gingembre. Les bouquets sont composés de roses, de chèvrefeuilles, d'œillets de toutes nuances. Les serviettes portent sur un de leurs coins, dessinées

comme au crayon, grâce à un artifice de broderie, les vignettes du célèbre livre d'images : *Under the Window*, par miss Kate Greenaway. C'est une suite de scènes où des babies anglais figurent, saisis dans le détail de leur existence intime, avec une bien amusante gaucherie de geste ou d'attitude. Des cinq et des six petites filles se tiennent par la main. Elles regardent droit devant elles, leur large et bonne face auréolée par un colossal chapeau à bavolet. Un garçonnet a escaladé un mur trop haut et mord son pouce. Un autre, arrêté sur la porte d'un cottage, contemple un jardinet tracé au cordeau, avec une physionomie qui révèle cinq générations de personnages graves derrière le petit bonhomme. Il va dire « aoh! » avec l'accent qu'on sait, celui des blondes jeunes filles débouchant le cruchon de bière au gingembre, — ce prétexte de plus à boire du poivre qu'ont inventé les brasseurs anglais. — Et cependant le piano et la voix se sont tus dans le pavillon. Les soldats rouges sont debout à leurs pupitres. Le cuivre recommence de ronfler. Si nous profitions de notre présence ici pour marcher jusqu'à *Quarr-Abbey*, qu'on nous désigne comme un couvent du moyen âge en ruine.

... Le chemin continue à tourner parmi les haies vives. L'île de Wight, en cela, ressemble à l'île de Corfou. Presque jamais dans la campagne l'œil

n'est arrêté par une de ces lourdes clôtures en pierre qui rappellent si utilement, mais si vilainement, la querelle du « tien » et du « mien » au voyageur égaré dans un paysage et des songes d'idylle. Par delà ces haies, c'est toujours la même extraordinaire poussée de verdure, et aussi la même apparence de félicité comblée, d'opulence apaisée, d'installation définitive et savante. Les ruines de l'abbaye sont situées dans une vallée que termine une falaise. Les ruines? Non. Le propriétaire a su adroitement s'y ménager une villa, en adaptant à ce qui restait de l'ancienne construction une construction moderne. Les fenêtres en ogive, — derrière lesquelles on imagine quelque jeune figure de moine mélancoliquement accoudé dans la nostalgie de la vie sacrifiée, — s'ouvrent sur un salon garni de moquette et meublé d'acajou. Les sculptures des colonnettes, qu'un pieux artiste fleurit avec amour de lis mystiques, se rajustent à l'ardoise d'un toit troué de tuyaux de cheminée. Comme une main économe colle une bande de papier sur la fêlure d'une vitre pour la masquer, ainsi l'ingénieux architecte a fait courir du lierre sur les soudures de l'antique édifice et de la bâtisse bourgeoise. Comme c'est anglais, cette ingéniosité-là, et n'y voyez-vous point un symbole inconscient du génie de ce peuple, si habile aux transitions sociales? Qui donc pratiqua mieux l'art difficile de joindre le présent au passé sans renversement, et d'exploiter tout ce qui fut pour le plus grand profit de ce qui est?

IV

Portsmouth, 25 août 1880.

Les journaux annoncent qu'à Portsmouth doit avoir lieu un embarquement de troupes pour l'Afghanistan. La Reine y passera une revue. Nous nous mettons en route pour le Toulon anglais, en compagnie d'un de nos amis, étudiant à Cambridge. De Shanklin à Ryde, puis de Ryde à Portsmouth, il y a bien deux heures, mi-chemin de fer et mi-bateau. Peu d'endroits au monde sont plus favorables à la causerie gaie que le pont d'un paquebot quand le ciel est bleu, le vent tiède, la mer à peine ridée de vagues. Nous amusons beaucoup notre compagnon, en lui racontant notre dialogue du matin avec un Irlandais. Vêtu d'un habit rouge, qui jurait terriblement avec le reste de son costume et le faisait ressembler à quelque roi nègre en tenue de cérémonie, cet Irlandais nous accoste sur la plage. Il nous offre des programmes de régates que nous lui refusons. L'homme ne se décourage pas, et, souriant, il nous demande de quoi boire une pinte d'ale à notre santé, sous le prétexte que les Irlandais aiment la France. Il empoche bravement l'argent et avec majesté nous force d'accepter un de ses programmes... « pour nous régaler. »

Tandis que nous discutons à ce propos sur l'Ir-

lande et ses difficultés politiques, autour de nous se dressent les tours sur pilotis, qui révèlent l'approche du formidable port. Nous doublons la jetée, et la rade dessine son enceinte tranquille. Des barques courent des bordées sous un petit vent frais qui se lève. Les bateaux de transport, les canonnières apparaissent, et de-ci de-là d'énormes vaisseaux de ligne, des vétérans à la retraite, dressent les trois étages de leurs ponts superposés. Les gueules des canons n'aboieront plus par les sabords, et, à leur place, des croisées, pareilles à celles des appartements, attestent que les paquets de mer ne briseront plus là contre. Notre paquebot passe joyeusement devant ces invalides, avec cet air coquet des moineaux libres du Jardin des Plantes qui traversent la cage d'un aigle enchaîné. Nous descendons sur le quai pour gagner l'entrée des docks. En attendant l'heure de la revue, nous visiterons les chantiers des constructions navales, et les ateliers des machines de guerre. L'administration n'est pas plus facile de ce côté-ci de la Manche que de l'autre. Le factionnaire nous arrête pour nous demander nos noms et qualités. Nous sommes étrangers, nous ne saurions entrer dans les docks sans une autorisation de l'amiral commandant le port, et cette autorisation ne saurait être donnée que sur une demande venue de l'ambassade. Ces formalités indignent le policeman qui nous conduit au secrétariat, puis nous ramène à la porte. Il dit que les Français sont les amis des Anglais, et qu'on devrait tout leur montrer. Vaine

formule polie, mais qui nous console mal de notre déconvenue. Puis, d'après le conseil de ce brave homme, nous prenons une barque et filons sur les vaisseaux de guerre dont l'abord est autorisé.

... A tour de rames notre barque sillonne l'eau clapotante, cette eau verte, presque noire, du port. Nous longeons les flancs du bateau de transport sur lequel s'empilent les soldats envoyés en Afghanistan : huit cents *rifles* ou fusiliers. Le bateau s'appelle *Jumma*, du nom d'une rivière de l'Indoustan. Il est de la longueur d'un transatlantique. D'en bas, nous apercevons le haut du corps des soldats penchés sur le bastingage. Leur torse est serré dans une tunique bleue, leur tête couverte d'un bonnet vert. C'est toujours ces faces insouciantes d'hommes du peuple naturellement fatalistes, comme nous en avons tant vu, au commencement de la guerre de 1870, à Paris. Un d'entre eux, à la petite ouverture d'un des entreponts, s'est accoudé seul. Il contemple le ciel anglais avec une infinie mélancolie. Le temps de saisir ce détail touchant, de le rêver peut-être, et notre barque est déjà sous les flancs du vapeur *Sérapis*, qui a porté le prince de Galles durant son voyage aux Indes. De là, nous arrivons devant le *Glatton*, navire de guerre d'un nouveau modèle, qui peut, en cas de danger, plonger sous la mer et ne laisser

à la surface qu'un seul de ses trois ponts : le *hurricane-deck* ou pont de l'ouragan. La forme de ce monstre d'industrie meurtrière est par elle-même sinistre. Il est semblable à un gigantesque instrument de physique. Ses trois ponts s'étagent comme des terrasses et reposent les uns sur les autres au moyen de colonnes. A l'arrière se dresse la tour mobile. Nous abordons. Un matelot, pieds nus, maigriot et musclé, qui donne l'impression d'une sorte d'orang à vareuse, nous montre le détail de ces trois terrasses. Deux canons attendent dans la tour, parés et lustrés comme les pièces d'argent sur la table à toilette d'une jolie femme. Ils tournent avec la tour en une minute et demie. Des obus, gros comme des corps d'enfant, sont rangés le long de l'entrepont. Canons et obus sont d'un petit calibre, nous dit le matelot, à côté de ceux de *la Dévastation*, autre bâtiment du même genre. C'est bien là le vaisseau de guerre scientifique. Ni pittoresques sculptures, ni enjolivements : juste ce qu'il faut d'hommes, de bois et de fer pour le service d'un canon flottant !

Combien diffère de cette machine à tuer le vaisseau qui eut l'honneur de porter Nelson à Trafalgar, la *Victory*, et que nous visitons au sortir du *Glatton!* Ici la colossale figure de la proue, la forme monumentale, les trois mâts emmêlés de vergues et de cordages, le nombre des canons, tout révèle l'époque d'une guerre plus humaine, où le courage individuel comptait parmi les atouts du jeu sanglant, temps lointain des héroïques croi-

sières, des abordages, des combats corps à corps. La *Victory* est aujourd'hui comme un musée consacré à la gloire de Nelson. Une plaque de cuivre marque sur le pont l'endroit où l'amiral tomba frappé d'une balle qu'un soldat lui tira du haut d'une des vergues du vaisseau ennemi. Sur le gouvernail sont inscrites les paroles qu'il prononça avant la bataille, et qui sont d'une éloquence bien anglaise : «*England expects every man to do his duty.* — L'Angleterre s'attend à ce que chaque homme fasse son devoir.» Un portrait du temps représente ce cruel adversaire de la fortune de Napoléon. C'est une face maigre, fine et rouge d'invincible entêté. Une chaloupe joliment peinte et qui fut la sienne, se fane dans un des entreponts, — celle sans doute qui balançait sur la mer de saphir des côtes italiennes cette lady H... de laquelle il était fou, étrange femme dont Latouche a dessiné le dangereux profil dans son roman de *Fragoletta.* Un tableau, dont chaque figure est un portrait, met sous nos yeux la scène de cette mort dans la victoire, pas très loin de la place même où l'amiral expira. Les canons qui servirent dans la lutte sont là encore, avec les amas de boulets préparés pour eux. Après quelques minutes d'une telle promenade, et avec de l'imagination, l'idée que ces choses de bois et de fer ne sont pas un décor, mais qu'elles ont été les outils réels d'un drame réel, fait battre le cœur. Je me rappelle un passage où l'historien Carlyle, à propos d'un conte du roi Jean trouvé par hasard,

rend vivement cette sensation : «Songe,» dit-il à peu près, «que ces hommes ont vécu, que le temps durait pour eux, qu'ils respiraient l'air, que l'herbe poussait, et tu sentiras tout ce que le naturel enveloppe de surnaturel !...»

... Le yacht royal, l'*Alberta*, est annoncé. Nous remontons dans notre barque pour bien le voir à son passage. L'aspect de la rade est peu changé. Dix barques peut-être, chargées de curieux comme nous, cinglent sur les flancs de la *Jumna*. Dans tous les vaisseaux, anciens ou nouveaux, qu'ils soient de guerre ou de transport, l'équipage doit monter sur les vergues. Les matelots s'aident des pieds et des mains, grimpent à la queue leu leu sur les échelles de corde, et, dans leur costume de nuance sombre, semblent d'énormes rats envahissant un navire. Puis, arrivés aux hunes, ils garnissent toute la longueur de la vergue, debout et se tenant par les mains. Aucun coup de canon, pas un cri. Rien qui ressemble à une réception officielle. Ce caractère de simplicité parfaite est saisissant, lorsqu'on sait quels sentiments de vénération les Anglais portent à la Reine. Cette vénération n'a rien de l'idolâtrie personnelle que nous sommes habitués, en France, à considérer comme la forme naturelle du sentiment monarchique. «Est-ce le yacht privé de la Reine?» dis-je au batelier qui nous conduit. — « Non, » fait l'homme, « il est au

gouvernement, » attestant ainsi que, même dans son ignorance, il distingue le pays et la personne qui représente ce pays. L'*Alberta* n'est pas différent des yachts ordinaires d'amateurs élégants. Seulement, le pavillon royal, rouge, bleu et jaune, flotte sur lui. Il aborde. Avec la jumelle et d'où nous sommes, c'est comme si nous marchions sur le tillac, parmi les officiers en uniforme et les marins en veste blanche. Les toilettes des quatre dames d'honneur sont tout unies. La Reine apparaît, vêtue de noir. Elle passe sur le petit pont jeté entre la *Jumna* et le yacht. Je distingue son profil connu, à la fois si sévère et si doux, alourdi et fin, presque bourgeois et pourtant royal. Sa robe s'efface derrière le bastingage. Elle parle sans doute, et j'imagine, à peu près comme Nelson avant le combat : « *England expects...* » et à la réserve respectueuse, comme au silence ému de tous les spectateurs, dont les visages passent dans le champ de la lorgnette, on comprend que l'âme profonde et sereine de l'Angleterre plane sur cette scène. Que nous sommes loin de la vie latine, si extérieure, si prodiguée en mouvements qui excitent encore la passion qu'ils manifestent, loin surtout de la hideuse erreur républicaine. Nous aussi nous avons connu cette religion du Roi ! Hélas !

Il était dit que nous serions récompensés de notre sympathie pour cette scène si anglaise, par

un témoignage de sympathie pour la France qui prouve combien les deux nations sont aujourd'hui voisines de cœur. Nous nous retrouvons le soir sur le bord de la mer, avec l'amiral D*** qui nous parle de la guerre et des larmes qu'il a versées, « comme un enfant », en apprenant la reddition de Metz. « Ah! ces Français, » ajoute-t-il, « qu'ils sont vivants et alertes! En Crimée, deux heures après le débarquement, je les vois encore, installés comme chez eux, fumant leur petite pipe devant leur tente, et nous regardant... » Et le souvenir du danger commun, du sang versé côte à côte sur les champs de bataille d'Orient, saisit le dur marin qui nous serre les mains avec attendrissement. Au risque de me faire traiter de « chauvin » par les désabusés du patriotisme, j'avoue que cette poignée de main et le sentiment qui la commandait m'ont fait un plaisir délicieux. Ceux qui ont vécu à l'étranger depuis la guerre, ne fût-ce qu'une semaine, me comprendront.

V

Shanklin, 30 août 1880.

Sur tous les murs, des affiches annoncent une journée de fête au profit du *Cricket-club* de la ville. Durant l'après-midi, *match* public entre les champions du club de Shanklin et ceux d'une société de Londres, venus exprès. Le soir, à l'*Institute* — sorte de bâtisse à toutes fins qui tient

du théâtre et du temple, — représentation, par une troupe d'amateurs, d'une comédie célèbre de Tom Taylor : *Still waters run deep.* C'est notre proverbe français : Il n'est pire eau que l'eau qui dort. Tout en marchant le long d'un sentier bordé de haies fleuries, nos amis nous content que la moindre petite cité de province a ainsi son *Cricket-club*, dont même les dames font partie, en leur qualité de joueuses de tennis. Durant la saison, il y a réunion du club chaque semaine. On joue, on cause, et une des dames offre le thé aux acteurs comme aux spectateurs du tournoi. Le club possède un terrain soigneusement entretenu. A Shanklin, c'est une pelouse sur une hauteur. L'encadrement est composé de prairies fraîches et de collines boisées. Une corde entoure un espace carré dans lequel sont les joueurs. Ils ont le costume blanc, les sandales, la toque de rigueur. Quelques-uns portent sur les tibias une cnémide fabriquée en lamelles de bois, et à l'épreuve de la balle. Ils vont, ils viennent, lancent cette balle, la rejettent avec un flegme qui dément, en apparence, l'intérêt passionné qu'excite le résultat de la lutte. Il semble, à qui ne connaît point les arcanes du jeu de cricket, que ce soient là des préparatifs de la partie et non la partie même. Parfois un coup très adroit est salué par les applaudissements des spectateurs. Ceux-ci se tiennent dans un rond-point ménagé en dehors de la corde, qui constitue comme un salon en pleine campagne. Les dames s'asseoient sur des pliants, les hommes sur des bancs. C'est

un joli contraste que celui des toilettes de l'un et de l'autre sexe. Les dames sont mises comme pour une visite, en chapeaux, en gants, en robe parée. Beaucoup d'hommes sont en costume de jeu, même s'ils ne doivent pas prendre part à la partie. Il y a là d'incroyables audaces de vareuses et de casquettes. Des raies jaunes ou rouges, violettes ou vertes, bariolent les étoffes. Des enfants, chaussés de bas de soie noire à coins bleus ou oranges, en souliers découverts, charmants de grâce agile avec leurs cheveux d'or roussâtre, courent parmi les groupes. Un orchestre de musiciens, en costume bourgeois, attaque de temps à autre avec force notes fausses, un air d'opérette française, et sur cette assemblée pétille un joli soleil d'après-midi, ici incendiant une étoffe déjà d'une couleur trop chaude, là ravivant encore les teints déjà presque vifs, ailleurs luisant sur la verdure épaisse des feuillages et des gazons; puis, très au loin, une buée de vapeur estompe le contour de la colline plus sombre. N'est-ce pas un tableau tout posé pour le pinceau d'un Nittis? Tableau bien anglais par les plus menus de ses détails; car où trouver ailleurs cet horizon de jardins confortables? où cette scène de vie au grand air? où ces toilettes d'un goût singulier? où ces hommes du monde athlétiques? où, dans une réunion élégante de ville d'eaux, cette absence évidente de demi-mondaines en quête de galanterie?

... Le soir, à l'*Institute*, même caractère bien anglais de la salle, de la pièce et des acteurs. La salle d'abord. Strictement nue et terminée par une mince estrade volante, elle peut servir au prêche comme au bal, à la conférence comme à la comédie. Elle est « à tout faire », comme nos bonnes des petites affiches et les *general servants* des annonces du *Times*. Pour ce soir-ci, elle est garnie de chaises, et d'irréprochables jeunes gens, le bouquet de fleurs à la boutonnière, conduisent aux places numérotées les jeunes filles ou les mères. C'est un coup d'œil amusant pour la jumelle d'un chroniqueur français, habitué à nos premières, que cette quantité de coiffures britanniques. Les têtes sont nues. La longue tresse blonde unique retombe sur des épaules qui s'enfoncent dans une robe toujours montante. Des regards sans coquetterie se posent franchement sur le regard qu'ils interrogent. Les rires découvrent des dents souvent trop longues. Le poète Baudelaire eût aimé la grâce parfois un peu macabre de ce rire qui laisse deviner la tête de mort sous la figure vivante. D'autres fois, c'est au contraire un de ces visages, roses de santé, que Tennyson définit dans son poème de *Maud* d'une épithète intraduisible : *babe-faced*. A côté de ces jeunes filles qui bavardent et des femmes plus âgées qui les accompagnent, les teints très rouges des hommes éclatent davantage, éveillés qu'ils sont par la clarté du plastron et par la couleur noire du frac. Le tempérament sanguin de la race anglo-saxonne est inscrit ici sur chaque

physionomie, comme la moralité puritaine dans les phrases de la comédie que vient d'annoncer un coup de cloche.

L'auteur était critique au *Times*. Mieux que personne donc il connaissait le goût anglais. Il savait le théâtre par la théorie et par la pratique. Il a écrit plusieurs drames d'histoire qui eurent peu de succès; mais ses comédies sont estimées, et, parmi elles, *Still waters...* tient le premier rang. La pièce passe pour originale, n'étant pas adaptée du français. Il ne sera pas sans intérêt d'en suivre la fabulation, scène par scène. John Mildmay, marié depuis un an, habite avec son beau-père, M. Potter, une ganache, et avec la tante de sa femme, Mrs. Sternhold, une femme supérieure et romanesque, accoutumée à tout commander dans la maison. Entre cette tante dédaigneuse et ce beau-père peu délicat, le pauvre John, d'humeur modeste, de ton tranquille, fait assez piteuse figure, et Mrs. Mildmay arrive à l'estimer à peu près comme un meuble pas trop encombrant, mais inutile, tant et tant qu'elle écoute les déclarations d'un aventurier, qui se fait appeler le capitaine Hawksley. Ce traître, — car c'est lui le traître de ce proverbe-mélodrame, — a déjà été l'amant de la tante. Il a monté une entreprise de bateaux électriques, et décide M. Potter à y placer la dot de sa fille. Bref, il rafle tout, l'heureux capitaine : banknotes et cœurs. Mais il a compté sans les portes entr'ouvertes. Il propose un rendez-vous à la jeune femme. La jalouse tante, cachée derrière le battant de la

porte, écoute et vient à la place de sa nièce. Tandis que l'officier se débat avec cette amante irritée, John Mildmay, caché, lui, derrière le battant d'une seconde porte, écoute et apprend à la fois les désordres de Mrs. Sternhold et les imprudences de Mrs. Mildmay. On entre. On sort. La scène reste vide. Ces procédés, de facture enfantine, choqueraient sur une de nos scènes, la plus petite... Ici, l'intérêt tout moral empêche qu'on ne remarque la faiblesse des moyens dramatiques. L'honnête John Mildmay triomphera-t-il du criminel Hawksley? La grande affaire est là, et non ailleurs.

Et il en triomphe... John a rencontré jadis Hawksley dans une maison de commerce. En ces temps-là, le fringant capitaine s'appelait Burgess et tenait les livres. En ces temps-là aussi, l'honorable capitaine a minuté une fausse traite, et John vient de recevoir cette nuit même les preuves du faux. Ne les ayant pas, il patientait depuis un an, quoiqu'il eût reconnu Hawksley dès le premier jour. Voilà donc que l'honnête homme frappe à la porte du coquin, et, dans une scène assez finement menée au commencement, il laisse ce dernier se moquer de lui, de sa douceur, de sa bonhomie, jusqu'au moment où, de ce même air bonhomme et si doux, il lui met sous le nez les preuves de son crime. Une lutte s'engage à coups de poing. John est le plus fort, et le coquin doit rendre l'argent que le beau-père lui a confié, sans compter treize lettres de la tante qui doivent être *improper* au premier chef, si l'on en juge par la terreur de la

bonne dame à la seule mention de leur existence.

On devine le troisième acte. C'est comme dans les fables d'Esope : ce récit démontre que... Premier sermon de John Mildmay à Mrs. Sternhold en lui rendant les lettres. Second sermon du même à Mrs. Mildmay en lui pardonnant. Troisième sermon du même au capitaine Hawksley, qui a l'audace de reparaître et d'insulter son ennemi en public pour le forcer à se battre. John propose un duel à trois pas avec un seul pistolet chargé. Hawksley refuse. Un détective, invité par John et présenté comme un ami, met les menottes au gredin. Ce dernier ne se doutait pas que John lui avait remis toutes les preuves de son faux, moins une. Le commissaire l'emporte sur Polichinelle. La tante et la femme proclament John Mildmay maître chez lui, sur quoi le beau-père, qui a traversé l'intrigue sans comprendre un seul moment le dessous des cartes, s'écrie que « tout ce qui brille n'est pas or », demande pardon à son gendre sans savoir pourquoi, et modestement John répond : « *Still waters run deep.* » — Il ajouterait : *Amen*, que nous n'en serions pas trop surpris.

J'ai écrit le mot d'intérêt moral. C'est qu'en effet cette pièce, composée avec une telle naïveté de combinaisons, présente au spectateur anglais le tableau qui le passionne le plus, celui de la lutte pour le *home*. Les motifs qui poussent John Mild-

may sont tout domestiques, et cela suffit pour qu'il ne demeure indifférent à aucun de ceux qui le regardent combattre pour la domination de sa table de famille. Puis les acteurs jouaient avec verve. Surtout les rôles comiques étaient bien tenus. Le beau-père, par exemple, était parfait de drôlerie, de précipitation imbécile, de maladresse importante. Il m'a rappelé beaucoup les ganaches des bouffonneries des Hanlon lees, ces clowns incomparables qui eurent à Paris un succès de révélation vers 1878. Il me semble que le comique anglais est surtout constitué par une exagération de l'activité physique, tandis que le comique français, même celui du Palais-Royal, réside surtout dans des allusions à des traits de caractère. L'Anglais sérieux, réservé, mais affairé, mais emporté par une fièvre de mouvement, remarque beaucoup la difformité visible produite par ce mouvement même. Le Français, causeur, très sociable et par suite sensible à l'excès aux piqûres de l'amour-propre que la société exaspère, remarque beaucoup l'avortement des prétentions, ce produit naturel de l'extrême sociabilité. La parodie anglaise est celle d'une gare ou d'une usine. La parodie française est celle d'un salon. Voilà pourquoi le pugilat, les coups de pied par derrière, les gifles retentissantes font partie du programme d'une farce anglaise, tandis que ces débordements de vie animale sont soigneusement mis en dehors des farces françaises. Et sur ces réflexions, un peu bien philosophiques, et peut-être d'une généralisation

sation précipitée, il faut quitter l'*Institute* qui éteint les becs de gaz et suivre la foule qui se disperse à travers la petite ville endormie. — Demain il faudra quitter l'île charmante, après lui avoir donné seulement ce que les Italiens appellent une « occhiata. » Mais j'en aurai emporté, moi, le besoin de revenir dans cette Angleterre si hospitalière — de quoi comprendre mieux quelques vers de Tennyson, quelques pages de Dickens et d'Eliot, — de quoi aussi avoir, devant les yeux, aux heures tristes, d'adorables visions de paysages, des pelouses si tendrement vertes, une mer si froidement bleue, un ciel si finement gris.

II

EN IRLANDE ET EN ÉCOSSE

I

Duras (comté de Galway), juillet 1881.

Le domaine écarté d'où je date ces quelques notes, — les premières d'un voyage en Irlande que les loisirs de l'été me permettent d'entreprendre, — est situé sur les bords d'une anse, repli elle-même de la vaste baie de Galway que ferme le brise-lames des îles d'Aran chantées par Moore. La route qui conduit ici n'est ni très longue, ni mal commode. Le voyageur, parti de Paris le matin, arrive à Londres le soir. Il prend aussitôt un train qui le mène à Holyhead, puis un paquebot qui le porte à Dublin. Le tout demande vingt-quatre heures. Six heures de chemin de fer de nouveau et deux heures de *car*, et voici qu'à trente-six heures seulement de Paris c'est un autre univers, aussi lointain que l'Afrique, aussi particulier, pas beaucoup plus visité par les touristes qui

aiment les voyages classiques et les émotions notées d'avance dans le guide.

... Un autre univers, et d'abord un paysage d'une âpreté austère, qui fait songer à ces autres paysages qu'un fort télescope découvre dans ce cadavre de planète qui est la lune. Au trot de son bidet court sur pattes, le *car* file le long des routes. Ce *car* irlandais est, comme on sait, une voiture à deux roues dont les banquettes, au lieu d'être de face, sont de côté et adossées l'une à l'autre. — La première impression est celle d'une monstrueuse carrière éventrée, dont les débris encombrent jusqu'à l'horizon. Ce ne sont, en effet, que pierres. Les champs étalent un maigre gazon, chargé de ces pierres énormes et grises, entre des clôtures de ces mêmes pierres posées les unes sur les autres, sans ciment. Des maisons ruinées dont il ne reste que les quatre murs, bâtis eux aussi avec ces pierres, attestent que la misère a chassé de leur asile les quelques pauvres cultivateurs de ce dur pays. Dans les champs nettoyés, des moutons paissent l'herbe courte, sans berger. Une lanière de paille tressée va d'une de leurs jambes à l'autre et les empêche de courir. D'autres maisons, couvertes en chaume, apparaissent, habitées par des créatures d'une saleté si prodigieuse que la page célèbre de La Bruyère n'est ici que juste : « On voit dans les campagnes certains animaux

noirs...» Ce sont des paysans irlandais. La première sensation de sauvagerie s'augmente encore à se ressouvenir des cruautés de la *Land League*, et à surprendre l'obscur regard de ces yeux clairs. Ce sont vraiment les rudes enfants de ce rude sol, qu'ils n'exploitent qu'en le débarrassant de sa lèpre de rochers. Quelques-uns, les vieux, portent l'habit à boutons de métal, le chapeau haut de forme, les culottes guêtrées, le tout dans un si prodigieux état de délabrement qu'ils semblent promener sur eux une misère de soixante années. Voici des femmes pieds nus, la tête enveloppée d'une étoffe jaunâtre, puis des enfants aux prunelles d'un bleu encore candide.

> Les villages sont pleins de ces petites filles,
> Roses avec des yeux rafraîchissants à voir...

La grâce de l'âge n'est pas enlaidie, même par les loques. — Il en est de ces enfants comme des frêles églantiers qui, de place en place, et le long de ces routes, ont poussé par la fente d'un mur et qui épanouissent leurs pâles roses que le premier vent disperse. C'est une fleur de vie, bientôt effeuillée, mais une fleur.

... Dans cette âpreté de la contrée, les parcs des landlords s'étendent comme des oasis de végétation libre et riche. J'ai visité trois de ces parcs aux environs de Duras, entendez par là quatre ou cinq

heures de *car*. — Une fois la grille franchie, c'est vraiment comme si la baguette d'une fée vous ouvrait un paradis de verdure au milieu du désert de pierres. Les immenses pelouses piquées de pâquerettes blanches et de renoncules jaunes, développent le vert tapis de leur herbe épaisse. Des arbres d'une plénitude de séve incomparable, tilleuls parfumés, frênes délicats, hêtres noirs, poussent à distance les uns des autres dans ces larges pelouses. A l'extrémité de l'allée, le château découpe ses tourelles, derrière les fenêtres desquelles on devine le confort solide qui est la marque propre de la grande existence anglaise. Et de fait, c'est ici, en pleine Irlande Pétrée, la même installation seigneuriale que dans le Devonshire ou le Norfolk. Par derrière le château s'ouvrent les futaies. Les cerfs vivent dans leur enclos particulier, et c'est par douzaines que les gracieux animaux bondissent à l'approche du visiteur. Dans le château, la bibliothèque, aménagée pour les longues soirées d'hiver, est pleine de livres d'érudition qui prouvent que le maître a étudié à Oxford ou à Cambridge, comme le choix des volumes de poésie posés sur la table témoigne que la maîtresse ou les filles du logis gardent ce goût des belles lectures qui est l'exception en France et la règle ici, goût si délicat et si répandu qu'il a permis au plus raffiné des poètes, Alfred Tennyson, d'obtenir une gloire populaire.

Seulement, — car il y a un seulement à cette félicité d'une civilisation comblée, — à la nuit

tombante, il faut fermer les volets pour que le tenancier en révolte n'ajuste pas le landlord aperçu, lisant ou causant, derrière la vitre. Seulement, l'entretien négligé des pelouses qui entourent le château atteste que le landlord est en détresse, et que ses huit mille livres de revenus ne lui sont plus payées. Puis, quand le landlord est en promenade, le salut du paysan se fait rare, ce salut féodal qui ploie le genou en même temps qu'il incline la tête. J'imagine que, vers 1790, la situation d'un seigneur terrien était à peu près pareille en France, lorsque la Révolution avait commencé d'éclater et que cependant la vie continuait, — elle continue toujours, avec ses habitudes de petits plaisirs quotidiens, et le tragique n'y est jamais que l'exception. — Ce qui rend d'ailleurs inexacte par d'autres points cette comparaison, c'est que l'Angleterre, si voisine de grands bouleversements sociaux pour l'observateur, est cependant très solide encore, et l'Irlande participe, même malgré elle, à cette solidité de l'île voisine. Puis tous les landlords irlandais n'ont pas été, uniquement, comme trop de seigneurs en France au dix-huitième siècle, de dangereux ou inutiles extorqueurs d'argent. Beaucoup ont ces deux qualités maîtresses de l'aristocratie anglaise, la première du monde : le respect de soi et la forte culture. Des fondations de toute nature attestent leur bienfaisante présence. Ici, c'est une jetée qui se construit en un coin perdu de la baie, parce que le landlord a obtenu des fonds à Londres. Ailleurs, c'est une maison de

sœurs dotée par l'aïeule du landlord actuel. Les sœurs soignent les malades, tiennent une école. Leur couvent encadré de fleurs est pour un peuple catholique un témoignage charmant de la bonté pieuse des maîtres. Le malheur est que la bonté des grands n'est jamais un titre à la reconnaissance, lorsqu'il y a révolution. Les pauvres voient dans cette bonté la preuve d'une supériorité qu'ils exècrent, et qui les humilie davantage en les accablant de ses dons.

.. Pas très loin du dernier des trois parcs où je me suis promené et dans l'intérieur des terres, se dresse la tour de Kilmacduagh, qui mérite d'être mentionnée comme le type d'étranges édifices, spéciaux à l'Irlande, à l'Ecosse, et, paraît-il, à la Sardaigne. Qu'on se représente, construite avec des blocs énormes et montant d'un jet à la façon d'un obélisque, une tour ronde, haute comme un grand phare, et qui mesure une circonférence d'environ douze mètres. La porte est taillée à six mètres au-dessus du sol. Manifestement, on n'accédait à cette tour qu'au moyen d'une échelle. Quelques fenêtres sont creusées par places. Tout à fait en haut, elles se multiplient au-dessous du toit en forme de cône. Ni cette porte, ni ces fenêtres n'ont une apparence qui permette de ranger cette tour, non plus que ses pareilles, — celle de Killala ou de Clonmacnoise, — parmi les édifices

du style gothique ou roman. Quelques archéologues ont supposé que les moines s'étaient ainsi ménagé un refuge où se cacher durant une incursion des Normands ou des Danois. D'autres ont voulu voir là un clocher séparé de toute église, d'autres un simple poste d'observation, d'autres, s'appuyant sur le caractère cyclopéen de la construction, considèrent ces sortes de tours comme l'ouvrage des Celtes anciens et le symbole coupable de quelque obscure religion. Quoi qu'il en soit d'une origine encore discutée, l'effet de cette tour solitaire est puissant sur l'imagination, à côté des abbayes ruinées qui l'entourent et du cimetière qu'elle surplombe. L'incurie des paysans irlandais pour les morts est telle que pas un des tombeaux n'est entretenu. Les dalles anciennes se distinguent des dalles plus récentes par la noirceur moussue de la pierre. Les églises aussi sont abandonnées, mais la nature s'est chargée du soin de parer ces restes vénérables d'une foi antique. De beaux lierres font courir leurs feuilles lustrées autour des fenêtres en ogive que la délicate fragilité de leurs meneaux rend toutes coquettes. Il y a ainsi deux abbayes à trente pas l'une de l'autre. Il semble qu'en Irlande ce fût une coutume d'élever à la fois plusieurs églises sur le même terrain. L'élégance du style gothique achève de donner à ces décombres une physionomie presque jolie, et une impression de tristesse encore plus grande se dégage des landes pierreuses que le *car* doit de nouveau traverser, pour regagner Duras et le

bord de la mer, doucement violette sous la bande orangée d'un ciel du couchant.

II

Killarney, juillet 1881.

Difficilement imaginerait-on la lenteur et la laideur des wagons du chemin de fer qui fait le service du nord au midi de l'Irlande. Une sorte de drap à carreaux jaunes et noirs habille comme d'un « complet » les planches mal jointes. Ce ne sont sur les quais des stations que paysans sordides, vêtus de ce haillon particulier à l'Angleterre, où la blouse est inconnue et le chapeau haut de forme d'un usage universel. Les constables aux tailles gigantesques se promènent, serrés dans leur uniforme sombre. La jugulaire de leur mince casquette leur tombe sur la moustache. Leur bras écarté tient une baguette. Des hommes passent vêtus de longues redingotes noires à collet droit sur un col de chemise sans échancrure. Ce sont des prêtres catholiques. A les voir aller sans soutane, presque pareils à des pasteurs, causant avec celui-ci, puis celui-là, le regard vif, le teint allumé, on devine un clergé voisin du peuple, vivant réellement avec lui, et par conséquent plus capable d'une influence directe sur ce peuple. En réalité, les prêtres irlandais font si bien commerce avec le peuple que la Land League n'a pas eu de

plus hardis soldats. Nous assistons ici à un phénomène, assez inintelligible pour nous autres continentaux, d'un clergé enrégimenté dans un parti révolutionnaire. La rigueur protestante de la politique anglaise, l'origine rustique de presque tous les desservants, et aussi le fait que ces desservants sont payés directement par leurs ouailles, — voilà de quoi expliquer cette attitude unique. Parfois un de ces hommes noirs porte un plastron violet sous son gilet. C'est un évêque, accompagné de son clerc. Les *gentlemen*, mêlés à ces prêtres et à ces paysans, ne se distinguent pas beaucoup du type connu de l'Anglais mangeur de viande, buveur d'ale, lourd, athlétique et délibéré. Vers dix-huit ans, souvent une fraîcheur du sang éclate sur les joues, qui, cinq années plus tard, s'épaissira en rougissements pléthoriques. Tout cela donne l'impression d'une race peu entamée, mais sans beauté. Même la face aplatie de beaucoup d'enfants du peuple, le nez court, les pommettes saillantes, font songer à quelque atavisme finnois, et à une infiltration du sang des races jaunes. La rareté des jolis visagès de femmes et l'absence de costumes originaux achève d'enlever au spectacle de cette foule tout caractère de grâce, — et de station en station, cependant, le train, parti d'Ardrahan, a déjà quitté l'Irlande pierreuse pour entrer dans l'Irlande herbue. Ennis, la vieille cité du comté de Clare, est dépassée. Le Shannon a roulé son eau noire sous les arches du pont. Nous stoppons à Limerick, dont la capitulation fameuse revient

encore dans la conversation de ces insulaires qui ne savent pas oublier. Puis c'est Mallow, et l'Irlande boisée commence. Les montagnes vertes s'arrondissent sur un ciel clair, et le nom de Killarney se lit sur les murs de la gare où nous descendons.

Killarney est célèbre par son lac, ou mieux par ses lacs, car il y en a trois : le *Lower lake*, qui est le plus considérable, et qu'un mince détroit sépare du second, le *Muckross lake*. Un long chenal conduit de ce dernier au lac supérieur, le *Upper lake*, semé d'îles. La vaste étendue de ces belles eaux, la variété des sites qui les environnent, les légendes qui enveloppent comme d'une vapeur romantique les rochers, les cascades et les bruyères, — autant de caractères qui font de la promenade à Killarney un des attraits d'un voyage en Irlande, attrait maintes fois tourné en déception. Car le ciel capricieux de cet entonnoir de montagnes se brouille durant des semaines, et c'est alors, sur la nappe du lac, toute brune, la pesée lourde des nuages qui s'effilochent aux pointes des arbres. C'est des sautes de vents qui frangent d'écume les vagues noirâtres. C'est la pluie encore, fine et continue, qui donne à ce lac, moucheté d'innombrables gouttelettes, l'aspect fantastique d'un parquet mouvant de point de Hongrie. Et c'est surtout la perspective cruelle du journal à seize pages

désespérément feuilleté dans la salle commune d'un hôtel, traversée par des tribus d'Anglais et d'Anglaises d'une dignité implacable. Toutes tortures qui parfois, et ce fut mon cas, ne durent qu'une journée. Leur souvenir rend plus aimable encore le vagabondage, à force de rames, sous le ciel nettoyé de son brouillard, et sur l'eau, rendue à sa franche couleur naturelle d'un noir frais et souple qui se transforme en bleu vaporisé vers l'horizon.

... La barque glisse donc sur une des baies du *Lower lake*. L'abondance des îlots est une des originalités de ce lac. Beaucoup sont des rochers sur lesquels une touffe de bruyères allume un incendie rose. D'autres, comme Innisfallen, sont des oasis immobiles d'une verdure presque surnaturelle, tant elle est opulente. C'est vers cette île que la barque se dirige, doublant une pointe sur laquelle surgit, parmi un bosquet fleuri, le château de Ross, jadis habité par un des O'Donoghue. Cet étrange châtelain était une façon de sorcier, qui, parvenu sur le tard de sa vie, appela sa femme et, lui montrant une cuve, lui signifia qu'elle eût à le couper en morceaux, quand il aurait bu d'un certain breuvage, puis à le jeter dans cette cuve. Après sept semaines, il en sortirait haut comme un enfant de trois ans. Pour éprouver si cette pauvre femme aurait le courage d'exécuter la terrible opération,

il évoqua devant ses yeux des spectacles effrayants, qu'elle supportait sans pâlir, quand lui ayant montré son fils mort, la femme jeta un cri et le château s'écroula. Le laboratoire vola en éclats. O'Donoghue ne reparut jamais. Pourtant, il vit encore, et à des nuits marquées de l'année, dressé hors du lac, il chevauche sur l'eau, qui s'illumine. Son destrier blanc est ferré d'argent. Une meute le suit, aboyante, et il visite son château dont les tours se relèvent, pour s'écrouler à nouveau, quand, à la première pointe du jour, le mélancolique revenant doit regagner son autre palais sous les eaux.

Cette île gracieuse d'Innisfallen a été chantée en des vers gracieux comme elle, par le poète Thomas Moore : « Suave Innisfallen, adieu. — Calme et ensoleillée puisses-tu être longtemps ! — Combien belle tu es, que d'autres le disent. — Mais le *sentir*, combien tu es belle, n'appartient qu'à moi.

« Suave Innisfallen, adieu, — et longtemps puisse la lumière sourire autour de toi — tendre comme elle était dans ce soir tombant, — où pour la première fois je t'ai vue, toi, l'île féerique... »

Elle est d'une impression étrange en effet, au soir tombant, cette Innisfallen plantée de frênes aux feuilles tremblantes et de houx aux feuilles lustrées. Sur l'herbe épaisse qui grandit parmi les pierres, ruines d'un cloître, l'imagination évoque le tournoiement des pâles fées au clair de lune, et dans les clochettes tachetées des rouges digi-

tales s'abrite sans doute un peuple de farfadets nocturnes qui dorment le jour, tandis que les brebis broutent cette herbe, et que les visiteurs troublent du bruit de leurs pas le silence enchanté de l'île. Le cap étroit qui la termine, résonne à peine du clapotis des houles menues. Un if, battu des vents, a grandi sur cette pointe, et la ligne des montagnes qui entourent le lac se teinte en violet dans la clarté adoucie qui agrandit encore l'ombre des grands arbres.

... Où cette impression de féeries s'exalte encore, c'est dans la visite à la cascade d'O'Sullivan, de l'autre côté du lac et en face de l'île. Les feuillages des chênes et des houx verdoient puissamment dans la terre humide qui foisonne encore en fougères et en mousses. Le filet d'eau blanche se tord, tombe dans la coupe d'un bassin de pierre où il s'amasse en une nappe obscure. A travers les branches, si l'on se retourne, le lac apparaît d'un bleu très pâle, presque confondu avec le bleu, plus pâle cependant, du ciel décoloré. Sur la pointe extrême de ces branches, là-haut, la lumière du soleil blondit. Les délicieuses histoires de l'Arioste s'évoquent à l'esprit, et le sourire, dans cette fraîcheur d'ombre, d'une Bradamante ou d'une Armide. Le murmure de la cascade a je ne sais quoi de doucement continu qui berce le songe, jusqu'à ce que la voix du guide-batelier, descendu à terre

et qui veut raconter la légende d'O'Sullivan, vous rappelle que vous n'êtes qu'un touriste à la merci des guides. Cet O'Sullivan fut un grand chasseur que Fingal récompensa pour n'avoir pas tué un cerf à lui appartenant, — un beau cerf fauve, haut comme un poulain, avec un collier d'or rouge à son cou. Fingal fit jaillir du roc une source de whiskey, changée en une source d'eau quand les héritiers d'O'Sullivan furent dépossédés.

... Et le jour s'éteint dans des vapeurs d'un gris de perle. Le bateau, engagé dans un chenal, avance avec lenteur parmi les plantes d'eau qui tendent le calice jaune ou blanc de leurs fleurs sur leurs larges feuilles étalées. Le reflet rose des bruyères tremble dans l'eau, et c'est une jolie sensation du vaste silence des choses, lorsque, les bateliers ayant levé les rames, le bateau glisse tout seul, et que l'oreille entend le bruit des gouttelettes qui, du bois de ces rames, tombent sur la surface moirée du chenal.

III

Lisdoonvarna (comté de Clare), juillet 1881.

On m'avait dit : la route sera dure, mais vous verrez des prêtres irlandais et un village d'eaux d'un aspect unique. Me voici donc lancé à travers

ce sauvage comté de Clare, patrie des O'Brien et des Mac-Mahon. D'Ennis à Liscannor bay, c'est un paysage de prairies désertes que traversent des corbeaux de la grande espèce qui rasent l'herbe, noirs et leur long bec tendu. Puis les châteaux ruinés abondent. Pas une motte de terre qui n'ait vu mourir son homme, durant les âpres guerres locales du pays. C'est ensuite, sur le bord de la mer et auprès de la baie, les falaises de Moher qui, à elles seules, vaudraient le voyage. La côte tombe à pic d'une hauteur de six cents pieds, et, durant plusieurs milles, les énormes rochers se développent. Des porches d'ombre s'y creusent, et, dans cette profondeur d'abîme, d'innombrables oiseaux de mer tournoient avec un hululement continu, comme d'enfants plaintifs, tandis que la mer glauque écume. Puis la route monte au nord, et le long de ces côtes où périrent les vaisseaux de l'*Armada*, un plateau se dessine, mamelonné de larges pelouses dont la pente dévale vers une sorte de vallée centrale. Une demi-douzaine d'hôtels et deux douzaines de maisons se dispersent sur ces mamelons et dans cette vallée. C'est Lisdoonvarna, station thermale connue depuis quelque dix ans, et qui sert de rendez-vous au clergé irlandais. Sans doute, il vient là quelques Anglais que les médecins envoient faire une cure de silence et de calme, encore plutôt qu'une cure d'eaux, après l'existence excessive de Londres. Mais l'aspect mort des hôtels où végètent ces énervés contraste étrangement avec le bruit et la

gaieté des maisons où discutent les prêtres. Le soir, après un dîner largement arrosé d'ale et de whiskey, ces prêtres vaguent dans les rues, par groupes. L'air vif a fouetté leur sang qui colore leurs joues. Leurs redingotes ouvertes, leur forte carrure, leur verbe haut, la sécurité de leur démarche, tout révèle en eux des personnages libres, indiscutés et hardis. Ils sont en vacances ici, et, une fois rentrés à leur auberge, joueront au *loo* — un jeu très analogue à *la mouche* dont il est parlé si spirituellement dans la *Béatrix* de Balzac — très tard dans la nuit. Ils vivent là d'une vie franche et heureuse, sans que personne songe à les suivre de ce regard méfiant des campagnards de France qui voient passer leur curé. Les événements de cette année ont, une fois de plus, montré l'étroit lien qui unit ce clergé et cette population catholique d'Irlande. J'ai recueilli quelques notes, incomplètes, mais que j'espère exactes, sur le détail des mœurs de ces prêtres. Je les transcris à peu près telles quelles.

Le plus souvent, le prêtre irlandais est fils d'un paysan. Il a été élevé en pleine sauvagerie des champs, à courir pieds nus parmi les pierres. Vers sept ou huit ans, il a été envoyé à l'école nationale. On appelle ainsi les écoles primaires, qui sont nombreuses, gratuites et bien tenues. Un des traits particuliers du paysan irlandais est la gâterie de

l'enfant tout jeune. Aussi le travail des champs n'est-il exercé que par les adultes, et le garçonnet peut étudier en pleine liberté de ses heures. Vers les douze ans, si l'enfant a montré quelque disposition, surtout s'il a dans la famille quelque personne appartenant au clergé, on l'envoie dans une façon de collège préparatoire. Dès lors, il faudra qu'il soit prêtre. Sa vocation n'est guère consultée qu'en seconde ligne. Le paysan, son père, qui paye les frais de cette seconde période d'éducation, sait que la carrière est bonne, et qu'une fois entré à Maynooth la fortune du garçon est faite.

Maynooth est une petite ville sise à quinze milles de Dublin et qui renferme le plus important des trois grands séminaires où se recrute le clergé de l'île. Les deux autres sont celui de Rome et ce collège des Irlandais à Paris, qui survit, dans la paix d'une des rues aboutissant au Panthéon, à tant d'orages de notre politique. Au siècle dernier, deux autres grands séminaires à l'usage des Irlandais résidaient, l'un à Douai, l'autre à Salamanque. Le séminaire de Maynooth recevait jadis une dotation annuelle qui, sous le présent règne, a été remplacée par une somme d'argent une fois versée. Cette somme, qui constitue le capital de la maison, est assez considérable pour que, tous frais payés, l'administration assure à chacun des cinq cents élèves une pension de vingt à trente livres sterling par année. L'élève est nourri; il est logé. Une fois reçu dans le séminaire, il a huit années d'études à suivre, durant lesquelles sa pension lui

représente, à lui, fils d'un tenancier souvent en détresse, un extraordinaire changement de sa fortune. Qu'un peu d'orgueil en résulte, cela est évident, et surtout un vif sentiment de la dignité de l'état ecclésiastique. Aucune trace de l'influence gouvernementale ne vient montrer au séminariste, comme chez nous, qu'il sera fonctionnaire salarié, et que son rôle dans la machine sociale se mesurera aux fluctuations de l'idée d'autorité dans les conducteurs de cette machine. Le prêtre irlandais est issu du peuple, il va vivre du peuple. Toute la différence entre le rôle des deux clergés tient dans ce fait initial.

Les années de séminaire finies, la période des sacrifices recommence, mais courte et adoucie par l'approche de la situation définitive. Sur le choix de son évêque, qui le connaît souvent depuis son enfance, le jeune homme a été nommé vicaire. Son traitement consiste alors en une somme que lui donne le curé. A cette somme, forcément minime, le vicaire ajoute le produit de ses messes, et, dans certaines paroisses, il augmente ces maigres revenus au moyen d'une dîme prélevée sur l'avoine. Ses parents lui viennent en aide et parfont le reste. Une fois possesseur d'une cure, il les récompensera de ce dévouement, car tout changera et il sera riche. Il aura pour lui d'abord la rente que lui assureront les mariages. Le chiffre de la somme

que les curés irlandais demandent pour célébrer un mariage est presque incroyable. Sur une dot de cent livres sterling, ils ne prennent, me dit-on, pas moins de dix livres. Or, il est rare pour ne pas dire sans exemple, qu'une fille se marie sans une dot, — un autre trait de l'Irlandais qui, celui-là, lui est commun avec le Français, étant de dépenser volontiers la plus grosse partie de sa fortune à doter ses filles. A cette première et grosse rente, le curé en ajoute une autre qui monte beaucoup plus haut. A Noël et à Pâques, il fait une collecte pour lui-même, à l'église. Des dévots de bonne volonté ont préparé des listes sur lesquelles chacun inscrit ce qu'il s'engage à donner. Qu'on réfléchisse que toute la population communie à Noël et à Pâques; que le curé est là, en personne, qui lit de ses yeux le détail des sommes promises, et il ne faut pas une grande expérience de la nature humaine pour conclure que cette seconde source de revenus dépassera encore la première en abondance.

La vie de ce curé, ainsi renté par ses ouailles, leur est d'ailleurs toute dévouée, en charités d'abord, mais surtout en zèle apostolique. Le curé loge à ses frais, et d'ordinaire il vit avec une sœur ou une parente qui tient son ménage. Sa besogne principale est de préparer tous ses paroissiens aux deux grandes communions de l'année. Il faut qu'à cheval ou juché sur la banquette de son *car*, il parcoure sa paroisse, souvent très étendue, pendant deux mois aux environs de la Noël, et deux

mois encore aux environs des fêtes de Pâques. Il court donc à travers les fermes dispersées, s'installant dans une d'elles qui, pour les maisons de la vallée ou de la montagne, devient la « station ». Là, il confesse, et donne la communion sur un petit autel portatif qu'il installe de son mieux. La besogne est rude, par les mauvais temps et les mauvais chemins, mais la foi non entamée de ces insulaires en fait une sorte de dictature morale qui n'a pas de rebelles. Un de mes amis me raconte que les curés, eux-mêmes d'une chasteté irréprochable, ont maintenu la chasteté parmi les fidèles à force de terreur, apostrophant les coupables en pleine église, et encore aujourd'hui, dirigeant contre eux des allusions à peine voilées, sans que personne fasse que baisser la tête.

Cette dictature s'augmente de toute l'indépendance que procure une fonction très solide. Une fois la *collation* reçue, le curé devient, en effet, inamovible dans sa cure. Rarement il cherche à la troquer contre une autre, même plus riche, installé qu'il est dans une tranquillité admirable d'existence, qui est celle d'un gros bourgeois de campagne de chez nous, avec toute l'abondance matérielle que ce pauvre pays peut procurer. Cependant, au fur et à mesure des vacances dans l'épiscopat, les curés du diocèse ont à présenter trois candidats aux choix de Rome pour le poste d'évêque. Ces candidats, par ordre de suffrage, sont le *dignissimus*, le *dignior* et le *dignus*. Pie IX est le premier des papes qui ait nommé des évêques en Irlande

choisis par lui hors de cette liste. Le pape actuel semble être revenu à l'ancien usage.

La psychologie du prêtre irlandais semble se dessiner plus nettement à la lumière de ces faits. Encore une fois, le trait primitif, c'est que le prêtre est né du peuple et qu'il vit par le peuple. Il en a donc et les mœurs, et les intérêts, et les idées. Le peuple est devenu révolutionnaire; le clergé est devenu révolutionnaire avec lui. Le prêtre irlandais, chaste et robuste, n'aurait que peu à faire pour se transformer en homme d'action; il n'a rien à faire pour se transformer en homme politique. Tout l'y pousse : sa haine de catholique contre l'Eglise protestante, son sentiment de patriote, l'orgueil naturel à un paysan parvenu, enfin le souci même de sa position matérielle, qui sera d'autant plus belle que celle de ses paroissiens sera plus grande. C'est ici, comme on voit, précisément l'envers de la position politique du clergé français. Avec sa finesse habituelle, Rome a dû ménager ce clergé excentrique, par la peur d'un schisme toujours possible. Quand une Eglise a un extrême sentiment de sa nationalité, elle devient difficilement ultramontaine. C'est bien le cas pour l'Eglise d'Irlande. En attendant, cette Eglise est d'une orthodoxie encore intacte. A la quête pour le denier de Saint-Pierre, même les plus loqueteux des assistants donnent leur pièce de monnaie. Il faut

avoir vu le recueillement de ces pauvres gens lors d'une messe du dimanche, dans une misérable chapelle de village, pour apprécier la distance qui sépare ces paysans des nôtres. Il est probable que rien n'a bougé dans ces têtes depuis que les soldats de Cromwell dispersèrent les moines, dont les couvents écroulés jonchent tant de vallées, de Killaloe jusqu'à Youghal et de Howth jusqu'à Corcomroe. C'est ce fonds ancien de rancune religieuse qui s'unit à la rancune socialiste pour donner à la révolution actuelle ce caractère d'inconnu redoutable, que constatent tous ceux qui connaissent bien le paysan d'Irlande.

IV

Du Connemara, août 1881.

Le Connemara est dans toute la sauvage Irlande le plus sauvage endroit. Non qu'il y ait le moindre danger à parcourir cette ligne de montagnes qui compose la partie nord du comté de Galway. Mais ici, plus de chemins de fer, peu d'hôtels. Des routes étroites. Pour tout véhicule, le *car* de louage. Pour tout gîte, l'auberge. Je recopie quelques notes prises au hasard d'une promenade dans ce dur pays.

... Le train qui vient de l'intérieur de l'Irlande longe la baie de Galway, dont le dessin est char-

mant à suivre des yeux par le temps clair. L'eau bleue encadre les îles vertes. De gros caboteurs découpent sur le ciel leurs fins cordages, et tout au bout c'est la ville, ancienne et noire. Je ne fais que la traverser, juste le temps de passer devant une construction carrée, la prison. Quoiqu'il ne soit guère que midi, une patrouille armée circule sur le chemin de ronde. Il y a dans l'intérieur des hommes arrêtés comme ligueurs, et l'autorité redoute toujours un coup de main de leurs innombrables complices épars dans la ville et la campagne. Il est impossible de faire cent pas en Irlande, sans qu'un incident vous rappelle l'étrange état de révolution latente et continue, dont l'île souffre.

... La route la plus courte pour aller de Galway au Connemara est celle du Lough Corrib, énorme nappe d'eau qui est comme le type des lacs démesurés de l'Irlande. Un bateau à vapeur un peu moins grand qu'une des mouches qui vont d'Auteuil à Charenton, fait le service. Ce mince bateau s'engage d'abord dans une rivière qu'il remonte et dont l'eau, comme celle du Shannon et en général de toutes les rivières irlandaises, est d'une intense couleur noire. La quantité de tourbières que le voyageur traverse explique assez cette infiltration de la terre sombre dans l'eau courante. Des prairies et des châteaux ruinés apparaissent

sur les deux bords de la rivière. Une petite barque passe, conduite par trois jeunes prêtres, qui rament vigoureusement et cherchent le gros remous du vapeur pour faire danser leur embarcation. La rivière se resserre. D'énormes plaines de joncs s'étendent, par-dessus lesquelles volent des hérons. A peine si le bateau a la place nécessaire à son passage. Puis le large lac se développe.

Il est d'un aspect singulier, semé d'îlots qui hérissent sa surface de leurs rochers duvetés d'herbe. On en a compté jusqu'à trois cent soixante-cinq. Même la profondeur est si peu considérable et les dents aiguës des rochers affleurent de si près, qu'un chenal est tracé au vapeur par des cônes de pierre dont les masses peintes en blanc achèvent de donner au paysage un caractère singulier. A l'horizon, les douze pointes de Bunnabeola — les plus hautes cimes de la contrée — se dessinent. Entre elles et le lac, des contreforts plus bas vont s'étageant, avec des dégradations de teintes violettes, qui indiquent la perspective des montagnes et la succession des gorges. Sur le bateau, c'est un petit nombre de passagers, sept à huit, tous des gens du pays : gros fermiers revenant à leur terre, petits boutiquiers regagnant leur échoppe. Le silence naturel aux hommes du Nord s'augmente encore de la défiance que la crise politique et l'espionnage de la Land League inspirent aux uns et aux autres. Il leur suffit d'ouvrir leur journal pour y voir qu'un homme du comté de Waterford a reçu deux coups de fusil, l'autre

semaine : il avait mal parlé des agitateurs. Ils regardent d'un regard morne ce sombre paysage qui ne s'éclaire d'un sourire de feuillage qu'à son extrémité. Une coquette baie, fermée de cinq îles, termine le lac sur un gazon merveilleusement tenu, ce gazon, passé au rouleau chaque matin, des villas anglaises. Ce vert si tendre fait bordure à des parterres de fleurs bariolées, et un château, dans le style romantique, en pierres blanches et noires, émerge des branches de magnifiques arbres. C'est la propriété de lord Ardilaun, le plus riche brasseur du Royaume-Uni, anobli, sous le ministère de lord Beaconsfield, pour l'énergie de son rôle politique. Ainsi se recrute parmi les plus gros propriétaires et les plus hauts talents cette aristocratie toujours vivante.

... Le village de Cong où le bateau me dépose, ne contient qu'une auberge. Ses curiosités se bornent à deux : le passage souterrain du Mask et la vieille abbaye. Les géologues expliquent par une composition particulière du terrain l'étrange phénomène des apparitions et des disparitions de la rivière qui joint le lough Corrib au lough Mask. Tantôt cette rivière coule à ciel découvert, tantôt elle entre sous la terre, et cela sans accident de terrain dont les hauts et les bas fassent tunnel ou plate-forme. Un des points où ces différences de niveau du même courant sont le plus sensibles

s'appelle le « trou du pigeon. » Au milieu d'une prairie un trou, en effet, se creuse, le long duquel descendent soixante marches d'escalier, et dans le souterrain qui s'ouvre au fond de ce gouffre profond de dix-sept pieds, le Mask roule une eau dont la nappe noire s'éclaire au feu d'un bouchon de paille que le gardien de ce souterrain fait flamber. Au-dessus de la rivière, des pierres pendent, miroitantes. Puis, une fois remonté et à deux cents pas, vous retrouverez ce même Mask sortant de terre sans jaillissement, et s'épanchant à plein lit découvert, pour s'abîmer de nouveau, comme par une magie, et se jeter enfin dans le lough Corrib, après avoir traversé les pelouses du parc de lord Ardilaun, où se voient aussi les ruines de l'abbaye.

Cette abbaye est célèbre parce que le dernier roi d'Irlande y fut, dit-on, enterré. Ce souvenir, j'avoue, me laisse aussi froid que les détails d'architecture que le très exact *Guide Murray* énumère en plusieurs colonnes. Mais une impression d'une pénétrante poésie se dégage du spectacle des pierres tombales qui pavent le sol de ces vieilles abbayes, abandonnées par les moines lors des guerres de conquêtes. A Cong, comme à Corcomroe, comme à Kilmacduagh, les catholiques avaient transformé en cimetière l'ancien asile de leurs prêtres. La ruine ainsi demeurait sacrée. Aujourd'hui que toutes ces pierres, aux inscriptions presque effacées, datent d'un autre siècle et que l'herbe a poussé entre elles comme le lierre au long des murs de l'édifice sans toit, il est impos-

sible de ne pas se sentir remué par ce qu'un Grec appelle le « mélancolique de la vie », en songeant surtout que les haines qui ont détruit le vieil édifice existent encore. Les fils de ces disparus sont agités des mêmes colères qui tourmentèrent leurs ancêtres. Il m'a suffi le lendemain, pour en avoir la sinistre preuve, de m'engager sur la route de Cong à Leenane.

C'est sur cette route, solitaire et montueuse, que fut assassiné, voici presque deux ans, ce malheureux lord Mountmorris, dont la mort inaugura la sanglante campagne de la Land League. Le lord revenait à cheval d'une course dans le pays. Deux coups de feu, partis de derrière un mur, l'étendent roide mort. La Reine a recueilli sa veuve et ses enfants. Jamais les assassins n'ont pu être retrouvés. Le paysan qui me conduit me montre la place, le mur, et, à quelque deux cents pas, la maison du lord. Elle est carrée, petite, à deux étages, et regarde le lac Corrib. Les fenêtres sont closes et les arbres du parc poussent en liberté. Le lord avait très peu de fortune, une dizaine de mille francs de rente, plusieurs enfants. Il fallait vivre. Il ne pouvait, comme beaucoup d'autres, passer en Angleterre et attendre, sans toucher à ses revenus d'Irlande, que ses affaires fussent réglées. « C'était un pauvre lord, » dit le paysan, « court et trapu, toujours vêtu d'une cotte comme la mienne, » et il montre son méchant habit gris.

Mais la Land League voulait « faire peur », tragique formule de Danton qui se retrouve dans le programme de tous les révolutionnaires. Lord Mountmorris fut choisi sans doute comme étant le plus aisé à atteindre des pairs d'Irlande, vu que sa médiocre condition ne lui permettait pas de se garder comme les opulents châtelains des environs.

Pas très loin de là et toujours en vue du lac, le paysan nous raconte une anecdote sur un singulier tour joué au vice-roi d'Irlande, lord Carliste, par lord Leitrim. ... Ce dernier fut depuis tué dans le Donegal par un de ses tenanciers, qui demeura aussi impuni que l'assassin de lord Mountmorris. — Lord Leitrim apprend que le vice-roi, qu'il haïssait, devait coucher à l'hôtel à Maam, après une journée de voyage fatigante et longue. Les patrons de l'hôtel étaient les tenanciers de lord Leitrim. Il leur défend, sous peine d'éviction, de recevoir le vice-roi. Les pauvres gens épouvantés ferment portes et volets, et quittent la maison, si bien que lord Carlisle, en arrivant à la nuit tombante, trouva visage de bois, — jamais expression ne fut plus juste, — et il lui fallut continuer jusqu'à Cong, durant dix longs milles, qui durent lui sembler interminables. Ce détail de mœurs nous peint la primitive et enfantine violence des passions chez beaucoup des hommes de ce pays. Cela seul explique des traits de cruauté qui nous reportent à plusieurs siècles.

Cette route tragique dévale d'ailleurs dans une sauvagerie de paysage incomparable. C'est d'un côté le lac Corrib et ses îlots, de l'autre la montagne. Il n'y a d'arbre que de place en place. D'immenses prairies hérissées de rochers revêtent les pentes. Parfois ces prairies ont été éventrées pour être exploitées en tourbières. Les mottes de terre brune nagent dans un marais que les orages continus ont amassé. La pluie tombe, ou plutôt c'est de la poussière d'eau que le vent émiette des lourds nuages. Le *car* file au trot d'un petit cheval. Des huttes de sauvages, hautes d'une hauteur d'homme, attestent, de temps à autre, que le pays n'est pas désert. Une ferme apparaît. A côté, une baraque de construction récente abrite les gens de police à qui l'on a confié le soin de garder le fermier, menacé de mort par les ligueurs. Voici Maam, enfin, et l'hôtel d'où la fantaisie de lord Leitrim expulsa le vice-roi. Ma qualité d'homme de lettres étant moins lourde à porter, j'arrive à m'abriter dans la salle commune de cet asile, où des Irlandais prennent un lunch. Ils boivent du thé et beurrent leur pain avec le flegme de gens vêtus de caoutchouc des pieds à la tête, qui tout à l'heure continueront leur voyage en voiture ouverte, la voiture fermée étant inconnue sur les routes : « C'est l'habitude ainsi, » disent-ils philosophiquement. La dure hygiène des races de la brume éclate à ce petit signe, comme à la forte nourriture et aux longs verres de whiskey dont les hommes s'emplissent, robustes, la face colorée,

très roux avec des yeux d'un bleu dur, si voisins de leurs aïeux, les combattants d'autrefois, et n'ayant pas un beaucoup plus grand nombre d'idées et de sensations.

De Maam à Leenane, c'est un autre versant de montagnes. Le lac a disparu. Des défilés succèdent aux défilés. C'est une exquise originalité dans ces gorges nues, lorsque sur la pente verte de la colline un ruisseau tout blanc tord son ruban qui tremble. Un torrent roule dans le creux de la vallée une eau brune et mousseuse comme de la bière noire. Puis les montagnes s'ouvrent et la baie de Leenane étale son eau à peine ridée. Elle fait l'extrémité d'une espèce de fiord, pareil à ceux de la Norvège. La mer est entrée dans les terres à une profondeur énorme, et comme elle emplit plusieurs gorges de montagnes, chacun des petits bassins semble un lac, mais un lac où la marée ondule, et les grands oiseaux de l'Atlantique y viennent pêcher. Ce paysage d'une suavité si âpre rappelle ces fonds de tableaux que les peintres primitifs dessinent avec piété derrière le visage de la madone, pour que la virginité de l'horizon mette comme un silence de la nature, non souillée par l'homme, autour de la mère de pureté.

V

Dublin, août 1881.

Que faire en voyage lorsqu' « il pleut et que la vie est triste », comme dit le délicat Sully-Prudhomme, — et que l'on a devant soi les interminables heures à user d'un après-midi de solitude? Que faire, sinon lire et compléter, par des notes prises dans le livre, les notes personnelles, prises à même les promenades? Le titre d'un article de la *Contemporary review* m'avait tiré l'œil, voici un mois : « *They were a great people, sir.* — C'était une grande race, monsieur, » — et en petits caractères : « *Une contribution à quelques problèmes concernant l'histoire d'Irlande.* » Ma curiosité n'a pas été déçue, et l'article, des plus curieux, vaut la peine d'être résumé pour l'éclaircissement, au regard du lecteur français, de la question de propriété dans cette verte Erin qui est en train de devenir la rouge Erin.

L'auteur de cet article, un M. Butler, a pris texte d'une excursion d'été dans le comté de Clare, qui se développe à l'est de l'île et fait le sud de la baie de Galway. L'histoire locale d'une des familles de ce comté représente l'histoire de beaucoup

d'autres familles dans beaucoup d'autres comtés Usant de cette familiarité à la Carlyle, qui serre de près les menus faits, M. Butler raconte sa conversation avec le conducteur du *car* qui me menait à une montagne de cette province : « A qui appartiennent ces terres ? » dit-il à ce paysan, qui n'a jamais quitté son village, et qui, répétant la légende entendue de la bouche des vieux, répond aussitôt : « C'est la terre des Mac-Mahon. Ils la possédaient toute, depuis six milles au delà d'Ennis jusqu'aux rochers de Loop Head. *They were a great people, sir;* mais ils ont tous quitté le pays...

« — Et où sont-ils allés ?

« — Le diable le sait, votre honneur, ils sont partis, voici beaucoup de jours...

« — Et qui est à leur place maintenant ?

« — Un tas de gens; il y a les S..., les T..., les V..., et bien d'autres. Ah ! c'était une grande race; mais racine et branches, tout a quitté la terre... »

Qu'on réfléchisse que ces propriétaires anciens ont quitté en effet ce sol depuis deux cents ans, et que pourtant ce cocher de village se rappelle leur nom comme si ce départ datait de la veille. M. Butler, rien que par ce trait, marque le point de vue spécial du paysan irlandais pour qui les propriétaires actuels restent des usurpateurs, contre lesquels tout est permis. Mais d'où vient cette étrange protestation du souvenir populaire contre le fait depuis si longtemps accompli ? Deux causes diverses, prétend M. Butler, ont agi sur la mémoire

du cultivateur indigène. D'abord les familles dépossédées au dix-septième siècle étaient vraiment celles des chefs héréditaires, qui commandaient depuis des siècles et dont le sang s'était mêlé au sang de leurs féaux sur tous les champs de bataille du moyen âge. Puis les nouveaux occupants n'ont rien su faire de ce qu'il aurait fallu pour effacer le puissant et féodal souvenir.

M. Butler nous initie aux origines de ces MacMahon du comté de Clare. Leur premier ancêtre fut Brian Boroimbe, le héros favori des ballades celtiques; vieux roi de guerre qui fut tué à Clontarf par des soldats Danois, au moment où il priait dans sa tente pour le succès de son armée en train de livrer la sanglante bataille que l'on sait. Le même jour, son fils aîné Murogh et son petit-fils Turlogh furent tués en combattant. Le premier avait tellement fatigué son bras droit et sa hache à frapper les Danois, que ses coups ne fendaient plus les casques. Attaqué par le chef ennemi, Arnulf, de la main gauche il lui arrache son armure et d'un coup de hache l'assomme, tandis que l'autre lui perce le côté d'un coup de dague. Turlogh n'avait pas plus de seize ans. On trouva son cadavre flottant sur les eaux de la Tolka, les deux mains prises dans la chevelure d'un Danois qu'il avait entraîné dans l'eau et retenu férocement malgré sa propre agonie.

Les descendants de ces héros ne furent ni moins héroïques ni moins sauvages. Un d'eux, O'Brien de Thomond, roi d'Irlande, répondait à Richard II d'Angleterre, qui voulait lui conférer la chevalerie : « Chez nous, c'est à sept ans que les garçons reçoivent la chevalerie. Nous les campons sur des chevaux dans une grande plaine et nous les lançons sur des obstacles. Celui qui en brise le plus est le premier chevalier. » Etablis dans le comté de Clare, ces O'Brien et leurs cousins les Mac-Mahon guerroyèrent durant des générations contre les Danois, contre les Anglais, contre leurs parents; et qui avaient-ils à leur suite, durant ces chevauchées meurtrières? Précisément les ancêtres des ligueurs d'aujourd'hui.

Vers le quinzième siècle, une révolution s'accomplit qu'il faut bien comprendre pour saisir la psychologie du paysan irlandais. La féodalité devint territoriale. Le *clan* se transforma en *tenance*. Le chef militaire se changea en landlord. Cela veut dire que, mieux assis et participant sans le savoir au grand mouvement d'installation sociale de l'Europe moderne, les nobles d'Irlande commencèrent à dessiner plus nettement leurs possessions, et à les exploiter plus pacifiquement. Les féaux des guerres du moyen âge devinrent les tenanciers du seizième et du dix-septième siècle. En vertu du principe de féodalité qui les faisait donner leur sang dans les combats, ils donnèrent leur argent et le produit de leur travail. Ce second tribut continuait l'autre, et il était considérable. Les ar-

chives des Mac-Mahon nous montrent que, précisément au quinzième siècle, le chef d'alors, un personnage surnommé « l'homme aux six doigts », distribua son domaine entre ses trois fils, et que le plus jeune eut pour sa part douze mille acres de terre dans le comté de Clare. C'est l'histoire de ces douze mille acres de terre que M. Butler nous donne comme type de l'histoire de toute la terre irlandaise.

Sous les Tudors et sous Cromwell, les O'Brien et les Mac-Mahon conservent leur domaine. Puis Jacques II règne et tombe. Les nobles Irlandais demeurés fidèles à sa cause quittent la contrée. C'est l'émigration connue sous le nom d' « envolée des oies sauvages ». Tout naturellement leurs terres en déshérence sont données à des personnes venues de l'Angleterre. Les anciens propriétaires ont pris du service à l'étranger. En vain les femmes restées sur le sol essayent, pour sauver les terres de la confiscation, de se faire protestantes, comme cette vaillante Marie Mac-Mahon, qui disait : « Il vaut mieux qu'une vieille femme soit damnée et que mes fils ne soient pas des mendiants. » Un spirituel historien de ces conversions étranges les dépeint d'un mot : « Ces femmes quittaient les erreurs de l'Eglise romaine pour embrasser celles de la religion établie. » Cela ne servait de rien. Lorsque l'héritier de la famille des Mac-Mahon

revint au milieu du dix-huitième siècle, il trouva ses domaines dépecés, son château presque détruit, et il mourut de solitude au milieu de ses ennemis, maîtres de tout autour de lui.

Et quels maîtres? M. Butler cite une phrase profonde d'Edmond Burke : « Une oligarchie plébéienne est un monstre qu'aucun peuple, sinon de bêtes brutes, ne peut supporter longtemps. » Or, précisément, la nouvelle oligarchie irlandaise était, d'origine et de caractère, la pire qui fût. Elle n'avait obtenu l'investiture des terres abandonnées qu'au prix des services parfois les moins estimables. Elle se conduisit, durant tout le dix-huitième siècle, avec une inintelligence barbare de ses intérêts vrais. « Au lieu des vieux maîtres, » dit Butler, « une nouvelle race d'hommes tenait la terre, étrangers de nationalité, opposés de religion, hostiles de cœur au peuple qui les entourait. Ils se considéraient et vivaient en garnisaires sur la contrée. Ils détestaient ce peuple qui les détestait. Ils buvaient pieusement à la glorieuse, à la pieuse, à l'immortelle mémoire d'un certain roi, et, le 20 janvier, en moquerie de l'exécution d'un autre roi, ils s'asseyaient à un dîner de tête de veau. C'étaient des gens qui se tenaient aussi complètement isolés de leurs tenanciers que s'ils eussent été la garnison blanche des prairies de l'Ouest, chargés de réprimer la sauvagerie des Indiens rouges. »

De nos jours, et sur l'esprit des paysans qui n'ont rien oublié, les idées du nouveau monde ont passé. Les émigrants revenus d'Amérique ont rapporté des principes d'un socialisme simple, et séduisant par cette simplicité autant que par ses promesses. Quel lien aurait pu empêcher le tenancier irlandais de vouer à l'exécration le landlord de race étrangère, représentant à ses yeux une usurpation injuste, une tyrannie d'argent et une foi hostile? Ainsi s'est élaborée cette haine sinistrement audacieuse dont les effets se manifestent chaque jour par des crimes nouveaux. Si M. Butler a raison dans les faits qu'il cite, et que j'ai résumés de mon mieux, sans pouvoir d'ailleurs les contrôler, l'agitation date de loin et l'Irlande n'est pas voisine du calme, quoique aujourd'hui la plupart des propriétaires soient doux et humains, quoique l'Angleterre traite l'île rebelle en enfant gâtée, quoique enfin le projet d'une république d'Irlande semble bien extravagant. Mais que faire entendre à des hommes dont les haines, encore une fois, remontent à la capituiation de Limerick et qui en parlent comme d'un événement d'hier?

VI

Oban (Écosse), août 1881.

De la pluie et encore de la pluie. Pour me consoler et en attendant le départ du bateau qui doit me conduire à Inverness par le *Caledonian canal*,

je mets au net ces quelques notes prises au crayon sur mon carnet de voyage, — croquis sans dessin général qui donneront peut-être mieux la sensation de l'atmosphère de ce pays de brume.

... L'impression d'un départ sur mer, à la nuit tombante, a quelque chose d'à la fois délicieux et mélancolique où se résume tout le charme de l'absence, — charme toujours un peu triste des habitudes rompues, charme toujours enivrant, lorsque l'on est jeune, de l'indépendance reconquise. Voici qu'autour du grand vapeur, l'eau sombre, couleur d'ardoise, ondule à peine. Le ciel, d'un gris tendre, se fond avec la mer. Sur ce ciel indécis, où flotte la lueur du jour finissant, les mâts des innombrables vaisseaux qui encombrent la rade découpent la finesse précise de leurs cordages. Sur l'un, puis sur l'autre de ces vaisseaux, des lumières s'allument, toutes rouges. La ville, par derrière, se devine, noyée de brume. Des câbles grincent, et le mugissement du bateau annonce le départ, accompagné en sourdine par le mugissement d'un troupeau de bœufs parqués dans l'entrepont. *(Belfast.)*

... Rencontrerez-vous ailleurs qu'en Angleterre de ces énormes villes noires qui s'éveillent le ma-

tin sous un ciel fuligineux, où de la poussière de suie semble diffuse? C'est de la brume sans ce veloutement des objets, sans cette éclosion de la tache lumineuse dont le contour tremble, comme en Hollande. Ici le contour des maisons reste net et précis à travers ce *fog*. La tristesse des gazons des parcs est infinie sous cette pesée de l'air dense et âcre. Avec un ciel de cette épaisseur de brouillard la libre expansion de la vie animale, seule source de volupté, est impossible. Aussi bien, la volupté dans le sens où nous autres Méridionaux interprétons ce terme, n'existe pas en Angleterre. Même le caractère de l'architecture indique cette absence du sentiment du bonheur, rien que par la sèche et dure arête des lignes. L'énorme effort, la réflexion continue et solitaire, l'entraînement, par les exercices violents et la nourriture trop forte, de la machine qui sans cela se briserait, la barricade du *home* contre la brutalité du dehors, ces traits essentiels de la vie anglaise sont comme rendus palpables par cette brume. Un écriteau tire mes yeux, et j'y lis : « Considérez vos voies! Eternité! Où la passerons-nous. » *(Glasgow.)*

... Il y a des contrastes de goûts dont vraiment les Anglais seuls sont capables. Dans la cathédrale de Glasgow, je vis un bas-relief qui représentait un *highlander* en costume, tombant sur le bras d'un ange qui, de sa main libre, tenait la trompette de

la renommée. Le profil grec et la robe de l'ange étaient d'une exécution tout académique, tandis que le soldat, d'une réalité intacte de carrure et de costume, avait jusqu'au numéro de son régiment inscrit sur son baudrier. Cela me fit souvenir d'un livre, vu par hasard, dans je ne sais quelle gare, dont le frontispice configurait des jeunes filles en costume de bain de mer regardant une sirène peigner ses cheveux. Ces heurts de mondes si divers ne choquent pas plus ces imaginations sans ironie que les heurts de couleur ne choquent leurs yeux, pas plus que l'éperdue fumée des machines à côté des constructions du moyen âge n'étonne leur sensibilité. Des villes entières, comme Edimbourg, du haut de la fameuse terrasse, développent ainsi un étonnant horizon de tours gothiques et de gares, de châteaux crénelés et de tuyaux d'usine. La puissance de juxtaposition, qui permet à la politique anglaise de toujours admettre le nouveau sans jamais détruire le passé, même contradictoire, apparaît dans ces détails de physionomie des sculptures, des gravures et des édifices. C'est exactement l'envers de l'esprit français, qui veut l'unité partout et la logique. *(Edimbourg.)*

... Un jeune pasteur, avec qui je cause de M. Renan, sur un de ces chars à bancs découverts qui font le service des vallées d'Ecosse, me raconte avoir entrepris le voyage de Londres pour en-

tendre une conférence de notre grand écrivain. L'impression qu'il a rapportée, — et je sais qu'elle lui est commune avec beaucoup de ses compatriotes, — est celle d'un homme profondément religieux et chrétien. A quoi tiennent les destinées cependant? L'auteur de la *Vie de Jésus*, né en Angleterre et protestant, eût cédé à son penchant pour les études théologiques et fût entré dans l'Eglise. Il n'eût pas rencontré devant lui le terrible : *sint ut sunt, aut non sint*, du dogme catholique. Son goût naturel pour l'aristocratie intelligente l'eût rangé vraisemblablement dans le parti de lord Beaconsfield et des conservateurs. Il fût arrivé jeune à quelque haute dignité ecclésiastique et son beau talent n'eût jamais pris cette place de révolté qu'il a occupée, par la nécessité des faits, dans notre France. Ce n'est point pour le vain plaisir d'une hypothèse paradoxale que j'imagine cette autre rencontre d'événements, mais pour faire toucher au doigt la différence du recrutement des partis dans l'un et l'autre pays. C'est peut-être le plus grand malheur de la France contemporaine que depuis soixante ans le talent ait presque toujours été révolutionnaire, — même malgré lui. *(Les Trossachs.)*

... Il y a sur les côtes d'Ecosse des entrées de golfes d'une sauvagerie qui n'a pas dû changer depuis les primitives invasions de pirates. J'ai

essayé dans ces six stances de rendre un de ces paysages que le paquebot traverse sans y laisser d'autre marque de son passage qu'un sillon d'écume aussitôt refermé :

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux.
Nulle trace de vie humaine, que les voiles,
Pleines de vent, de deux misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique
Où retentit parmi l'amas des rocs branlants
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goélands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estompe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair.
Son bec plonge, sa serre avide se déploie.
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse dans l'espace
Un rauque appel, plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce hululement monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

(Près d'Oban.)

... Est-ce une illusion produite par la magie de l'exotisme, il me paraît qu'en Angleterre plus

qu'ailleurs se rencontre ce type, si reposant pour le cœur, de la femme qui ne peut pas mentir. Parfois, dans une gare, dans une église, au coin d'une rue, sur un paquebot, un de ces visages apparaît dont l'incorruptible pureté semble révéler une âme d'une qualité morale incomparable. Quelques poètes, Shelley, dans *la Plante sensitive*, Edgard Poë, dans son *Hélène*, Byron, dans sa *Fiancée d'Abydos*, ont évoqué de ces créatures dont la jeune grâce semble s'achever en un rêve d'idéalité surnaturelle. Il est probable qu'à l'approche, l'observateur découvrirait que ces âmes si pures sont aussi très froides et très formalistes, et que le souci du confort l'emporte en elles sur tout autre sentiment, excepté celui de la rigueur biblique. Mais où serait le plaisir du voyage si ce n'était de voir les contours aimables des choses en se contentant de rêver le reste, — sans vérifier son rêve? *(Les Trossachs.)*

VII

Inverness, août 1881.

Je viens de faire l'excursion, obligée et d'ailleurs facile, imposée par la mode à quiconque voyage en Ecosse. Elle consiste à passer d'Oban à Inverness par quatre lacs successifs que relie le *Caledonian canal*, étroit et profond. Du pont du vapeur, le touriste peut contempler à loisir, durant douze

heures d'une lente traversée, ces gorges des hautes terres où vivaient jadis les farouches clans des guerres d'indépendance. Çà et là, un château ruiné atteste qu'un repaire de hardis soldats surplombait le lac. Ailleurs, une pierre commémorative rappelle un égorgement des temps anciens. Je n'ai pas l'intention de reproduire les détails d'histoire et de paysage très exactement donnés par le guide Murray, voici simplement quelques notes personnelles, prises dans la marge de ce livre de guide.

... Une impression désagréable et qui accompagne le voyageur à travers cette Ecosse si sauvage encore d'aspect et jadis de mœurs, c'est l'organisation comme mécanique du voyage. Avec leur pratique entente des choses, les Anglais ont comme déchiqueté en excursions fixes cet admirable pays. Chemins de fer, bateaux et voitures sont organisés avec une parfaite intelligence de la fatigue et de la commodité, mais aussi pour la plus complète destruction du plaisir original et solitaire. Pour aller d'un lac à un lac ou d'une montagne à une montagne, nul moyen que le véhicule public, où les touristes s'entassent par fournées. Il faudrait, à mon sens, pour jouir de ce paysage, y marcher seul, — ce qui est impossible à un étranger, — ou bien y trouver des moyens de transport privés, — luxe interdit à l'écrivain qui n'a pas les quatre mille livres de

revenu de lord Byron. Et encore ne suis-je pas sûr, tant les compagnies ont mis la contrée en coupes réglées, que les moyens de transports individuels soient aisés à prendre, même à prix d'argent. Force est donc au simple homme de lettres de se mêler à la cohue et de se voiturer comme un colis en compagnie d'autres colis humains qui parlent, s'agitent et contrastent si étrangement avec le paysage que cette rude ligne de montagnes, auprès desquelles frémit doucement l'eau brune, finit par ressembler au décor ironique d'une pantomime paradoxale. Deux noms de célèbres romanciers rendront plus sensible cette curieuse opposition de deux mondes pourtant jetés l'un dans l'autre. Les personnages qui encombrent le pont du bateau, avec leurs types et leurs tics, semblent sortis tout vifs du roman de Dickens, et le paysage au milieu duquel ils prononcent leur éternel « *very fine, indeed,* » est précisément celui des épopées de Walter Scott. C'est un exemplaire de *Rob Roy* interfolié avec les pages de *Pickwick*, la plus perceptible, la plus indiscutable attestation que tout est fini du monde décrit par le grand conteur écossais et que les hautes terres sont devenues, elles aussi, une des pièces du musée cosmopolite que l'étranger vient regarder du bout de sa lorgnette, comme au Louvre les parures portées par des princesses à présent mortes ou les portraits des madones dévotement implorées en des siècles pieux.

... C'est Wordsworth qui a écrit sur les grottes de Staffa ces vers, d'une forme à la fois philosophique et familière : « Nous l'avons regardée, mais parmi cette foule — pas un n'a *senti* la vue renommée au loin. — Et comment l'aurait-il *senti* chacun appelant l'autre, poussé, poussant?... — C'est *un seul* qu'il faut se tenir, — contemplant et recueillant dans son esprit et son cœur, — avec une vénération non troublée, l'effet, — de ces proportions, œuvres de la Toute-Puissante Main... » Ces paroles sont vraies surtout des lacs et de leur beauté tout intime. La mer, avec le retentissement de ses houles et la démesurée grandeur de son horizon, réduit l'homme à néant, et du coup, elle abolit pour ainsi dire les petitesses des créatures qui déshonorent son rivage. Il n'en va pas ainsi des lacs, dont le doux silence, dont l'horizon rétréci, dont le charme comme à portée de l'âme, encadrent l'homme sans l'écraser. La laideur ou la trivialité des êtres ressort davantage dans ces horizons d'eaux reposées et de bois verts, et l'effort est rude pour aller jusqu'à l'exquise beauté des choses par delà les bérets, les waterproofs et les knicker-bockers des compagnons de route.

N'importe, la poésie visible de ces montagnes et de ces lacs finit par l'emporter sur l'énervante sensation du voisinage, et la pensée a raison des nerfs, comme toujours. La structure du pays rend plus aisée à comprendre l'histoire de ceux qui, l'ayant habité, ont façonné leur âme d'après les nécessités qu'il leur imposait. La distribution en

clans distincts et rivaux qui explique la sujétion de l'Ecosse à l'Angleterre n'est-elle pas écrite comme avec la main, dans la distribution des hautes terres en longues vallées ou *glens* qui s'étendent à perte de vue et s'isolent les unes des autres par de hauts sommets, des lacs profonds, des ravins déchirés? D'autre part, la végétation si pauvre, les pluies continuelles, jusqu'à ne pas avoir eu un jour bleu de tout ce mois d'août, la vision non interrompue du plus âpre pays n'ont-elles pas comme préparé ces montagnards à la sombre et austère religion de la Réforme? Si un dimanche, en Angleterre, apparaît à un continental comme une des plus sévères tyrannies qui soient, un dimanche, en Ecosse, procure l'impression de deux dimanches anglais. Et cependant la bonhomie dont les récits de Walter Scott sont empreints n'est-elle pas aussi le résultat fatal des mœurs simples, de la saine et robuste allure de vie des hôtes de ces montagnes presque sans neige?

... J'ai nommé pour la seconde fois Walter Scott, et je crois devoir insister sur ce nom, aujourd'hui à la fois si célèbre et si démodé, parce qu'il me semble que notre génération est injuste envers ce peintre de l'ancienne Ecosse. M. Taine, dans son quatrième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, en parle avec un dédain d'autant plus significatif que le grand philosophe est aussi

équitable d'ordinaire qu'il est sincère. La cause en est que l'auteur de *Waverley* passe pour un peintre de convention qui a débité le moyen âge en romans moraux pour l'usage des jeunes filles de l'un et de l'autre monde. Cela peut être admis d'*Ivanhoë* ou de tel autre récit du même genre, quoique le souffle épique de ces poèmes en prose mette le poète singulièrement haut. Mais Walter Scott n'est pas seulement épique, il est, pour tout ce qui touche à l'Ecosse, documentaire, comme on dit aujourd'hui, à un rare degré. La vérité des descriptions de *la Dame du lac*, par exemple, est telle que les livres de guide n'ont eu qu'à transcrire les vers de ce poème, et lorsque, soi-même, environné par ces paysages, on prend, non point un roman de chevalerie, mais un des romans modernes, comme *l'Antiquaire*, la vérité des caractères et des mœurs apparaît aussi évidente que la vérité des descriptions. Il y a dans les discours et dans les habitudes des personnages ce je ne sais quoi de parfaitement adapté au milieu, qui démontre l'exactitude. Je suis bien obligé de dire : « ce je ne sais quoi, » car tout est en train de s'en aller de ce monde écossais dont Walter Scott s'est fait l'historiographe. Ici comme ailleurs, la marée de la civilisation moderne afflue, effaçant tout, excepté ce qui survivra à toutes nos civilisations présentes ou passées : la ligne nue des belles montagnes.

VIII

Carlisle, août 1881.

Je viens de visiter plusieurs petites villes écossaises et anglaises : Oban, Inverness, Perth, Aberdeen, Carlisle. Dans chacune de ces petites villes, j'ai séjourné une demi-semaine, allant et venant causant avec l'un, avec l'autre, regardant de mon mieux, écrivant beaucoup de notes. Je voudrais fixer en quelques traits un certain nombre des images qui me restent de ces allées et venues à travers ces rues étrangères, où l'on se répète, en altérant un peu le texte, le mélancolique vers de la *Tristesse d'Olympio :*

La maison me regarde et ne me connaît pas!

... Il y a d'abord une impression saisissante, et qui ne fait que s'approfondir par l'expérience, de physionomie extérieure. Les petites maisons, toutes minces et serrées les unes contre les autres, avec leurs deux étages au plus et le nom du propriétaire gravé sur le cuivre de la boîte aux lettres, disent assez le goût national du *home*, de l'existence séparée et personnelle. Point n'est besoin d'avoir franchi le seuil en mosaïque blanche et noire de beaucoup de ces maisons pour connaître le mobilier qui les garnit. Un tapis de moquette préserve le parquet du salon et de la salle à manger. Un tapis de toile cirée couvre les marches de

l'escalier intérieur. Un feu de charbon brûle dans la cheminée en fonte noire, car il fait très froid, bien que ce soit l'été. Probablement les meubles sont modernes. Aucun bibelot n'encombre les murs, les étagères ou la cheminée. Tout est utile et tourné vers le confort. En revanche, l'éclat neuf de ces meubles semble rendu plus neuf encore par le lustre d'un nettoyage acharné. Avant dix heures du matin, ce ne sont, dans la petite ville, que femmes de charge — en chapeaux ! — agenouillées devant la porte et lavant le carreau, ou debout derrière les vitres et frottant la fenêtre en guillotine. Vers dix heures, la petite ville est parée. Elle se dresse, propre et noire à la fois, sous ce ciel fuligineux qui noie les collines avoisinantes, un ciel opaque, à le couper au couteau, comme on dit en France familièrement, ciel de tristesse et de dureté, qui explique l'âme puritaine mieux encore que les volumes de Thomas Carlyle sur Cromwell. Qui donc a dit : « La créature humaine est le résultat de ce que les lois mettent dans son esprit, — et le climat dans son cœur ? »

... Aucune rue ne ressemble à une autre rue. Entre les rues d'une même ville, l'observateur note des différences de monde à monde. Entre les rues d'un peuple et les rues d'un autre peuple, il y a toute la diversité des races. Si j'avais à définir la rue anglaise, je dirais qu'il n'y passe jamais un

flâneur. Vous connaissez le type de l'homme que la rue de province, en France, nous offre si fréquemment. Le personnage a plus de quarante ans. La sécurité des petites rentes ou de la petite fonction inamovible se devine au calme du pas avec lequel il s'achemine, s'arrêtant ici, s'arrêtant là, causant, regardant, musardant, vers le café, — *son* café, — où depuis des jours et des jours, il prend une demi-tasse, — *sa* demi-tasse, — et lit les journaux, — *ses* journaux. Ces menues applications de l'adjectif possessif rendent bien la profondeur de ces habitudes qui constituent pour cet homme l'avenir de tous les après-midi pendant son âge mûr et sa vieillesse. On ne peut guère plus comparer à ce pas reposé du rentier français le pas inquiet de l'Anglais en affaires, qu'on ne saurait assimiler au café français, rendez-vous de conversation sans objet, les *bars* qui, de loin en loin, ouvrent leur échoppe sur la rue anglaise. Roides et rogues, les buveurs se tiennent debout, avalant du *brandy* ou du *whiskey*. L'excitation par l'alcool est tellement une condition héréditaire de la vie physiologique pour cette race, que même des femmes boivent l'eau-de-vie à ces comptoirs. Particulièrement le soir, les filles en toilette s'arrêtent quelques moments pour se chauffer le sang, non pas avec un petit verre, mais avec un demi-grand verre de cet âcre *brandy*. Aussi maint ivrogne se rencontre-t-il dans la rue, mais un ivrogne anglais est d'ordinaire silencieux et stupéfié. Le sens de cette expression sinistre : « ivre-

mort» se comprend ici en sa pleine rigueur. Cette ivresse solitaire, morne et concentrée, ne ressemble non plus en rien à l'ivresse du Français, gaie ou agressive, mais toujours sociable. La qualité de nos excitations n'est-elle pas un des signes les moins douteux de la qualité de notre nature?

... A beaucoup parcourir la petite ville, et à regarder les figures qui vont et viennent, la vérité si fortement marquée par M. Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre*, reçoit une confirmation indiscutable, à savoir que l'étoffe humaine est ici plus rude, partant le travail plus dur, partant le plaisir moins délicat. Même il semble que derrière ces faces flegmatiques se cachent des âmes à jamais étrangères à l'idée de la sensation heureuse. Les costumes des personnes de la classe bourgeoise sont d'une correction achevée. En Ecosse, plusieurs portent la jupe nationale, le *kilt*, de la même nuance que le veston. Le genou est nu. Mais si le *gentleman* n'a pas cette correction achevée, c'est presque toujours une incroyable extrémité de négligence. Il n'y a guère de milieu entre la parfaite tenue et l'ignoble, la sordide misère. Un certain laisser-aller de toilette, à demi élégant, à demi abandonné, qui fait l'habitude de la classe moyenne en France, n'existent pour ainsi dire pas ici. En revanche, il y a des hideurs de mise dont l'équivalent ne se trouverait chez nous qu'à Paris

et dans la plus dégradée des bohêmes. Le chapeau haut de forme domine ces haillons avec son air de dignité officielle, comme il domine la malle que le porte-faix a chargée sur son épaule, toujours coiffé de cette éternelle cheminée.

Et je n'aurais pas pour chapeau
Une cheminée!...

dit quelque part le poète Maurice Bouchor.

... Je m'arrête devant tous les étalages de libraires. Même dans les gares, il n'y en a pas un qui ne contienne les œuvres des principaux poètes. Shakespeare, Milton, Byron, Burns, Tennyson sont partout, et partout même les moins populaires : Moore, Wordsworth, Kirke, White, Coleridge. Comparez l'indigence d'auteurs classiques d'une librairie de gare française. Il me semble qu'il faut voir là un signe du sérieux de l'intelligence anglaise. Beaucoup plus de gens lisent et de meilleurs livres. Cela explique la rare valeur des œuvres que composent des femmes qui se mettent à écrire pour gagner quelque argent. Elles se trouvent avoir des connaissances, sinon du style, parce qu'elles ont toujours appris. Presque chaque famille est abonnée à une «bibliothèque circulante», qui, chaque mois, lui fait parvenir un choix de volumes. D'autre part, cette lecture plus générale des poètes rend la poésie chose beaucoup moins artificielle et littéraire que chez nous. Si Lamartine, Victor Hugo

et Musset ont pénétré profondément dans notre vie nationale, ç'a été, les deux premiers (1), pour des raisons de politique. Une réaction religieuse a fait la gloire du premier, comme la haine de l'empire a fait la gloire du second. Avouons aussi que l'auteur de *Rolla* doit surtout sa haute situation de poète de la jeunesse aux côtés coupables de son beau talent. De cet étonnant mélange d'idéale fantaisie et de libertinage, c'est surtout le libertinage que les jeunes gens ont remarqué. — Mais des poètes qui entrent dans la vie de chaque jour, qui servent à la consommation quotidienne de notre sensibilité, si l'on peut dire, nous n'en avons point dans le domaine de la poésie pure. Les Anglais en ont dix ou quinze. Un voyageur a dit qu'il était impossible de visiter la hutte d'un trappeur américain sans y rencontrer la Bible et Shakespeare. Pour la Bible surtout la formule est vraie, si vraie que, dans tous les hôtels de la province et sur toutes les tables de nuit, vous trouverez un exemplaire de l'Ecriture sainte.

... Ces caractères se complètent. Le climat pénible fabrique la créature plus violente et moins voluptueuse, donc plus brutale et moins délicate. Il la rend aussi plus silencieuse et plus réfléchie, par-

(1) Voir dans le premier volume des *Études et Portraits* (*notes d'Esthétique*), et à propos du *Parnasse*, le développement complet de cette thèse. (P. 249 et suiv.)

tant moins sociable et plus capable d'idées personnelles. Sur une place publique de Carlisle, l'autre jour, je me mêlai à une foule qui se pressait autour d'une statue. Sur le socle, debout, un homme parlait, prêchant sur la Bible, et non point en pasteur, mais en homme du peuple, que tous écoutaient sans sourire. Il était à peine descendu qu'un autre prit sa place. Je demande à mon voisin qui sont ces gens. « Le premier était un tailleur, celui-ci est un épicier, » me dit-il. Vous voyez d'ici le *haro* d'une foule française, l'intervention de la police. L'épicier parle moins véhémentement que le tailleur, il cite des textes saints, discute les opinions de son prédécesseur. Personne ne sourit ou ne siffle. De tels traits de mœurs n'expliquent-ils pas beaucoup de choses de la vie anglaise, tant contemporaine qu'historique?

IX

Carlisle, août 1881.

La physionomie et la psychologie d'une contrée se reconstruisent avec une extrême fidélité par l'étude des chansons populaires qui ont poussé comme des fleurs dans les vallées, au bord des lacs, sur les montagnes. Etude savante et qui touche à l'histoire en même temps qu'aux lettres. Le voyageur ne saurait l'entreprendre dans la dissipation de ses heures de vagabondage. Il peut

du moins feuilleter un recueil de ces chansons, en lire une ici, une autre là, et se procurer ainsi un commentaire unique des paysages qu'il traverse, — carte muette que les chansons nationales font vivante et peuplée. C'est là un guide d'un nouveau genre, mais singulièrement suggestif et précis. J'ai suivi la règle que je formule ici, dans mes trop courtes promenades à travers l'Ecosse, et le recueil de ballades que j'ai feuilleté m'a paru d'une saveur assez originale pour mériter d'être analysé. Ce recueil, que je recommande aux amateurs de ces curiosités littéraires, a été classé par M. Alexandre Whitelaw. Il est distribué en quatre parties : ballades mêlées, — ballades de frontières, — ballades des fées, — ballades des guerres civiles. Voici d'abord quelques-unes des ballades de la première partie.

La forme de ces ballades, comme dans presque tous les pays, est le dialogue sans introduction préalable, expliquant le sujet par le seul cliquetis des demandes et des réponses. Je prends au hasard le début d'une de ces chansons qui a pour scène la baie du Loch Ryan sur la mer d'Irlande et qui s'appelle *la Fille du Loch Ryan*. Elle a trait, comme beaucoup d'autres, à un de ces amours disproportionnés qui ont fait le malheur de tant de jeunes femmes du peuple, éprises du seigneur, et se heurtant contre les répugnances invincibles de

la famille noble. Mais la banalité de l'histoire est sauvée par l'étrange mise en œuvre qui fait de cet ensemble un petit poème digne de Gœthe ou de Henri Heine.

« Oh ! qui chaussera mon joli pied ? — et qui gantera ma main ? — et qui lacera mon corsage — avec une longue, longue bande de toile ?

« Et qui peignera mes longs cheveux blonds — avec un peigne d'argent neuf ? — et qui sera le père de mon jeune fils — jusqu'à ce que lord Gregory revienne ? »

Puis, quand son père, sa mère et sa sœur lui ont promis de la parer et de s'occuper de l'enfant, elle dit :

« Je prendrai un joli bateau, — je naviguerai sur la mer, — et j'irai à lord Gregory, — puisqu'il ne peut venir à moi. »

Alors elle prit un joli bateau, — pour naviguer sur la mer salée. — Les voiles étaient de soie couleur vert d'eau, — les cordes de taffetas.

Elle n'avait pas navigué vingt lieues, — vingt lieues seulement et trois, — qu'elle rencontra un pirate, — et toute sa compagnie...

Ce pirate indique à la jeune femme la tour de lord Gregory, « imposante, surplombant la mer claire et brillante », et alors :

Elle vogua tout autour, tout autour du rocher, — et fort, bien fort, elle cria : — « Brisez-vous, brisez-vous, charmes de féeries, — rendez la liberté à mon vrai amour. »

Elle prit son jeune fils dans ses bras, — et vint jusqu'à la porte, — et longtemps elle frappa, et longtemps elle appela : — mais de réponse elle n'eut point.

— « Oh ! ouvrez la porte, lord Gregory, — ouvrez la porte et laissez-moi entrer, — car le vent secoue ma chevelure blonde, — et la pluie dégoutte sur mon visage... »

— « Au loin, au loin, mauvaise femme, — vous n'êtes pas

venue pour le bien, — vous n'êtes qu'une sauvage sorcière — ou une ondine des flots... »

— « Je ne suis pas une sauvage sorcière, — ni une ondine de la mer, — mais je suis Annie du Loch Ryan, — Oh ! ouvre-moi la porte... »

— « Si tu es Annie du Loch Ryan, — comme je ne crois pas que tu le sois, — dis-moi quelques-uns des gages d'amour — qui nous ont unis jadis, toi et moi... »

— « Ne vous souvenez-vous pas, lord Gregory, — lorsque nous étions assis dans le verger, — nous échangeâmes les bagues de nos doigts, — et je puis te montrer la tienne.

« La vôtre était bonne, et bonne assez, — mais la meilleure était la mienne, — car la vôtre était de bel or rouge, — et la mienne de beau diamant.

« Oh ! maintenant, ouvre la porte, lord Gregory, — ouvre la porte, je te prie, — car ton fils est dans mes bras — et sera mort avant le jour... »

Le dialogue continue, coupé par la pluie et les vents, jusqu'à ce que la pauvre fille du Loch Ryan s'éloigne désespérée. Au matin, lord Gregory dit à sa mère : « J'ai rêvé un rêve, ma mère, — et je désire qu'il soit vrai, — que la jolie fille du Loch Ryan était à la grille du château. » La mère lui raconte qu'en effet la fille est venue, mais que, la prenant pour une sorcière, elle, la mère, l'a chassée. Lord Gregory s'élance sur le rivage et trouve le corps d'Annie et de l'enfant roulés par les vagues.

Et d'abord il baisa sa joue vermeille, — et il baisa son menton, — et il baisa ses lèvres roses, — mais il n'y avait pas de souffle dedans.

— « Oh ! maudite soit ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort ! — Elle a chassé de ma porte mon vrai amour, venu de si loin vers moi.

« Oh ! maudite soit ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort ! — Elle a chassé de ma porte la blonde Annie, — qui est morte d'amour pour moi... »

Composition savante, progression poignante de l'intérêt, choix industrieux des détails, que manque-t-il à ce morceau pour être classique dans le genre, que d'avoir été repris par quelque poète célèbre? Et que manque-t-il, sinon une consécration pareille, à cette autre qui s'appelle «le Faucon», et qui achève par des détails d'une couleur bien écossaise le récit d'une aventure analogue à celle de Roméo et de Juliette?

Ce poème commence par un dialogue entre un jeune chasseur et son faucon. L'homme supplie l'oiseau d'aller vers sa maîtresse dans le Sud, et de lui remettre un billet. L'oiseau demande comment il la reconnaîtra, et c'est un prétexte à la description de la jeune fille :

— « Sûrement tu reconnaîtras mon vrai amour, — aussitôt que tu la verras; — car, de toutes les fleurs de la blonde Angleterre, — la plus blonde fleur, c'est elle.

« Le rouge qui est sur la joue de ma bien-aimée — est comme des gouttes de sang sur la neige, — le blanc qui est sur son sein nu, — comme l'écume de la pointe des vagues.

« Et toujours, à la porte de ma bien-aimée, — croît un bouleau verdissant; — et tu pourras t'y cacher et y chanter, — quand elle ira vers l'église.

« Et vingt-quatre blondes dames — iront pour la messe, — mais tu reconnaîtras bien ma dame, — car c'est la plus blonde dame qui soit là... »

Le faucon part avec la lettre d'amour sous son aile; il reconnaît la jeune fille aux indications

données par l'amant; il s'est perché sur l'arbre et il chante.

Et d'abord il chanta une note basse, basse; puis il en chanta une claire, claire, — et le refrain de la chanson était : — «Votre vrai amour ne peut venir ici... »

— « Allez jouer, allez jouer, mes filles, — la danse vous amusera, — tandis que je vais à ma lucarne — écouter le joli oiseau.

« Chante, chante, mon joli oiseau, — le chant que tu chantais hier, — car je reconnais à ta douce chanson — que mon amant t'a regardé... »

D'abord il chanta une chanson gaie, — puis il en chanta une grave, — puis il becqueta ses plumes grises, — et il lui donna la lettre...

Alors s'avisant d'une ruse singulière, la jeune fille donne rendez-vous à son amant à l'église de Sainte-Mary, la première sur la route qui va d'Angleterre en Ecosse, puis elle demande à son père d'être enterrée à cette église et boit un breuvage qui la rend comme morte. Voilà que ses sept frères l'emportent jusqu'à l'église fixée, où se tenait lord William, le maître du faucon.

— « Posez, posez la bière, dit-il, — et laissez-moi la regarder. » — Et sitôt que lord William eut touché sa main, — la couleur commença de lui revenir.

Elle brilla comme la fleur de lis, — jusqu'à ce que sa pâleur fût passée, — puis avec sa joue rose et sa lèvre de rubis, — elle sourit à son amour.

— « Un morceau de votre pain, mon seigneur, — et un verre de votre vin, — car j'ai jeûné ces trois longs jours, — le tout pour votre bonheur et le mien... »

Dernière strophe d'une jovialité qui contraste vivement avec la nuance toute romanesque du reste du poème, et qui m'amène naturellement à une

chanson vraiment gaie et familière, presque dans le goût du *Décameron*, sur l'aventure d'un clerc amoureux.

La scène, cette fois, est dans Edimbourg.

La blonde jeune May remontait la rue — pour acheter un poisson blanc, — et un joli clerc tomba en amour pour elle, — et il la suivit sur l'heure, — et il la suivit sur l'heure...

— « Oh! où demeurez-vous, ma jolie fille? — Je vous prie, dites-le-moi, — car lorsque la nuit sera toute noire, — j'irai vous rendre visite, — j'irai vous rendre visite. »

— « Oh! mon père ferme la porte à clef, — et ma mère garde la clef, — et vous seriez le plus rusé mendiant — que vous ne pourriez venir à moi... — que vous ne pourriez venir à moi... »

Le clerc, encouragé sans doute par le clignement d'yeux et le sourire qui accompagnent cette réponse, part avec son frère, menuisier de son état, qui lui fabrique une échelle. Les deux garçons montent jusqu'au faîte de la cheminée. Le clerc passe à sa ceinture un crochet attaché à une corde dont son frère tient l'autre extrémité, puis il se laisse couler jusque dans la chambre où dorment la jeune fille et ses parents.

La vieille mère qui ne dormait point, — entendit qu'on disait quelque chose. — « Je donne ma vie, » dit la pauvre femme, — « qu'il y a un homme auprès de notre fille, — qu'il y a un homme auprès de notre fille. »

Le vieux père sortit du lit — pour voir si la chose était vraie; — mais elle avait pris le joli clerc dans ses bras, — et le couvrit avec sa couverture bleue, — et le couvrit avec sa couverture bleue.

— « Oh! où aliez-vous, mon père, » dit-elle, — « où allez-

vous si tard ? — Vous m'avez troublée dans les prières du soir ; — elles étaient si douces, — si douces. »

— « Sois maudite, stupide vieille femme, — et meurs de male mort. — Elle a le livre saint dans les mains, — et elle prie pour toi et moi, — prie pour toi et moi... »

La vieille mère se lève alors elle-même, et, dans l'obscurité de la chambre où elle marche à tâtons, sa robe se prend au croc qui flotte au bout de la corde. Le frère, sentant qu'un poids alourdit la corde, s'imagine que le clerc veut remonter, il tire à lui, et voilà que la vieille mère se sent enlevée en l'air, et pousse des sanglots, tandis que son mari lui dit sentencieusement que si le diable l'emporte, c'est bien fait, puisqu'elle a cette manie de ne jamais vouloir rester tranquille à dormir « durant la longue nuit d'hiver... »

Ces trois ballades, choisies entre plus de cinquante, donneront-elles une idée du mélange de poésie septentrionale et de belle humeur qui paraît constituer le génie écossais, puisque nous le retrouvons dans les bons romans de Scott et dans les chansons de Burns? J'essayerai, en traduisant quelques ballades de féerie et de guerre, de déterminer plus nettement encore le caractère de ces œuvres populaires, le trait toujours exact, la simplicité des images, le dessin serré du récit, autant de qualités que nous ne possédons, nous autres, écrivains de réflexion, qu'avec un effort. Elles sont l'apanage inné de ces trouvères anonymes, auteurs

de chants nationaux, sur les bords de la Clyde comme sur les bords de la Loire et sur les bords du Rhin. Les dilettantes de lettres me sauront gré d'avoir apporté quelques exemples de plus à cette vieille thèse chère à Gœthe, que le plus grand des artistes, dans l'ordre de la poésie comme dans tous les autres, c'est la simple, la spontanée, la divine nature.

Carlisle, août 1881.

Après avoir étudié celles des chansons nationales d'Ecosse qui sont classées sous l'étiquette de « ballades mêlées », dans le recueil de M. Whitelaw, je voudrais donc résumer quelques-unes des chansons de féerie, et, à ce propos, je transcris quelques détails que j'ai lieu de croire peu connus sur les légendes de fées.

La croyance aux fées est, comme on sait, plus particulière aux peuples du Nord. Le langage saxon atteste l'existence dans les plus antiques légendes septentrionales des génies de toute sorte. Il y avait les *dun-elfen* ou elfes des plaines, les *berg-elfen* ou elfes des collines, et aussi ceux des champs, des bois, de la mer et des eaux. Il ne faut

pas beaucoup de promenades dans les paysages de brumes pour comprendre quels troubles d'imagination présidèrent à la naissance de ces fantômes. Le voyageur solitaire qui voyait, à la nuit tombante, les vapeurs blanches traîner au creux des vallées, se déchiqueter aux pointes des sapins, s'épaissir sur le lac obscur, prêtait aisément la vie aux formes mouvantes qui trompaient ses yeux, égaraient ses pas et se nuançaient au clair de lune de vingt couleurs fantastiques. A cette première impression des nerfs épouvantés, — impression physique et non réfléchie, — d'autres influences vinrent comme donner un contour plus précis. Le climat a fourni, comme toujours, ce que les chimistes appelleraient le cristal préalable, nécessaire pour que la cristallisation entière s'accomplît. On comprendra mieux toute une portion de littérature du Nord par une analyse, même sommaire, de ce travail populaire, d'où sont issues les histoires de fées mises en œuvre depuis par des poètes comme Shakespeare, Shelleh, Henri Heine.

Dans les contrées du Nord, plus encore que partout ailleurs, les anciennes races, favorisées par les conditions matérielles, survécurent à la conquête. En Scandinavie, les *Fins*, en Ecosse les *Pictes*, pour ne citer que deux exemples, se réfugièrent dans la montagne devant l'envahisseur, et la curiosité populaire ne tarda pas à considérer comme des êtres fantastiques ces dangereux et irascibles habitants des gorges et des forêts. C'est sans doute à cette première confusion qu'il con-

vient de rapporter la légende qui nous montre les elfes comme les gardiens de trésors cachés et comme les habiles ouvriers d'armes de guerre. Je citerai parmi les récits innombrables qui mentionnent cette adresse particulière des génies de la montagne, la poétique légende du roi scandinave Suafurlami. Il revenait de la chasse, et, s'étant égaré dans les montagnes, il rencontra deux nains assis devant une caverne. Il s'empara d'eux et ne les laissa s'échapper qu'à la condition qu'ils lui promissent une épée capable de fendre les pierres et le fer. Les elfes lui forgèrent la fameuse épée *Tirfing*. « Elle te rendra invincible, » lui dirent-ils; « mais elle commettra trois meurtres horribles, et ce sera ton châtiment... »

Un autre récit qui vient des îles les plus lointaines nous expose les infortunes d'un bourgeois de Berghen, nommé Jonas, « qui fut gardé par les esprits dans la montagne, durant l'espace de sept ans. » Ces sortes de captivités, fort explicables pour quiconque se rappelle les mœurs des *outlaws* de tous les temps, étaient l'objet d'interprétations mystérieuses, et la crainte d'être enlevé par les elfes devint si générale que la plupart des chansons de féerie ont pour fondement quelque rapt d'enfants ou d'hommes faits. — Je traduis quelques fragments de ballades écossaises relatifs à cette superstition.

« ... Oh ! Alison Gross, qui vit dans une tour, — la plus laide sorcière de la contrée du Nord, — m'a enlevé un jour dans son bosquet, — et elle m'a tenu de bien beaux discours.

« Elle a lavé ma tête, elle a peigné ma chevelure, — elle m'a forcé de m'asseoir sur ses genoux — et elle m'a dit : « Si tu veux être mon fidèle serviteur, — vois les nombreux objets que je te donnerai. »

« Et elle m'a montré un manteau d'un rouge écarlate, — avec des fleurs d'or et des franges d'or, — et elle m'a dit : « Si tu veux être mon fidèle serviteur, — ce beau présent sera pour toi... »

et dans la célèbre ballade du *Jeune Tamlane :*

« ... Quand j'étais un garçonnet juste autour de neuf ans, — mon oncle me fit demander, — pour chasser, fauconner, chevaucher avec lui, — et lui tenir compagnie.

« Et il souffla un vent du Nord, — un vent du Nord et une tempête, — et un sommeil de mort s'abattit sur moi, — et je tombai de mon cheval.

« La reine des fées maintenant me garde, — dans sa colline verte, pour y demeurer ; — et je suis un elfe léger et mince. — Blonde fille, ne le vois-tu pas?... »

Les croisades, en révélant aux hommes du Nord la poésie orientale, eurent leur contre-coup jusque sur la légende des fées. Walter Scott considère, à tort ou à raison, le mot *fairy* comme une corruption du mot *peri*. A coup sûr, c'est d'Orient que viennent ces enchanteresses délicieuses qui s'éprennent de beaux chevaliers, s'en font épouser ou s'en vengent cruellement. La péri, célébrée par les vieux poètes de la Perse, apparaît dans les romances d'Europe sous les noms divers de *Mourgue la faye*, sœur du roi Arthur, d'*Urgande*, protectrice d'Amadis de Gaule, et jusque chez Arioste, nous la retrouvons dans la *fata Morgana*. Un préjugé écossais voulait que le fondateur de la dynastie anglaise, Geoffroy Plantagenet, eût épousé une de ces fées, et un vieux chroniqueur, pour expliquer la cruauté

d'Edouard Ier, consacre un chapitre à démontrer « comment les rois d'Angleterre descendent du diable, du chef de leur mère ». La ballade de *Sir Oluf* repose précisément sur la rencontre d'un chevalier et d'une fée. Leconte de Lisle a donné dans ses *Poèmes barbares* une adaptation très réussie d'une ballade analogue :

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les elfes joyeux dansent dans la plaine.

Le morceau original est plus net pourtant, plus ferme, et vaut qu'on le lise :

Sir Oluf, le blond, a chevauché en hâte, — très en hâte vers la fête de ses noces.

Et légèrement les elfes, si minces et si libres, — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes.

Et ils dansent quatre, et ils dansent cinq. — La fille du roi des elfes danse parmi eux.

Elle tend sa main à sir Oluf, si belle et si libre. — « O salut, sir Oluf, viens danser avec moi... »

— « Danser avec toi, je n'ose ni ne puis. — C'est le matin de mon jour de noces. »

— « Oh! viens, sir Oluf, et danse avec moi. — Je te donnerai des bottes en peau de daim.

« Des bottes en peau de daim, si belles et si souples, — avec des éperons d'or si riches et si rares. »

Et elle va, multipliant les promesses, tunique de soie, heaume d'argent; et comme sir Oluf refuse toujours, elle touche seulement son cœur. — Le chevalier devient si pâle qu'à son arrivée sa mère s'inquiète. Il n'attend même pas sa fiancée et le cortège. Il retourne dans la forêt où on le trouve gisant à terre et mort.

Tôt dans le matin, quand arriva le jour, — trois cercueils furent portés hors du château.

Celui de sir Oluf le loyal, de sa fiancée si blonde — et de sa mère, morte de chagrin et de souci.

Et légèrement les elfes, si minces et si libres, — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes...

Deux autres influences apparaissent visibles dans la conception de ces légendes : celle des idées de chevalerie, et celle aussi, persistante à travers les âges, du paganisme local. La reine des fées, transformée en Diane, s'identifie avec l'antique Hécate. D'autre part, les chevauchées des *Fairy knights* ou chevaliers enchantés, sont un thème ordinaire des chanteurs du Nord. Une vieille ballade d'*Orfeo and Heurodis* nous permet de bien saisir l'étrange modification que subissent les symboles païens, filtrés à travers les troubles et maladives songeries des Saxons. Heurodis est la femme d'Orfeo et la reine de Winchester ! Orfeo lui-même descend de Pluton par son père, et, par sa mère, de Junon. Endormie à midi sous un arbre magique, Heurodis aperçoit en rêve le roi des fées « avec cent chevaliers et pages, — et des demoiselles cent aussi — sur des chevaux blancs comme neige. — Blancs comme neige étaient ses vêtements. — Jamais elle n'avait vu — d'aussi belles créatures. — Le roi avait une couronne sur la tête, — qui n'était ni d'argent ni d'or rouge, — mais elle était de pierres précieuses, — et brillante comme le soleil... » Sous peine d'être mise en pièces, le roi lui ordonne de revenir le lendemain à la même heure devant

l'arbre magique, pour passer avec lui dans la terre de féerie. Heurodis raconte cette vision à Orfeo qui arrive au rendez-vous avec ses chevaliers. La reine lui est enlevée au milieu du cortège. Orfeo désespéré se réfugie dans la solitude avec sa harpe. Une chasse féerique passe un jour auprès de lui. Reconnaissant sa femme parmi les dames, il suit la chasse, et alors : « Il entra dans une contrée magique, — aussi brillante que les beaux jours d'été, — unie et plate et toute verte, — où pas une colline n'était à voir. — Au milieu il aperçut un château, — riche et royal, et merveilleusement élevé; — et toute la muraille du dehors — était claire et translucide comme le cristal, — et cent tours avec des arches d'or fin, — sur des piliers d'or bronzé... » Introduit devant le roi, Orfeo joue de la harpe et obtient la grâce de sa femme, qu'il ramène à Winchester sous la fatale condition de la mythologie grecque.

C'est surtout au bord de la mer que s'accomplit le mélange entre le monde de la chevalerie et le monde de la féerie. La ballade du Démon-Amant met en scène un de ces chevaliers de l'Océan qui prend la forme d'un ancien amoureux pour séduire une jeune femme. Elle va céder :

« Mais si je quitte mon cher mari — et mes deux enfants aussi, — qu'aurai-je à moi, qu'aurai-je à moi, — si je m'en vais avec vous?... »

— « J'ai sept vaisseaux sur la mer, — le huitième m'a porté à terre, — avec vingt-quatre vieux mariniers, — et de la musique sur chacun... »

Elle a soulevé ses deux petits enfants, — elle leur baise la

joue et le front. — « O adieu donc, mes deux pauvres enfants, — car je ne vous reverrai plus. »

Elle mit son pied sur le bateau. — Pas un marinier n'était là, — mais les voiles étaient de taffetas, — et les mâts étaient d'or solide.

Elle n'avait pas navigué une lieue, une lieue, — une lieue et encore trois, — qu'elle commença à perdre contenance, — et que l'épouvante troubla ses yeux.

Les mâts, qui étaient comme de l'or solide, — ne tremblaient pas sous les coups de mer, — et les voiles, qui étaient de taffetas, — ne s'enflaient pas sous la brise d'ouest

Bref, le vaisseau est celui d'un chevalier féerique, lequel finit par casser le grand mât d'arrière avec sa main, le mât du devant avec son genou. « Il brisa le joli vaisseau en deux, — et entraîna la femme au fond de la mer. »

Péris et chevaliers sont l'aristocratie de la terre des féeries. D'autres esprits, plus familiers et moins étonnants d'aspect, habitent les maisons mêmes des paysans, les jardins et les champs. Ils se manifestent d'ordinaire sous la forme de petits hommes vêtus de vert. Malicieux et vindicatifs, ces esprits peuvent aussi rendre des services, témoin le *Brownie de Fearnden.* Les Ecossais désignent sous le nom de Brownie une classe d'esprits attachés aux vieilles maisons.

Il vivait un homme à Norinsyde, — du temps où James était le maître. — Il avait une maison belle et grande, — et des serviteurs neuf ou dix.

Il avait un serviteur demeurant non loin, — qui valait mieux

que tous les autres, — et qui était-ce? demanderez-vous. — Le brownie de Fearnden.

Quand il y avait à couper du blé, — ou bien à filer et à laver, — il avait une heure bien occupée la nuit, — entre minuit et une heure.

Et même quand la neige était bien haute, — et que la pluie était bien battante, — il faisait une course en un moment, — le brownie de Fearnden...

S'ils sont aussi plus amis des paysans, ces *bons voisins*, comme les appelle le langage populaire, ont aussi une existence plus analogue à celle que les vers du grand poète du seizième siècle nous révèlent dans sa *Tempête*.

« Mais nous qui vivons en pays de fées, — nous ne connaissons ni maladie, ni peine; — je quitte mon corps dès que je veux, — et je le reprends de nouveau.

« Je quitte mon corps quand cela me plaît — et j'y reviens à mon gré. — Nous pouvons habiter tout à notre aise — ou bien la terre ou bien l'air.

« Notre taille et notre corpulence nous pouvons changer — soit en grandeur, soit en petitesse. — Une vieille coquille de noix nous est aussi commode — que le *hall* le plus élevé.

« Nous dormons dans des boutons de rose parfumés et doux, — nous nous ébattons dans les courants, — nous folâtrons légèrement sur le vent, — et nous nous glissons sur un rayon de soleil... »

Pour tirer de ces strophes spontanées la matière des couplets d'Ariel ou de Puck : « Sur le dos de la chauve-souris je m'envole, — à la fin de l'été, gaiement... » il suffisait d'un poète de génie, et ce poète s'est appelé Shakespeare. Je ne regretterai pas les difficultés que présentait une traduction, même médiocre, de ces nombreux vers composés en patois écossais, si j'ai donné à quelques lecteurs la

tentation de rouvrir les délicieuses comédies où le plus grand des Anglais a immortalisé, en les revêtant du plus somptueux manteau d'images, les types gracieux des elfes et des génies. Je vais les relire, ces comédies, *la Tempête* et *le Songe d'une nuit d'été*, dans le train et sur le bateau qui m'emporteront loin des sauvages montagnes de la sauvage Ecosse où je reviendrai souvent en pensée, grâce à la magie de ce dernier bon génie, le seul Ariel que le poète moderne ait à son service — le Rêve.

III

LES LACS ANGLAIS[1]

I

Nous achevions de dîner sur la terrasse à l'italienne d'un petit restaurant des Champs-Elysées, tout voisin du Cirque, minuscule terrasse où l'on ne peut guère tenir plus de quatre, et où nous avons tant causé, les plus paresseux de nos amis et moi, par des soirs d'été. Les étoiles brillaient à travers les branches à peine remuées des arbres qui montaient jusqu'à la balustrade. A nos pieds, les cordons de gaz enguirlandaient le jardin silencieux d'où les derniers dîneurs étaient partis. Le roulement des voitures qui allaient au Bois, emportant quels bonheurs ou quelles mélancolies? s'alanguissait

(1) Les lacs anglais dont il est question ici sont les lacs des comtés de Cumberland et de Westmoreland, célèbres à cause du séjour dans ce district, au commencement du siècle, de Woodsworth et de Southey, de Coleridge et de Quincey, les principaux écrivains de l'école dite des lakistes. La date de ce voyage lui-même est l'été de 1882.

dans la nuit profonde. Les cuivres du cirque ronflaient, coupés de claquements de fouet. Nous étions, ou deux, ou trois, rarement davantage, accoudés sur la table desservie, parmi les flacons de liqueurs et les boîtes de cigares, à parler esthétique et sentiment, littérature et cuisine, dans ce coin paisible de Paris... Or, ce soir-là, mon unique partner, et qui n'était autre que ce spirituel et chimérique Barbey d'Aurevilly, sachant que le lendemain j'allais à Cherbourg, afin de gagner Weymouth, puis Bristol et Manchester, puis les lacs anglais du Westmoreland et du Cumberland, avait exécuté une charge à fond contre les voyages qu'il a toujours abominés : « Se voiturer comme un colis », s'écriait-il, « est-ce assez inférieur?... Comme si aucun paysage regardé avec les yeux du corps égalait un des paysages que nous devinons avec les yeux du rêve!... Et puis, *voir* une place de la terre, et la comprendre, et la sentir, vous croyez, vous, que cela s'improvise au bout de la lorgnette, entre le déjeuner et le dîner, comme une jolie femme se fait servir une bouchée aux huîtres et deux doigts de vin ambré chez le pâtissier?... Le prix des choses, et vous devriez le savoir mieux que moi, monsieur le psychologue, c'est ce que nous faisons passer d'elles dans notre âme. L'unique et chétif arbuste d'un jardinet grand comme cette nappe, si vous vivez avec lui, si un peu de son feuillage, ou vert, ou jauni, se mêle à vos émotions, oui, cet arbuste rabougri vaut toutes les forêts de l'Amérique ou de la Russie. Car, devant lui, vous n'êtes

pas du moins le passant qui ne sait rien de l'intimité des heures et des saisons, l'étranger qui n'emporte des plus beaux lieux que la possibilité de dire : — J'ai été là... — Vieillissons sur place, comme les chênes... » et il s'interrompit pour écouter la voix d'une femme, rauque et grêle, qui perçait le mur du cabinet voisin et racontait en termes d'argot une querelle avec une camarade...

II

« Avait-il raison ? » pensais-je vingt-quatre heures plus tard et sur le pont d'un vapeur anglais, à l'ancre dans la rade de Cherbourg. La clarté du jour d'été mourait dans le silence du vaste port. C'était une de ces heures de détente de tous les bruits, qui s'accorde si bien avec l'étrange détente de tous les sentiments accomplie en nous, lors d'un départ. Dans le ciel chargé de nuages immobiles, passait à peine un souffle d'air. Sur le quai, les maisons s'allongeaient, muettes et grises. Là-bas, d'énormes vaisseaux de guerre entre-croisaient leurs agrès ténus. Des barques à voiles glissaient sur l'eau sombre, avec une lenteur doucement balancée de leur coque. Des oiseaux de mer aux larges ailes blanches planaient, guettant une proie, et sur le pont, des marins couchés à côté d'une des machines jouaient à lancer des pièces de monnaie, musclés, bronzés, vêtus de costumes bruns, avec cette absence

de mouvements précipités que donne l'habitude d'une vie très précise. Cela seulement, et les allées et venues de trois ministres protestants, reconnaissables à la longue redingote noire, au petit collet blanc, et au large chapeau de haute forme; — cela seulement, et, sortant des profondeurs de l'entrepont, le cliquetis des fourchettes de quelques dîneurs hygiéniquement assis à leur habituel repas du soir; — cela seulement, et, parmi ces détails indifférents, une impression de solitude amère à la fois et douce, valait-il la peine d'avoir quitté le délicieux Paris d'été, si fécond en longues soirées de causerie, avec la coquette campagne de ses environs et ses bois à une heure de chemin de fer?... « Avait-il raison? » pensais-je en regardant ce paysage où l'agonie du jour se prolongeait, de plus en plus alanguie et morne; et tout à coup éclata, dans l'air calme, le hululement sourd, continu et dispersé avec une étrange mélancolie, du bateau qui appelait ses passagers, et ce fut bientôt, à travers les bruissements de l'eau déchirée, l'entrée dans la nuit du grand dortoir flottant qui nous emportait...

Vers cinq heures du matin, le petit roulis a soudain cessé. Le halètement saccadé de la machine qui remplissait l'entrepont depuis le départ s'achève en une sorte de palpitation à peine perceptible. Entre cet arrêt du bateau et le départ du train, quelques minutes à peine, juste de quoi me sentir engrené dans cette enragée rapidité de mouvements qui fait songer aux pantomimes des Hanlon

lees, et qui effare d'une façon si étrange les nouveaux venus dans l'Ile du travail. C'est un matin voilé de brume, le «matin aux yeux gris» dont parle Shakespeare. Les porteurs déchargent les bagages. L'omnibus file dans un bruit de ferrailles, emporté par deux chevaux qui vont comme le vent. A peine si, par les fenêtres du large véhicule, le regard a le temps de saisir le dessin de la baie de Weymouth, avec une eau basse et verte, un ciel gris et la rangée sur le sable des cabines de bains fermées. Et tout de suite, hommes et bagages s'engouffrent dans le train qui part à toute vapeur. Les vertes prairies défilent dans le brouillard, et les maisons carrées, et les villages réguliers, et les cheminées d'usine qui fument. Dix autres trains lancés comme le nôtre se croisent et se suivent. Parmi ce tapage et dans cette brume, je songe au tableau de Turner qui se voit à Londres et qui s'appelle : *Pluie, fumée, vitesse.* Cela représente une locomotive qui court éperdument à travers une noirâtre vapeur de suie et sous une furieuse trombe d'eau fouettée par le vent. C'est tout ce que les nerfs d'un Français ressentent de l'Angleterre, dans les premières heures.

III

Pluie, fumée, vitesse... et dur labeur! J'ai ce sentiment une fois de plus, en errant, dans l'intervalle de deux trains, le long des rues de Bristol

qui s'éveille. Il est neuf heures. Toujours ce ciel livide et d'où cette éternelle pluie dégoutte par saccades. Et toujours, dans cette atmosphère de suie et d'eau, la même construction anglaise se détache : les petites fenêtres à guillotine sont d'une précision de lignes qui vaut la précision de contour des maisons et la précision des lettres des affiches. Parallèle à la rivière Avon, le *floating harbour*, — le port flottant — supporte des quantités de barques à l'amarre. Les édifices gothiques, d'une pierre grise, triste à voir dans cet air suintant, dressent leur masse au dessin sévère, et attestent que des hommes, morts depuis longtemps, ont subi l'influence assombrissante de ce climat, meurtrier à la sensation du plaisir. Un marché se rencontre sur ma route, couvert et débordant de peuple. Des femmes en haillons et en chapeau, vendent des fruits, les pauvres fruits aigrelets de ce ciel noyé : de toutes petites prunelles violettes et des poires grosses comme des noix. — A côté, les énormes tranches de saumon, fendues au couperet, étalent leur épaisseur sanguinolente, et les quartiers de bœuf garnis de leur graisse jaune attendent les appétits vigoureux des rudes travailleurs de ce pays d'effort...

Et puis le train de nouveau m'emporte, vers Manchester, cette fois, traversant avec son habituelle rapidité des villes énormes, bâties en briques rouges. Aux approches de Birmingham, quinze lignes de rails filent, parallèles les unes aux autres. A la porte d'une fabrique de bière je compte vingt et un wagons, chargés de barils qui s'amon-

cellent en pyramides. Les tuyaux d'usine, serrés en forêts, poussent leur suie noire sur le fond déjà si noir de ce ciel. Les tunnels se succèdent, et Manchester apparaît, sinistre dans la nuit tombante. Les boutiques se ferment dans cette grande ville, plus travailleuse encore que Bristol. Les ouvrières rentrent de l'atelier, sanglées dans leur manteau de drap brouillé. Leur bouche a presque toujours ce pli contracté qui achève en un sourire à demi douloureux tant de physionomies de femmes anglaises. On dirait que le pesant labeur héréditaire de la race laisse quelque chose de sa peine sur les visages énervés de ces femmes. Des haillons passent, des figures affamées, des pieds nus. De l'un des ponts du vieux quartier, on peut voir l'eau de la rivière couler, lente et noire, serrée entre des maisons humides, chargée de toute l'impureté des usines, et transformant ce coin de cité manufacturière en une ignoble Venise, sans gondoles, sans palais et sans soleil!... Décidément le vieux laird, — comme nous appelons d'Aurevilly, — n'avait pas raison. Et il vaudrait la peine de venir ici, ne fût-ce que pour avoir, par contraste, la sensation dans le souvenir, d'une France calme et paresseuse, d'un Paris gai, joli, méridional, d'un Paris abandonné au doux rien faire sur les rives de la Seine, voluptueuse et bleue. Naples, Marseille, Paris, les villes anglaises, — ce sont les barreaux de l'échelle qui va de la vie nonchalante à la vie presque tragique à force de travail, et du ciel d'azur au ciel de bitume.

IV

Du fond de ces villes qui gisent comme un gouffre de suie, l'Anglais aperçoit pourtant des matins de ciel clair, et cette demi-vision redouble en lui l'inévitable nostalgie d'un repos après le labeur, dans un horizon d'idylle. C'est pour cela que nulle part, comme en Angleterre, le voyageur ne rencontre l'étonnante alternance des paysages d'industrie et des paysages de loisir romanesque. Londres, avec ses énormes parcs encastrés dans ses énormes quartiers, est comme le raccourci de tout ce pays. L'île de Wight est un des parcs de l'Angleterre. Le district des lacs en est un autre. Et tout l'annonce, à mesure que le train s'en va de Manchester à Lancastre, puis de Lancastre à Windermere. Même, si j'avais comme l'infortuné Keats, le poète d'*Endymion*, la foi profonde aux dieux païens, j'eusse remercié un génie complaisant de ce qu'au moment du départ, il m'accordait un de ces jours bleus d'une si étrange impression après tant de jours noirs. Il courait dans l'air du matin, tandis qu'un *cab* m'emportait dans les rues de la sombre ville vers *Victoria station*, le joli frisson d'une lumière qui se débarrasse de ses nuages. Seulement c'était encore, entre cette lumière et Manchester, une buée immobile de charbon. Une va-

peur à la fois transparente et presque palpable, d'une nuance violette, se glissait jusque dans les sculptures des hautes maisons de pierre rouge. Un peu de gaieté physique filtrait à travers ce dôme de poussière et de brouillard, et une caresse du soleil se posait sur les promeneurs des places publiques. Cette même caresse traînait sur les allants et venants qui, dans la gare, attendaient la mise en mouvement d'un des dix ou quinze trains en partance. Les voitures arrivaient, enlevées au trot des chevaux rapides qu'un mors trop sévère forçait de relever leur tête et de crisper leur bouche avec douleur. Des hommes en chapeau de soie, et leur billet dans la main, faisaient cirer leurs bottes. Des porteurs roulaient des brouettes, déposant les bagages du voyageur qui les suivait, dans le compartiment destiné à une localité précise. A travers cette cohue libre de tout contrôle, aucun tumulte même dans la hâte, aucun désordre même dans la complication. Les plus menus détails montrent les peuples. Ces gens-ci se rangent eux-mêmes. Il suffit de rappeler une de nos gares pour constater que, dans nos voyages comme dans notre politique, nous autres Français, toujours une administration nous range.

Heureuse manie philosophante! Et quelle compagne pour les minutes d'ennui d'un trajet! Le train est en marche, et je lis des journaux. C'est un signe encore que le peuple est autre. Ces gazettes de huit pages, et de combien de colonnes? sont pourtant de province. Les faits s'y pressent, serrés

comme les grains de raisin dans un pudding. Il y a des renseignements circonstanciés sur la guerre d'Egypte, sur une exploration en Afrique, sur le prix des marchandises à tous les coins de la terre, sur la grève des policiers d'Irlande, sur un concours de joueurs de cricket. Que nous voilà loin des fines chroniques et des légers feuilletons de nos articliers du boulevard, ou de leurs imitateurs départementaux! Aussi bien, l'homme d'environ cinquante ans, au visage carré, qui est assis en face de moi et qui, de sa large main, tient un de ces journaux anglais, ses larges pieds fortement posés à terre, cet homme aux épaules massives, aux fortes bottines lacées, au visage pourpre, aux vêtements solides, ce personnage chez lequel tout respire la certitude, n'est-il pas le lecteur qui convient à ce répertoire de réalités? — Heureuse manie philosophante! Qu'aurais-je fait pendant les trois heures qu'il m'a fallu passer à Lancastre, si je n'avais pas interprété en idées générales ni tout à fait vraies, ni tout à fait fausses, de menus détails d'observation? Au pied du vieux château, reconstruit à la moderne mais crénelé toujours, une fois de plus je constate que l'aspect des constructions nouvelles s'harmonise ici merveilleusement avec l'aspect des constructions anciennes et gothiques, — éternel symbole d'une civilisation dans laquelle le présent se relie sans cesse au passé. Devant ce château, un cimetière est placé qui sert de jardin public. Le gazon pousse entre les pierres des tombes dont les enfants rieurs effacent avec leurs pieds les ins-

criptions. Une petite fille passe, ses cheveux blonds sur ses yeux, avec cette douceur d'ange, propre aux visages anglais dans la toute jeunesse. Si les morts qui dorment sous la pierre pouvaient s'éveiller de leur sommeil sans songes, ils retrouveraient leur Angleterre dans l'Angleterre vivante, — et les nôtres, hélas! nos morts reniés, qui ont créé pourtant notre France avec la bonne volonté de toutes leurs heures, que retrouveraient-ils de leur œuvre, s'ils revenaient promener leur fantôme à la place où leur effort s'est dépensé?

Et le train m'emporte de nouveau. Je suis enfin à Windermere, dans ce district auquel se rattachent les noms de Wordsworth et de Samuel Coleridge, de Southey et de Quincey, de Tennyson aussi, puisqu'il vécut longtemps sur le bord du lac de Coniston, à Tent Lodge. C'est vraiment une entrée dans un délicieux jardin de plaisance, que ce premier abord du pays des lakistes. L'eau du lac de Windermere s'aperçoit de la voiture, sur la route conduisant au petit village d'Ambleside, à l'autre extrémité. Cette eau apparaît grise et bleuâtre, parmi les arbres, sous un coucher de soleil tout blanc, qui argente un ciel ouaté de brumes, et ces molles brumes vaporisent les caps boisés de l'autre rive. La route longe ainsi le grand lac qu'elle laisse à sa gauche, et sur la droite ce ne sont que maisons garnies de lierres et fleuries de roses. La fenêtre d'en bas — en forme d'*oriel* — fait saillie sur la façade et bombe ses carreaux sur une pelouse comme feutrée de gazon vert... L'œil surprend un

ameublement de salon, tout en objets modernes et solides. Quelques dames causent ou écrivent derrière cette fenêtre. Des petits garçons passent à cheval, avec le grand col, le demi-chapeau, la veste courte, et cette expression résolue si particulière au *boy* très bien élevé... La tête du lac se dessine. C'est un golfe d'eau bleue qui vient mourir à la base d'une montagne, violette à cette heure; et tout au fond surgit Ambleside, place excellente pour y passer quelques jours et rayonner dans toute une partie du district.

V

D'où venaient-ils et quel étrange roman, comique ou tragique, les avait conduits dans ce coin perdu de l'Angleterre, ces musiciens italiens, qui, sur leurs harpes et leurs violons et par ce beau soir d'arrivée jouèrent sous les fenêtres du salon de l'hôtel un air autrefois entendu? Et pourquoi, dans ce respectable salon, que semblait présider le portrait de Sa Majesté la Reine et celui de feu le Prince Consort, parmi les physionomies respectables des dames âgées et des demoiselles correctes, deux fantômes m'apparurent-ils, deux gracieux et souples fantômes, mais eux hélas! infiniment peu respectables. Et je les voyais, à chaque mesure de l'air d'autrefois, avec une précision plus entière de

mes souvenirs. C'était un air d'opérette, d'une banalité suprême dans sa mélancolie, et merveilleusement adapté au mauvais goût romanesque et sentimental d'une fille. Car la grande Aline, c'était le nom d'un de mes deux fantômes, qui chantait infatigablement cet air en s'accompagnant sur le piano, dans son soi-disant salon de la rue Cuvier, la grande Aline, hélas encore! n'était que cela. L'appartement, composé de cinq pièces et situé au troisième étage, se trouvait voisin du Jardin des Plantes, et le cri des animaux coupait par intervalles la voix grêle de la musicienne, cette pauvre voix de poitrinaire et de soupeuse. Avec ses yeux d'un bleu tout pâle dans son mince visage d'une pâleur décolorée, avec les nattes amaigries de ses cheveux à reflets blonds, avec ses grêles épaules drapées d'un petit châle par-dessus un peignoir de cachemire, elle passait d'interminables après-midi d'hiver assise à ce piano, et toujours elle recommençait, après des tapotages incertains, le seul air qu'elle possédât complètement et qui sans doute se rattachait pour elle à quelque chose de moins brutal dans son passé. La petite Blanche, sa jeune sœur, errait autour d'elle, faisant l'ouvrage nécessaire, époussetant un meuble, plaçant un objet, recousant la balayeuse d'un jupon. La grande Aline avait vingt-quatre ans. La petite Blanche en avait quinze ou seize. C'était une impression, navrante à la fois comme le vice et touchante comme la fatalité, de voir cette enfant au buste ambigu promener son innocence dans cet appartement de

libertinage, dont tous les meubles avaient payé un baiser. De misérables baisers et de misérables meubles! On devinait l'éternel problème d'une existence de hasard derrière le luxe mensonger, les bibelots disparates, l'élégance factice de ces chambres où ne se rencontrait aucun de ces objets honnêtes, consciencieux, bien établis, et capables de durer longtemps, de vieillir avec l'homme. Mais ce qui nous attirait dans ce mauvais gîte, un poète célèbre et moi-même, ce qui nous faisait arriver là, comme chez une femme aimée, avec des bonbons, des fleurs ou quelque menu présent, ce n'était pas la maîtresse de l'endroit, que nous avions trop bien connue liée avec un peintre de nos amis pour jamais la traiter autrement qu'en camarade; — ce n'étaient pas les personnes complaisantes que l'on trouvait parfois assises sur un fauteuil et qui avaient toujours besoin d'être reconduites; — non, mais cet étonnant paradoxe de la pauvre Blanche, de la petite sœur aux yeux malicieux et purs, venue de la campagne l'autre année, et qui s'occupait du service de sa sœur aînée comme elle eût fait celui du curé de son village, paisiblement et honnêtement. Elle avait un air si délicat de ne rien savoir de l'étrangeté du métier d'Aline, quoique ce métier fût par trop avoué, dans ce milieu d'étudiants! Elle était si naïve et affectueuse dans l'étalage des brimborions de gâterie que ces «messieurs» lui avaient donnés! Et aux plaisanteries de sa sœur et des visiteuses, elle riait d'un si joli rire de fillette qui ne comprend pas!

Grandelette déjà et la taille mal prise dans des robes évidemment arrangées après coup et qui avaient appartenu à sa sœur, c'était encore dans des souliers portés par sa sœur que son pied tournait; c'étaient des bas de soie usés par sa sœur qui flottaient autour de sa fine cheville. Blonde comme sa sœur aussi, et lui ressemblant par delà huit années de débauche, elle allait, venait. Nous lui demandions si elle regrettait son pays, et elle nous répondait : « Non. » N'était-elle pas maintenant vêtue presque comme une dame? N'avait-elle pas de la viande à manger et du vin à boire chaque jour, au lieu des pommes de terre et du petit lait de son village d'Anjou? Et ses joues tendues et ses yeux reposés, — car elle se couchait à huit heures tandis que l'autre était au théâtre ou dans quelque cabinet de restaurant, — et son parler angevin, traînant et vague, et l'enfantine soumission de ses gestes à sa sœur, révérée comme la source de ce bien-être, — tout cela nous attristait démesurément, mais aussi cela nous faisait sentir l'étrange ironie qui est au fond de l'existence humaine, avec une intensité cruelle. J'aimais cette intensité, en vrai moraliste de décadence, et, assise à son piano où manquaient deux notes qu'elle sautait comme elle pouvait, la fille chantait cet air qui me poursuivait, après tant de jours, jusque dans le salon de l'hôtel d'Ambleside...

VI

Coupables visions et à coup sûr désenchantantes! Ce sont pourtant des images de cet ordre qui flottent devant les yeux de l'artiste parisien, lorsqu'il s'assied à sa table pour transcrire quelques-uns de ses rêves ou de ses souvenirs... Combien différentes les évocations qu'un William Wordsworth, protestant austère, ayant vieilli parmi les horizons idylliques et les mœurs naïves de ce district, devait noter dans son style parfois sec et parfois sublime, toujours sincère! Remettons-nous par la pensée dans le cadre où il promenait habituellement ses rêveries. Cela nous est aisé. Il suffit de monter dans une voiture et de traverser les paysages qu'il a décrits après les avoir fréquentés. J'ai fait plusieurs de ces pèlerinages poétiques à la recherche des souvenirs du premier des lakistes, du seul même qui mérite véritablement ce nom. Car Coleridge et Southey ont bien vécu parmi les lacs, et Quincey pareillement, mais Wordsworth seul a vécu des lacs. De ces divers pèlerinages, le plus caractéristique peut-être est celui qui m'a conduit, moi vingtième, d'Ambleside aux vallées du petit et du grand Langdale, en revenant par les bords du lac de Grasmere et du lac de Rydal.

... Dès neuf heures, c'est devant l'hôtel, une

mêlée de voyageurs qui envahissent les banquettes des grands chars à bancs au timon tendu : jeunes filles serrées dans leur waterproof, pasteurs en longue redingote noire, jeunes gens chaussés de bas de laine avec la culotte courte et bouffante. Les chevaux ne sont approchés que cinq minutes avant le départ et lorsque les voitures sont toutes garnies. Le cocher donne un coup de fouet, rassemble les guides de ses cinq bêtes, crie : «*Pull up!*» et l'énorme machine s'ébranle, traînée lestement le long des pentes, précipitée hardiment sur les rampes des descentes, emportant sa troupe de curieux en costumes de toutes formes et de toutes nuances. Avec des gens qui s'occuperaient les uns des autres, cette façon de voyager serait odieuse. Mais pour l'Anglaise dont le coude touche mon coude sur le haut de la voiture, je suis exactement ce que la paroi de son coupé peut bien être pour la Parisienne qui remonte les Champs-Elysées.

A peine éloignée d'Ambleside, la route contourne la tête du lac de Windermere et passe au pied de Loughrigg fells, collines dentelées et violettes, où des nuages blanchâtres s'échevèlent. Entre le lac, dont l'eau est toute bleue, et cette route grise, c'est une prairie d'une verdure comme appauvrie. Les meules de foin sont coupées, la rivière Brathay coule tout au ras de l'herbe courte, — rivière transparente et sombre à la fois, qui passe lentement dans l'intimité de sa rive, qu'elle va noyer. Bientôt la route a quitté le lac et court dans un défilé de collines plantées, à mi-hauteur, d'arbres sombres dont

la verdure noire contraste avec la verdure pâle des prairies qui remplissent l'intervalle. Puis cette route monte, et ce ne sont plus, des deux côtés, que bois de chênes et de bouleaux. Les grandes digitales croissent en abondance au rebord de ces bois. Comme trop lourdes, les clochettes rouges se laissent pendre à la pointe de la tige grêle; — et, à un moment, Colwith-force apparaît, cascade magnifique et large qui, de bassin en bassin, descend avec un frémissement de toute son écume blanche. L'eau se précipite, et, sur les rochers qui font bordure, de minces fougères se dressent, qui ne tremblent pas. L'eau bondit, l'eau rejaillit, l'eau gronde et tonne. Puis c'est une mort de cette eau furieuse dans le dernier bassin, remué encore, mais translucide, qu'un rien d'écume blanchit à peine. Si les beautés de la nature ont leur correspondance morale, rien de plus candide et de plus naïf, si l'on peut dire, que ces inoffensives colères des chutes d'eau et ces bouillonnements, suivis de tels repos...

La route monte encore jusqu'à un col dénudé, d'où se découvre la vallée du petit Langdale, étroite et toute en pelouses mamelonnées. Parmi ces pelouses, avec un rideau noir de sapins sur son bord, repose un *tarn*. C'est le vieux mot islandais pour désigner ces gouttes d'eau, jetées dans les montagnes, — étangs qui miroitent, et que, dans certaines de nos provinces, les paysans appellent du nom sinistre de « gourres », à cause, sans doute, de leurs engouffrantes profondeurs. Pas une toiture à l'horizon. Des moutons à mufle et à jambes

noirs paissent sans berger, l'herbe drue, dont la verdure s'éclaire, par place, de mousses moins sombres. L'eau du tarn repose, à ce point immobile que les joncs s'y reflètent en entier, et cela produit une impression de chose sans contour. On dirait d'une lumière sans forme, où des fils magiques se trouveraient pris, — brindilles d'émeraude dans de la clarté d'argent. Car le ciel est si blanc que, reflété dans ce lac, il le nuance des plus blanches couleurs. C'est le paysage que Wordsworth décrit dans son *Excursion :* « ... Regarde. — A tes pieds une vallée petite et obscure, — si petite et pourtant si élevée — parmi les montagnes, comme si cette place — avait été ainsi de tout temps, par son propre vœu, — exilée en dehors du reste du monde. — Elle a d'une urne la forme gracieuse et la profondeur, — ... et, dans ce réduit tranquille, parmi les vertes praires, — l'eau d'un étang brille au soleil... »

Aussi bien, c'est par des ciels voilés qu'il convient de voir ces paysages du Nord, dont le charme réside moins dans les lignes définies de l'horizon que dans la tache tremblotante et le fondu de la couleur. Un peu après cette retraite du petit Langdale, il y a une hauteur d'où trois autres lacs s'aperçoivent, endormis chacun dans sa vallée : Elterwater, Grasmere et Rydal. Les arbres qui cerclent ces lacs sont feuillus et verts, mais d'un vert que la brume adoucit. Les eaux sont bleues, mais d'un bleu vaporeux et que cette brume appâlit. Du ciel, que sa langueur fait automnal, une buée

molle descend. Elle enveloppe les montagnes souples, les eaux reposées, l'horizon silencieux. Comment résister à cette morte douceur des choses? Les Anglais s'y efforcent et luttent contre le rêve avec une débauche d'énergie physique. Près de Grasmere, des propriétaires de la contrée ont installé un cirque en plein air, où des hommes de la meilleure société, vêtus de maillots blancs, se prennent à bras-le-corps et luttent devant des gradins chargés de toilettes et cent voitures de maîtres. « Quelle belle place pour un *lawn-tennis!* » s'écrie une de mes compagnes de voyage devant une large étendue de gazon. Mais ce n'est point la règle générale. D'autres ouvrent leur cœur à cette poésie rêveuse du paysage, et c'est pour eux qu'écrit Wordsworth, — ce sonnettiste si naturel à la fois et si raffiné, ce moraliste si tendrement troublé par la vue de la plus petite fleur. Il dort aujourd'hui dans le cimetière de Grasmere, derrière l'humble église où il n'a jamais manqué de venir le dimanche. C'est dans ce paysage encore qu'il faut lire ses vers pour en bien comprendre la sérénité sérieuse, la grâce familière, l'innocence aussi et l'exaltation religieuse.

VII

Je me représente ce poète dans son petit cottage de Townend où l'essayiste Quincey le visita en 1806. Wordsworth a trente-six ans, mais il paraît

être beaucoup plus âgé, comme si l'habitude de la réflexion méditative l'avait de bonne heure dépouillé du charme éphémère de la jeunesse. Né à Cockermouth sur le bord du district, à deux heures de Bassenthwaite-Water et à quelques lieues de Keswick, il a contemplé de loin durant les premières années de son enfance les belles montagnes, tantôt brunes et tantôt violettes, qui marquent la barrière du pays des lacs. Il a été plus tard écolier dans une pension d'Hawkshead, en plein cœur du district, cette fois, à quelques milles seulement du Windermere, et tout au bord de ce petit lac d'Esthwaite-Water que j'ai vu, dans le silence infini d'un jour de dimanche, crisper son eau, comme glacée de gris perle, parmi les étendues d'herbes qui dévalent lentement jusqu'à lui, — vertes prairies sur lesquelles de noirs corbeaux se posaient. Presque à côté de l'Esthwaite-Water, un autre lac plus petit, appelé Low-Tarn, bleuit doucement entre les sapins sombres qui tendent leurs masses sur une de ses rives, et les bruyères roses qui fleurissent l'autre. Au sortir d'une éducation rustique, dont les grands plaisirs furent des promenades, et parmi des montagnards d'une simplicité primitive de mœurs, Wordsworth a été envoyé à Cambridge, où les souvenirs des hommes illustres qui ont passé là sont demeurés intacts. « De mon oreiller, » dit-il, « et en regardant à la lumière — de la lune ou des favorables étoiles, je pouvais voir — le devant de la chapelle, où la statue se tenait — de Newton, avec son prisme et sa silen-

cieuse face, — marbre indicateur d'un esprit, pour toujours — voyageant à travers d'étranges mers de pensée, tout seul... » Deux années de séjour dans la France de la Terreur, juste de quoi mieux goûter la vie intime et paisible du bord des lacs, ont guéri le jeune homme de la dangereuse fièvre républicaine dont il avait été contaminé, comme beaucoup d'étudiants anglais à cette époque. Le voici revenu, pour n'en plus sortir, dans cet univers de montagnes pas trop hautes, de nappes d'eau pas trop vastes et de prairies fraîches. Entre sa femme et sa sœur, il vit heureux à la manière d'un sage antique, dans un blanc cottage que deux ifs décorent. Le legs d'un admirateur de ses premiers vers lui permet de maintenir sa famille dans une aisance moyenne. « Je le trouvai, » dit Quincey, « dans une pièce oblongue, haute peut-être de huit pieds et demi, longue de seize et large de douze. Coquettement lambrissée depuis le plancher jusqu'au plafond avec du bois de chêne sombre et poli, la pièce n'avait qu'une fenêtre, une vraie fenêtre de cottage, avec de petits carreaux brillants qu'encadraient des roses, des jasmins et une profusion d'autres plantes odorantes... » Les hôtes de ce cottage ont des occupations tout à fait en accord avec ce logis de contemplateurs. Je traduis du *memorandum* de miss Wordsworth le programme d'une de leurs journées : « Lu Chaucer. Marché jusqu'à la maison de G***. En revenant, arrêtés à cinquante mètres à peu près de notre bouleau favori. Il cédait au vent avec toutes ses tendres branches. Le

soleil l'éclairait, et il étincelait dans le vent comme une ondée mobile et lumineuse. C'était bien la forme d'un arbre, un tronc et des branches, mais en réalité un génie visible des eaux. Rentrés, William nous fait une lecture de Spencer... » Elle était, cette sœur, en si parfaite communion d'idées avec son frère, qu'on retrouve dans les œuvres du poète des fragments entiers de ce *memorandum*, mis en vers. Combien d'œuvres d'art, et des plus belles, ont eu ainsi pour principe vivant un esprit de femme, — influence invisible au monde et sans lequel la divine sève du talent n'eût pas éclaté en fleurs aussi parfumées?

Les promenades du poète anglais avec ses deux compagnes le conduisaient sur des routes pareilles à celles dont j'ai tenté de rendre le charme délicat et solitaire, et chaque détail finissait par lui devenir une occasion de souvenir ou de rêverie. A ce ruisseau qui coule dans la prairie, il disait : « l'Ame Eternelle est vêtue en toi — avec des habillements bien plus purs que la chair et le sang; — elle t'a donné des biens plus précieux, — des joies sans mélange et la vie sans soucis... » Lorsque le soir tombait, il comparait l'heure tranquille, « l'heure sainte, — à une nonne immobile, — sans soupirs dans l'adoration... » L'écho de la montagne le faisait songer à cette voix mystérieuse de la conscience, « réponses qui nous viennent, — nous ne savons pas d'où, — écho d'au delà du tombeau... — Ah! ces sons, écoute-les et retiens-les chèrement, — car c'est Dieu, c'est de Dieu qu'ils

viennent!...» Invinciblement cet esprit sérieux, et tout rempli de ce que M. Scherer, dans une pénétrante étude, appelle si justement «l'adoration soumise de la nature,» aboutit à transfigurer en événements de vie morale tout ce que le paysage lui offre d'aspects pourtant bien connus. Le soir, au coin du feu et dans la sécurité de son foyer domestique, il lit, il rêve : «Rêver et lire, l'un et l'autre est un monde...» Et, dans ces rêves, de menus et familiers détails lui reviennent avec leur naïveté, parfois avec leur trivialité puérile. Mais comment cette trivialité lui serait-elle rendue perceptible, mêlée qu'elle est pour lui à l'universel mystère du monde et de la destinée? Parfois aussi, c'est en un frisson tragique que se résolvent ce qu'il appelle quelque part les «questions obstinées du cœur.» Le sage aperçoit indistinctement par delà son bonheur actuel les malheurs et les crimes de ses frères d'aujourd'hui et d'autrefois, et il écrit de beaux et tristes fragments de philosophie poétique, comme ce sonnet à la rivière Duddon :

D'où vint-il et pourquoi, le premier être humain
Qui découvrit un jour cette obscure vallée,
Et penchant son front las sur la source isolée
But un peu de cette eau dans le creux de sa main?

Était-ce pour tuer qu'il suivait ce chemin
Dont les oiseaux prenaient devant lui leur volée,
Ou bien s'enfuyait-il d'une fuite affolée,
Et le jour qu'il vint là fut-il sans lendemain?

Pas de voix qui réponde au ciel ou sur la terre;
Et toi, si tes flots bleus ont connu ce mystère,
O source murmurante, ils ne le diront pas.

Ton rôle, ô source fraîche, est d'être pure et douce,
Et de nous consoler des crimes d'ici-bas
Au bruit de tes flots bleus épanchés sur la mousse.

VIII

Il en est des paysages comme des autres excitants : haschisch ou littérature, amour ou musique. La suggestion qu'ils procurent est toute personnelle et varie avec le rêveur. Alchimistes de la nature comme de l'art, nous passons l'une et l'autre au creuset de notre cœur, et jamais un même métal ne sort de deux de ces creusets vivants. Je me complais, quoique ce soit passablement irrespectueux, à comparer mes associations d'idées d'écrivain parisien de 1882 à celles que le grand poète moraliste formait devant les paysages du gracieux district. Je les regarde les uns après les autres, ces lacs dont la transparence bleuâtre lui représentait une vie reposée dans le devoir, et je songe à des yeux de femmes que j'ai connus, bleus de ce bleu changeant, tour à tour assombri et pâle... Devant les murs de ces cottages, que des revêtements de clématites tapissent de leurs fleurs violettes et par devant lesquels verdoient des pelouses lustrées, je me souviens de la retraite, anglaise aussi et mystérieuse, où un de nos amis avait caché, après l'avoir enlevée à son mari, à ses enfants et à son monde, cette Mme de N..., si touchante de beauté mélan-

colique et dont le sourire désabusé semblait prévoir son abandon, même dans son bonheur. L'abandonnée vit maintenant toute seule dans un château perdu parmi des étangs immobiles et glacés comme son cœur d'aujourd'hui... Je marche le long des rivières qui, tantôt ouvertes en marais et tantôt resserrées en ruisseaux, coulent entre des rideaux d'arbres élancés. Tous ces arbres teintent de leur reflet vert et tremblotant cette eau brune et lente, et je songe à un album japonais où plusieurs paysages sont représentés, ainsi aperçus seulement dans leur reflet. Cet album repose sur la table d'un petit salon dont la porte-fenêtre ouvre sur un jardin. Il est souvent feuilleté par les mains de la dame du petit salon, et si l'une de ces mains n'avait pas un anneau d'alliance à un de ses doigts, peut-être quelqu'un que je connais trop n'aurait pas dépensé sa vie à tant de curiosités et de si coupables. C'est une belle main que cette main qui porte l'alliance, et l'autre aussi est belle, et toutes deux son effilées, spirituelles, et loyales sans doute, et incapables d'avoir jamais menti d'un de ces mensonges muets qui sont les serrements furtifs, d'un de ces mensonges hardis qui sont les billets de rendez-vous, d'un de ces mensonges timides qui sont les frémissements sous une caresse trop prolongée. Il n'y a pas de mains au monde pourtant qui me semblent plus cruelles et plus perfides, ce qui ne les empêche certainement pas de tourner les feuillets de l'album avec une émotion esthétique... Elles n'ont pas tort : rien qui soit plus délicat, rien

qui ait une beauté d'art comme un reflet. C'est la réalité, ce reflet, mais la réalité vue à travers le rêve. C'est la couleur, mais adoucie, comme dévêtue de matière. C'est surtout, pour l'imagination du songeur, comme une sensibilité donnée aux insensibles choses : ne paraît-il pas qu'un esprit de tendresse unisse à l'eau de la rivière qui passe cette image des arbres qui ne passent pas, et que cette image soit reçue comme une caresse en même temps qu'elle est donnée comme un désir?...

D'autres fois, l'horizon s'ensauvage, comme dans la route de Grasmere au lac de Coniston. Le col d'Oxenfell mord sur une crête plantée de sapins obscurs. Des ondoiements démesurés de hautes fougères foisonnent dans la lande où la route tourne, et, dans une des vallées, tout au fond, les deux fragments du lac d'Elterwater reposent, à jamais séparés par la verte lande que le desséchement progressif du lac a laissée surgir. Pourquoi ces deux lacs, — car ce sont deux lacs maintenant, — ainsi endormis l'un à côté de l'autre, et condamnés à ne plus mêler leurs eaux, m'ont-ils rappelé, une ancienne histoire, une très ancienne et très banale histoire d'un sentiment méconnu? Et pourquoi ai-je aperçu, marchant parmi les digitales pourprées et les bruyères rosées, par les sentiers tendus de fils de la Vierge, deux êtres dont l'un a fait souffrir l'autre autant qu'on l'avait fait souffrir lui-même?

IX

LES DEUX LACS

Par un doux, par un tiède et blanc matin d'été,
Les deux amants erraient sur le coteau planté
De noirs sapins géants et de fins bouleaux pâles,
Et la claire rosée argentait leur chemin
Tandis qu'ils regardaient, en se tenant la main,
Deux lacs au fond du val bleuir, mortes opales.

Lui disait : « Ces deux lacs jumeaux, regarde-les
« L'un à côté de l'autre et pourtant isolés,
« Dormir au même bruit des roseaux de leurs rives?... »
Elle pensait : « Ainsi certains cœurs ici-bas
« Sont tout près l'un de l'autre et ne se mêlent pas. »
— Mais il ne voyait pas ses prunelles pensives.

Il disait : « O mystère! As-tu vu tour à tour
« Les deux lacs s'assombrir et luire avec le jour,
« Et l'infini du ciel descendre dans cette onde ?... »
Elle pensait : « Ainsi ta joie ou ton tourment
« Font triste ou radieux mon cœur, miroir aimant. »
— Mais il ne savait rien de cette âme profonde.

Il disait, lui montrant les fougères des bois :
« On croirait des bijoux découpés par les doigts
« D'un ange paresseux qui les jette à la terre... »
Elle pensait : « Il est une céleste fleur
« Délicate et si frêle, elle croît dans mon cœur. »
— Mais il ne cueillait pas cette fleur solitaire.

Il disait : « Entends-tu, comme sous ce grand ciel
« Languissamment voilé, s'est alangui l'appel
« Que la cascade en pleurs jette dans la vallée ?.. »
Elle pensait : « Il est des pleurs plus sanglotants,
« Plus étouffés, plus sourds, et que seule j'entends. »
— Mais te comprenait-il, ô femme inconsolée ?

Il oubliait, devant ce paysage heureux,
Et lui-même et la vie, et ton cœur amoureux.
Et toi, tu ne voyais que lui dans la nature,
Que lui, qui ne songeait qu'aux choses sans désir,
Aux choses que jamais l'homme n'a pu saisir
Un baiser eût guéri ton cœur qui se torture.

Il ne te donna pas ce baiser souhaité;
Et ce doux, et ce tiède et blanc matin d'été,
Sous les sapins géants et sous les bouleaux pâles,
Vous voyait cheminer côte à côte, et tous deux,
Tous deux plus séparés que les deux beaux lacs bleus
Qui dans le fond du val dormaient, — mortes opales.

X

Et vraiment, c'est un étrange mystère de ce monde énigmatique où nous passons, comme dit Carlyle : *through mystery to mystery*, d'un mystère à un autre mystère, que cette solitude de nos impressions qui nous fait interpréter dans des sens si différents les mêmes silences des horizons. Ce bizarre Quincey, — cet ami de Wordsworth que je citais tout à l'heure, — en est un exemple remarquable. Il habitait un cottage, lui aussi, au bord de ce même lac de Grasmere. Lui aussi voyait du haut de sa terrasse le paysage d'eaux et de prairies. Pour lui, comme pour le poète, le magique esprit des beaux soirs donnait au ciel les pâleurs de la turquoise, à l'eau du lac l'intensité du saphir, aux herbes des gazons l'éclat de l'émeraude, aux ru-

bans des ruisseaux les étincellements de l'argent clair. Quincey admirait cette féerie de l'heure, mais rien ne lui valait l'enchantement dangereux que lui procurait son vice favori : l'ivresse de l'opium, et il quittait la terrasse et son paysage pour rentrer dans sa bibliothèque et boire du laudanum ou manger quelques grains de la divine substance qu'il a célébrée dans ce morceau mystique : « O juste, ô subtil, ô universel conquérant ! Opium ! Toi qui, pour les cœurs du riche et du pauvre également, pour les blessures qui ne veulent pas guérir, pour les angoisses du chagrin qui poussent l'esprit à se rebeller, apportes un baume consolateur ! Eloquent opium, toi dont la puissante rhétorique apaise les accès de rage, plaide efficacement pour la pitié douce, et rappelle, durant le céleste sommeil de la nuit, à l'homme coupable, les visions de son enfance et ses mains pures de sang... — tu bâtis, sur le mur des ténèbres, des églises, des cités supérieures à l'art de Phidias et de Praxitèle, plus resplendissantes que Babylone et que Thèbes, et parmi l'anarchie des rêves sans fin, tu évoques à la lumière du soleil les faces de beautés depuis longtemps ensevelies, et des figures familières, nettoyées du déshonneur du tombeau. Seul, tu prodigues ces trésors aux hommes, et tu tiens les clefs du Paradis, ô juste, ô subtil, ô puissant opium !... »

Voici qu'après beaucoup de courses dans les montagnes et autour des lacs, — après une ascension sur le sommet de Fairfield d'où l'on découvre Grasmere et Rydal, Windermere et Coniston et

l'Ullswater et d'innombrables petits lacs, coupes de lumière bleuâtre sous le bleu vaporisé du vaste ciel, — après une promenade dans la vallée d'Yewdale, carrée et verte entre les parois escarpées de montagnes, — après un pèlerinage à la vieille abbaye de Furness, dont les sveltes arceaux s'enguirlandent de lierre, — après une visite à Easdale Tarn, étang immobile dans sa vasque de forêts, — la pluie est venue, intarissable, et le vent, et l'impossibilité de sortir. Dans la solitude morne de l'hôtel vidé de ses voyageurs, je passe un après-midi à boire du thé trop noir et à lire, comme un conte des *Mille et une Nuits*, le livre singulier d'où ce fragment est tiré, ces «confessions d'un mangeur d'opium», que Quincey écrivit, après avoir accompli le grand œuvre de son « triomphe », comme il disait lui-même. Il avait enfin, — pour un temps, hélas! — terrassé le démon qui l'avait tenu si longtemps dans son esclavage. Rien de plus explicable d'ailleurs que cette possession, si l'on considère que Quincey devait trouver dans les rêves de l'opium un plaisir en harmonie avec la tendance habituelle de son esprit. C'était un homme naturellement visionnaire, convaincu, comme Shakespeare, que «nous sommes faits de la même étoffe que nos songes,» et, comme Carlyle, que «dans l'être de chaque homme et de chaque chose se dérobe un ineffable, un divin mystère de splendeur, d'étonnement et d'épouvante.» Quincey disait encore qu'il ne pouvait vivre sans mystère, et son existence excentrique et solitaire avait exagéré

en lui cette puissance innée de percevoir, derrière les phénomènes visibles du monde, les causes secrètes et redoutables dont ces phénomènes sont seulement l'efflorescence. L'homme ordinaire s'inquiète peu de ce gouffre d'obscurité où baigne la racine de toute réalité. Le philosophe de l'ordre mystique s'y plonge avec un battement inquiet du cœur, surtout lorsque les amertumes de sa propre misère redoublent en lui le besoin d'une réponse à l'inévitable question : pourquoi cet univers et non pas un autre?

Privé de son père dès l'enfance et maltraité par ses tuteurs, Quincey, à dix-sept ans, s'était échappé de son école, et il était venu de Manchester à Londres avec dix livres dans une de ses poches, c'est-à-dire deux cent cinquante francs. Dans l'autre, il emportait un volume de poésie anglaise et un Euripide. Les dix livres furent bientôt dépensées. Puis il fallut vivre d'emprunts, et, de malheur en malheur, l'écolier vagabond tomba dans la noire misère anglaise, celle qui promène ses haillons, sa solitude et ses tremblements dans le brouillard jaune de Londres, parmi les maisons muettes dont les fenêtres s'éclairent du feu des lampes dès trois heures de l'après-midi. L'âcre brouillard est plus âcre encore quand tombe la nuit. L'abandonné grelotte et boit par gorgées l'alcool qui empoisonne, mais qui réchauffe. Quincey connut ces angoisses durant des mois, ayant comme seule amie une jeune fille de seize ans à peine, et qui se promenait, elle aussi, le long des trottoirs, — mais pour d'au-

tres raisons. Un jour que Quincey n'avait rien mangé, il se trouva mal sur les marches d'une maison d'Oxford street, et la petite Anne, — c'était le nom de son amie, — lui sauva la vie en lui versant dans la bouche quelques gouttes d'un vin de Porto qu'elle avait couru acheter au bar le plus proche. Que de fois depuis, et du fond de son asile de Grasmere, Quincey revit Oxford street, « la rue mère des vagabonds, avec son cœur de pierre ! » Que de fois aussi, debout sur le trottoir de cette rue, des années après, il chercha passionnément un visage qui lui rappelât celui de cette pauvre compagne des mauvais soirs, à jamais perdue ! « Jusqu'à cette heure, » écrivait-il quinze années plus tard, « je n'ai pas entendu prononcer une syllabe sur elle. Cela, parmi tant de troubles que tout homme rencontre dans sa vie, a été ma plus cruelle affliction. Si elle vit, certainement nous nous sommes souvent cherchés l'un l'autre, juste à la même minute, à travers le formidable labyrinthe des rues de Londres. Peut-être avons-nous marché à quelques pas l'un de l'autre, — quelques pas ! Mais à Londres, ces si petites séparations aboutissent à d'éternels adieux. Pendant bien longtemps, j'ai espéré qu'elle vivait, et je crois bien, sans exagération de rhétorique, avoir regardé à Londres des myriades de visages de passantes avec cette espérance de revoir Anne. Je l'aurais reconnue entre mille, ne l'eussé-je vue qu'une seconde... Jolie ? Non, elle ne l'était pas, mais sa physionomie était charmante, et elle avait une façon particulièrement

gracieuse de porter sa tête. Oui, j'ai espéré la revoir, — aujourd'hui, je le redoute, — et sa toux, qui me tourmentait quand nous nous quittâmes, est maintenant ma consolation. Non, je ne souhaite plus de la revoir, mais je pense à elle doucement et tristement, comme à une depuis longtemps couchée dans le tombeau, — dans le tombeau, ah! je le voudrais, d'une Madeleine, arrachée à ce monde avant que les injustices et les cruautés n'eussent corrompu sa fine nature, — avant que les brutalités des ruffians n'eussent achevé la besogne commencée!...»

XI

Un peu du sentiment que nous éprouvions, nous autres, Parisiens endurcis, pour la petite sœur de la grande Aline, touchait sans doute le cœur de l'essayiste anglais lorsqu'il se souvenait de la petite Anne, — tant il est vrai que toutes se donnent la main à travers les espaces et les temps, de ces pauvres créatures, délicates et gracieuses, qu'une destinée de mélancolie voue irrémissiblement aux travaux de l'amour vendu et aux exploitations du libertinage féroce. Avec ses yeux fins, son sourire craintif et contracté, avec l'enfantine candeur de son mince visage, toujours la bohémienne d'Oxford street revenait devant les regards hallucinés

de Quincey, lorsqu'il était ivre d'opium. C'était beaucoup et beaucoup de jours après. Quincey, marié et père, était établi au bord du lac de Grasmere. Il avait trente-deux ans, et sa puissance intellectuelle était déjà remarquable, lorsque, à la suite de mystérieux chagrins, il devint « un régulier, un confirmé mangeur de ce bienfaisant opium », jusqu'à prendre, dit un de ses biographes, trois cents grains d'opium solide par jour ou huit mille gouttes de laudanum. — Cela équivalait au contenu de sept verres ordinaires. — Alors commençait le travail du grand poison psychologique, travail dont la *Confession* nous raconte les étranges phases. La puissance créatrice de l'œil s'exagérait jusqu'à projeter les formes plus réelles que la réalité même sur le champ obscur de la vision. Une anxiété saisissait le visionnaire. Le sentiment de l'espace et celui du temps s'exaltaient démesurément, et l'homme apercevait dans un éclair d'innombrables détails, tous séparément et tous à la fois, comme les gens qui se noient aperçoivent, prétend-on, leur vie entière, rangée devant eux, dans ses détails aussi et dans son ensemble. Et l'ivresse s'achevait en une si épouvantable oppression du cœur, que le malheureux se réveillait en s'écriant parmi des sanglots : « Je ne dormirai plus jamais ! » — pour recommencer le lendemain.

Dans ces visions s'entremêlaient, avec le souvenir de la petite fille d'Oxford street, le souvenir des grandes luttes parlementaires anglaises et le souvenir plus lointain des magnificences ro-

maines. Quincey, bon humaniste et d'une délicatesse scrupuleuse d'oreille à l'endroit du style, — jusqu'à se torturer comme notre Flaubert pour donner à son style ce qu'un critique anglais appelle la *prononciabilité*, — ce Quincey, qui connaissait Rome d'une connaissance profonde et qui écrivit un livre sur les Césars, — était un lecteur assidu de Tite-Live. Il admirait beaucoup cet incomparable artiste en prose dont les périodes, à la fois opulentes comme celles de Cicéron mais sans luxuriance, et serrées comme celles de Salluste mais sans sécheresse, rappellent l'ordonnance ample et précise d'une légion en marche. Un esprit plane sur ces périodes, comme il planait sur la légion : la foi religieuse dans la Ville Eternelle, et cette foi s'incarne, elle prend figure dans le dépositaire momentané du génie de la Ville : le Consul. Tite-Live écrit ces deux mots : « Consul Romanus, » avec une vénération visible, et ces deux mots sont aussi pour Quincey l'occasion d'une rêverie indéterminée. Durant son ivresse d'opium, soudain il entend une voix qui les prononce, et déjà une frise grandiose se développe, ininterrompue. Les soldats défilent, traversant les neiges des Alpes ou les sables de la Libye, avec leur visage immobile de vieux ouvriers de guerre, et le Consul apparaît : « C'était Paulus, c'était Marius, en splendide manteau de combat, entouré d'une compagnie de centurions. La tunique de pourpre était portée à la pointe d'une lance et la grande acclamation des légionnaires retentissait. »

D'autres fois, c'était l'apparition d'un Malais dont le souvenir se rattachait à un inexplicable épisode de la vie du grand essayiste. Ce Malais, en effet, s'était un jour présenté, sans que l'on sût d'où il venait, ni pourquoi, dans le cottage de Grasmere, et il s'en était allé « après avoir absorbé d'opium », disait Quincey qui s'y connaissait, « de quoi foudroyer une demi-douzaine de dragons et leurs chevaux. » Ce Malais, pourtant, n'était pas mort de cette dose formidable, et dans les cauchemars du pauvre Quincey, toujours, à une certaine minute, l'image revenait de ce visiteur au teint de cuivre, arrivé d'un coin perdu de l'extrême Orient. Avec cette image se déployait le cortège des associations d'idées asiatiques. Les jungles de l'Inde laissaient passer les bêtes monstrueuses. Des végétations gigantesques fourmillaient parmi les ruines des temples anciens, consacrés à des divinités d'épouvante. Des serpents se levaient, dardant leur langue et sifflant avec des colères mortelles... Puis la vision changeait, et l'antique Egypte s'ouvrait avec ses pyramides, où le Voyant se sentait enseveli depuis des siècles au milieu des momies royales et parmi les lamentations de crocodiles... Et la vision changeait encore, remplacée par un rêve épouvantable entre tous. Quincey s'apercevait subitement englouti dans d'opaques ténèbres, où des sonneries de clairons tintamarraient, où des cris de guerre se prolongeaient. Le halètement d'une multitude en proie à une terrible bataille montait dans cette nuit. Le Voyant savait que

cette bataille était suprême. Qui donc la livrait, et pourquoi? Le Voyant l'ignorait, mais il comprenait que le salut de tout ce qu'il aimait au monde était en péril... Puis une déroute remplissait l'immense nuit. Des visages de femmes s'éclairaient d'un rayon subit qui montrait leur pâleur de mort. Des paroles d'éternel adieu tombaient de leurs bouches désespérées, — et l'angoisse sans nom de l'Irréparable étreignait le cœur du malheureux qu'écrasait un poids d'agonie

XII

Quincey guérit, par un effort héroïque de sa volonté; puis il retomba, il guérit encore, et il vécut ainsi jusqu'à soixante-quinze ans, publiant des essais de tous ordres : confidences personnelles, comme les *Confessions* ou les *Suspicia de profundis* qui leur font suite, — dissertations de politique, de théologie ou d'économie, — paradoxes étranges, par exemple sa célèbre étude sur le *Meurtre considéré comme un des beaux-arts*, — fantaisies de prose lyrique, comme ses *Trois Dames de douleur*, ou sa *Vision de la mort subite*. Cet écrivain souvent emphatique, souvent bizarre, parfois sublime d'énergie expressive, que son portrait nous représente avec des yeux brouillés d'un songe éternel, a sa place parmi les Suggestifs par

l'abondance de ses idées, la richesse de ses connaissances, l'originalité de ses formules et l'au-delà de ses intuitions. C'était une âme complexe d'artiste, de métaphysicien, et ses *Confessions* l'attestent, de psychologue raffiné. Comme le hasard a de ces ironies, c'est par les pages de ses *Confessions*, autant dire par le bienfait de son terrible vice, que ce grand travailleur, qui a si durement reproché son immoralité à Gœthe, a des chances d'être immortel. Mais les vices des poètes ne sont-ils pas souvent une expérience qu'ils tentent sur la créature humaine dans leur personne? Et qui donc se désintéresserait de l'expérience tentée par Quincey, j'entends de ceux qui n'ont pas entièrement perdu la notion que tout n'est pas explicable dans le monde?

Tout le problème de la destinée n'est-il pas enveloppé, en effet, dans le problème de l'ivresse et de ses «Paradis artificiels», comme disait profondément Baudelaire?... Jetés brusquement dans cet univers démesuré qui nous assiège de tant d'impressions confuses, que connaissons-nous de lui, sinon l'idée que nous nous en formons? L'Idée, c'est-à-dire une image flottante qui, dans la nuit de notre cerveau, prend continuellement la place de la réalité absente. Des événements de notre existence, une fois traversés, que nous reste-t-il? Une Idée. De nos peines les plus passionnément éprouvées? Une Idée encore. De la femme la plus aimée et pendant les heures où elle n'est pas là, que possédons-nous? Une Idée. — Nous allons ainsi,

chacun emprisonné dans un cercle personnel de fantômes, et toujours séparés de la réalité insaisissable par les abîmes que le démon du Temps et celui de l'Espace creusent implacablement entre notre désir et les objets de notre désir, entre notre haine et les objets de notre haine. Le mathématicien Descartes, en une heure de fantaisie digne d'Edgar Poë, se demandait ce que serait un monde où tous les corps nous fuiraient, — symbole de cet univers de ténèbres qui nous fuit d'une fuite éternelle; et nous y demeurerons solitaires, face à face avec une hallucination peut-être? Puisque nous ne connaissons les objets que par l'Idée que nous nous en formons, ne sommes-nous pas semblables à un orphelin qui n'aurait jamais vu de son père et de sa mère que des portraits, et qui, dans l'impossibilité de comparer les portraits aux modèles, doute de la ressemblance et en doutera toujours?... Qu'importe, d'ailleurs, que nos Idées soient ou non des mensonges, puisque la Science nous démontre que, même lucide, même valable, notre raison doit s'arrêter devant le gouffre de l'Inconnaissable? Ah! que nous voudrions quelque chose de réel, de définitif et d'éternel pour nous y appuyer à jamais!... Stérile désir!

Quand on a la tête façonnée d'une certaine manière métaphysique, comment ne pas se demander s'il ne vaudrait pas mieux, puisque cet univers n'est qu'illusion invincible et invérifiable apparence, en prendre son parti une fois pour toutes, et courageusement exagérer en soi le pouvoir de se

repaître d'illusion et de vivre d'apparence? L'Inde a fait ainsi, et, somme toute, que faisons-nous d'autre, avec moins de poésie et de sincérité, nous, écrivains, qui nous grisons de littérature et substituons aux sensations directes les sensations écrites? Que fait-elle d'autre, la femme agenouillée dans le silence d'une église et qui, contemplant le corps ensanglanté du Rédempteur, sent profondément que le drame de la vie actuelle n'est que le prologue d'un drame invisible qui se joue là-haut? Que fait-il d'autre, le savant qui combine des formules sur le papier et pour qui ses chiffres représentent les forces essentielles de la nature en mouvement? L'opium, le haschisch, et, à un degré moindre, l'alcool, sont une manière de se procurer cette clef d'un songe plus intense, — clef magique et consolatrice que les beaux-arts et la débauche, la science et le jeu, prêtent pour quelques instants à leurs dévots. Les songes sont des mensonges, dit le proverbe. Mais lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement, pour de trop rares minutes, de notre passé, d'obscures clartés devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie rêvée? Qui le dira, sinon le Juge qui nous jugera peut-être plus sur nos rêves que sur nos actions, — car ces actions ce n'est pas nous toujours et nos rêves, c'est le moi de notre moi, l'être de notre être.

XIII

La solitaire et calme semaine que je passai ainsi à Ambleside, entre les beaux paysages et mes pensées, prenant des livres pour réfléchir et regardant de tous mes yeux mes commensaux de la table d'hôte anglaise où je m'asseyais deux fois par jour, à neuf heures du matin et à sept heures du soir! Avant chaque repas, un clergyman âgé, qui occupait la place d'honneur, se levait, rempli de bonhomie à la fois et de dignité dans sa lévite noire. Il récitait une prière. Des personnages automatiques, avec un visage d'un pourpre d'apoplexie, arrosaient gravement de sauce brune les larges tranches de saumon grillé, et, gravement, buvaient du champagne sec à pleine coupe blanche, ou du claret rouge dans des verres roses. Des jeunes gens échappés de l'Université se tenaient raides, minces et sérieux dans leur veston d'une étoffe à carreaux contrariés. C'étaient aussi des dames au chignon serré, aux dents trop longues, aux joues couperosées. C'étaient des jeunes filles d'une délicate apparence de teint avec ces beaux regards d'antilope que Byron aimait. On imagine ainsi l'Imogen idéale de *Cymbeline* : « Je parfumerai ta tombe des plus belles plantes, » dit le jeune homme qui la pleure; « il ne te manquera ni la fleur qui ressemble

à ton visage, la pâle primevère, ni la jacinthe azurée comme tes veines...» Ces anges de la table d'hôte avaient une façon délicate, gracieuse et séraphique, de manger des œufs au jambon ou du gigot à la confiture. Et tout ce peuple, peu bavard, hâtif et sanglé, était servi par des garçons en habit que dirigeait un majordome d'une physionomie prodigieusement pareille à celle de lord Beaconsfield.

C'est que le démon des ressemblances, l'étrange démon qui nous force à retrouver la vie dans la vie et le passé dans le présent, s'asseyait, à côté de moi, à la table d'hôte anglaise. L'insidieux démon détournait mes yeux du frais paysage vert qui se dessinait par la baie de la grande fenêtre. Il me fallait contempler, l'un après l'autre, mes compagnons d'appétit, et rechercher dans leurs regards, dans leurs sourires, dans leurs ports de tête, des regards, des sourires et des ports de tête déjà vus. Des noms me revenaient alors de personnes que j'avais connues dans d'autres lieux et dans d'autres temps. De bizarres analogies s'imposaient à mon observation, aboutissant à de non moins bizarres identités. Tel de ces Anglais et de ces Anglaises, une fois que j'avais découvert son Analogue dans mes souvenirs, devenait le prétexte d'un travail psychologique des plus compliqués. Patiemment et minutieusement, j'allais décomposant cet être. Je recherchais ce que les habitudes anglaises avaient déterminé en lui de caractères spéciaux. Puis je supposais le même personnage né

en France. Au lieu de la tenue britannique, je lui donnais notre laisser-aller à demi méridional. Je le voyais soumis à la pression de nos mœurs démocratiques et à la grande incertitude de notre société. Je l'imaginais débarrassé du frein religieux et abandonné à notre scepticisme. Je changeais ses lectures et son hygiène, ses préjugés et sa cuisine. Je remaniais ainsi sa physionomie et sa physiologie, comme dans nos nuits de mauvais sommeil nous composons le roman posthume, si l'on peut dire, de la destinée que nous aurions eue si une ou plusieurs circonstances eussent été autres. Et cette série d'hypothèses s'achevait toujours sur cette question, enfantine et inévitable, à laquelle je répondais tantôt par un oui, tantôt par un non. « La créature humaine vaut-elle mieux ici que de notre côté du détroit?... »

XIV

Le dernier de ces dîners méditatifs est achevé. Je dois partir demain pour Keswick; et, sans plus me soucier de la bonté comparative des civilisations anglaise et française, je me promène en barque sur le lac de Windermere et dans la baie de Pull Wyke, dont les bords, garnis de noirs sapins, de chênes sombres et de bouleaux légers, baignent dans la pourpre décolorée du ciel du soir.

Sur l'eau morte du lac, des îlots surgissent, qui ne sont que des mottes de gazons. Le batelier a relevé ses rames, et la muette sérénité des choses est surnaturelle de douceur pénétrante :

C'est l'heure taciturne et tendre, l'heure lente
Du crépuscule blanc d'un jour voilé d'été.
Mais l'horizon que ferme une ligne sanglante
Jette un rose reflet sur le lac argenté.

Des profondeurs du lac immobile s'élève,
Vague et flottant parmi les pointes des roseaux,
Comme un être tissé de vapeur et de rêve...
— Et l'Ange du Silence apparaît sur les eaux.

Il vient dans la tendresse et la lenteur de l'heure ;
Il passe, et ses yeux clairs versent l'apaisement
Sur la feuille qui tremble et la source qui pleure,
Et même sur l'abîme obscur du cœur aimant.

Même le cœur aimant et qui n'est jamais sage
Cesse de sangloter, lorsque l'ange aux beaux yeux
S'envole, assoupissant l'immense paysage
Dans un grand battement d'ailes mystérieux.

Mais voilà s'assombrir l'heure apaisée et blanche,
L'Ange s'évanouir, et, dans la vaste nuit,
La feuille se reprend à trembler sur sa branche.
Et la source à pleurer sur son flot qui s'enfuit.

Et du cœur qui palpite un long appel s'élance
Vers le lac frémissant où tout à l'heure errait
Le pas consolateur de l'Ange du Silence,
Et que remue un vent âpre comme un regret.

XV

Je quittai donc Ambleside, presque avec tristesse, pour aller à Keswick, — la ville où Southey et Coleridge vécurent longtemps. — La pluie tombait, drue et dure, lorsque je me hissai sur le haut de la voiture qui fait le service entre les deux endroits. La route passe à côté des lacs de Rydal et de Grasmere. Elle contourne la haute montagne d'Helvellyn, rejoint le lac de Thirlmere, puis celui de Derwentwater, auprès duquel est situé Keswick. Il y a bien une façon de coupé fermé dans le corps de l'énorme char à bancs, mais personne ne songe à s'y emprisonner, malgré la persistante cinglée d'eau, qui fait fumer les croupes des cinq chevaux, et enveloppe, de son voile mouvant et glacé, les vallées et les montagnes. Vieillards et jeunes filles prennent place sur des banquettes découvertes, le torse drapé dans le manteau de caoutchouc, les jambes serrées dans le plaid de voyage, et le coup de fouet du vent mouillé avive seulement les couleurs des joues de ces mangeurs de viande rouge. A l'auberge où la voiture fait halte, ils descendent et boivent du lait brûlant coupé de rhum. L'alcool est ici nécessaire au sang comme l'air aux poumons. La voiture roule sur le bord des lacs, dont l'eau, d'un gris de fer, frémit sous la pluie. Une dernière

fois, je regarde le gracieux Rydal, semé d'îles, Grasmere et son église ancienne. Puis c'est une montée continue. Des gorges sauvages se creusent à droite et à gauche, et Thirlmere apparaît, beau lac tout mince entre les montagnes, et qui donne l'impression d'un fleuve. Des vallées se coupent les unes les autres, dénudées et roses de bruyère, ou bien boisées et vertes de feuillage. Voici enfin, du haut d'un col, trembler sous l'ondée les taches lumineuses d'un nouveau lac et se profiler les toits ardoisés d'une petite ville. C'est le Derwentwater et c'est Keswick.

L'après-midi avance. La pluie a cessé. Comment résister au plaisir d'errer dans la petite cité provinciale et le long des rues, dont les maisons à un étage, toutes identiques et rangées avec symétrie les unes à côté des autres, représentent à la fantaisie qui songe une série de mondes juxtaposés, comme ceux où nous introduit Dickens? Qui ne se rappelle, dans *David Copperfield*, les pages consacrées à Yarmouth, et comme chaque intérieur est évoqué avec une infinie minutie de détails ? Un paysage de montagnes se dessine au détour de ces rues de Keswick. Il est quatre heures à peine, mais les nuages se sont épaissis jusqu'à ne laisser flotter dans le ciel qu'une lumière de crépuscule. Des enfants jouent et crient au sortir d'une école. Une impression d'étrange mélancolie se dégage pour moi de ces clameurs d'enfants mêlées à la tombée du jour, — impression qui remonte à des années déjà lointaines, puisque je la

ressentais enfant moi-même, et alors que je jouais avec des camarades de mon âge, bien insouciants les uns et les autres de ce qu'apportaient à nos têtes bouclées les journées à venir, — ces journées déjà en marche vers nous du fond des mystérieux horizons du temps. J'ai dans le souvenir des promenades du dimanche en automne, au collège, durant lesquelles le seul bruit de nos cris de gaieté dans la lumière du soir me paraissait singulier et plus mélancolique encore. C'était en province, et dans une ville du centre de la France. Nous nous arrêtions à une lieue environ de cette vieille ville, — que des montagnes entourent, comme Keswick, de leur cercle dentelé, et le maître nous permettait de nous disperser. Alors aussi c'était environ quatre heures du soir. Les vignes qui se développaient des deux côtés de la route étaient appauvries à cause de la vendange achevée et de l'hiver commençant. Par des après-midi voilés comme cet après-midi anglais, il y avait des approches navrantes du soir, dans le vaste silence de la campagne où montaient nos cris... Mais combien sentaient cela, de mes compagnons d'alors, et combien le sentent, des petits rieurs que je vois se poursuivre, le cartable sur l'épaule et la joie dans les yeux?...

La principale rue de Keswick aboutit à un pont qui franchit une rivière noire, et par delà ce pont s'élève la verdoyante colline de Greta Hill où vieillissait paisiblement Bob Southey, comme l'appelle la dédicace ironique de Don Juan, — auprès

de son beau-frère Samuel Taylor Colerigde. Le poète lauréat que Byron a traité comme l'Apollon de la fable traita Marsyas, a son monument funèbre dans une rustique église du nom de Crosthwaite Church, qui dresse au pied de la colline son clocher surbaissé. Il est représenté couché sur son tombeau avec sa « figure épique », ainsi que le disait, sérieusement cette fois, ce même Byron. Il ajoutait malicieusement que, pour avoir cette figure et ces épaules, il accepterait d'avoir écrit les vers de Southey !

XVI

Dans son ouvrage sur les poètes des lacs, Quincey a remarqué avec beaucoup de justesse qu'une critique superficielle pouvait seule étiqueter du même nom de lakistes deux poètes aussi différents que Wordsworth et Southey, le premier si naturel et simple, si profondément et intimement mêlé aux paysages de son district; l'autre si littéraire, si compliqué, si uniquement dévoué à ses livres et emprisonné dans sa bibliothèque. Toutes les circonstances, d'ailleurs, inclinèrent Southey dans le sens de ce développement artificiel qu'un moraliste de notre époque, l'aimable et subtil Doudan, caractérise avec tant de finesse : « Le littérateur proprement dit est un être singulier; il ne regarde

pas exactement les choses avec ses propres yeux; il n'a pas ses impressions à lui; on ne saurait retrouver l'imagination qui était la sienne...» Southey fut élevé par sa tante, vieille fille à manies, d'après les principes de l'*Emile*, de Rousseau. Entré à l'école, il s'abandonne aux lectures avec une sorte de frénésie : l'*Homère*, de Pope, l'*Arcadie*, de Sidney, les *Lusiades*, de Mukle, exaltèrent si fort son humeur d'imitation, qu'à douze ans, il se proposait déjà de devenir poète épique. Au collège de Westminster, sa préoccupation constante fut de continuer les *Métamorphoses*, d'Ovide, et la *Fairy Queen*, de Spencer. Ce fut ensuite un enthousiasme fervent pour Rousseau et les idées de la Révolution française. Plus tard, à Oxford, la rigueur impérative d'Epictète domina cette âme, toujours à la recherche d'un modèle. De ce bouillonnement d'admirations contradictoires sortit, vers la vingtième année, le projet d'aller avec Coleridge fonder aux Etats-Unis une société *pantisocratique*. Un petit nombre de personnes devaient s'entendre pour acheter et cultiver en commun quelques arpents de terre, dont le produit, également réparti, procurerait aux divers membres de la petite colonie un bien-être suffisant. Dans chaque cottage une bibliothèque se serait trouvée, bien installée et fournie des meilleurs livres. Le manque d'argent empêcha la réalisation de cet étrange projet. Southey passa vite à l'étude d'autres littératures. Il avait un oncle établi en Portugal, auquel il rendit visite, et ce lui fut une occasion d'apprendre la

langue espagnole. Revenu en Angleterre, il s'appliqua, sous l'influence de William Taylor, à la lecture suivie des grands écrivains allemands. En 1802, à l'âge de vingt-huit ans, il s'établit à Keswick, pour ne plus guère en sortir, et son existence devient d'une extraordinaire régularité. Un de ses amis lui fait une pension à laquelle se joindra plus tard le revenu attaché au titre de poète lauréat. Il collabore à des revues qui payent royalement sa prose. Un seul article sur Nelson lui rapporta cent cinquante livres, c'est-à-dire trois mille sept cent cinquante francs. Il est là, installé paisiblement dans sa bibliothèque. « C'était la principale pièce du logis, » dit Quincey; « les livres étaient surtout anglais, espagnols et portugais, tous bien choisis parmi les ouvrages classiques de ces trois littératures. Les impressions étaient belles, et les volumes reliés avec une élégance raisonnée qui les mettait en harmonie avec le reste de la chambre. Cette harmonie se complétait par le rangement horizontal, et sur des tablettes, de beaucoup de manuscrits grecs, espagnols et portugais. Plaisante et ordonnée comme elle l'était, cette chambre n'avait aucun besoin des attractions du dehors. Pourtant, même aux jours les plus tristes de l'hiver, le paysage aperçu par les différentes fenêtres présentait une grandeur trop permanente, trop essentiellement indépendante des saisons, pour ne point fasciner le regard du spectateur le plus froid et le moins poétique. Dans une direction bleuissait le lac de Derwentwater, un lac de neuf milles ponc-

tué d'îlots; dans une autre, le lac de Bassenthwaite. On voyait aussi les montagnes de Newlands se développer comme des tentes : et le sublime chaos de Borrowdale...» Mais l'hôte patient et studieux de cette retraite lève rarement les yeux sur ce paysage, et il s'y promène plus rarement encore. Lui-même, il expose ainsi à un de ses amis l'emploi de sa journée : «Mes actions sont réglées comme celles d'un élève de pension : trois pages d'histoire après déjeuner (équivalentes à cinq pages d'imprimerie d'un petit *in-quarto*), puis je transcris pour la presse, ou je fais mes extraits et biographies ou telle autre besogne jusqu'au dîner. Entre le dîner et le thé, lecture. J'écris des lettres. Je jette un coup d'œil sur les journaux. Je dors parfois, car le sommeil m'agrée volontiers. Après le thé, c'est le tour de la poésie, je corrige, je remanie, je copie et, quand je suis fatigué, je travaille à d'autres matières jusqu'au souper. — Telle est ma vie...»

Vie d'érudit et de philosophe, mais non pas de poète. Aussi bien, Southey découvre-t-il à sa manière, non pas un nouveau domaine de poésie, mais une des grandes vérités de la critique moderne, à savoir qu'il est plus d'un Idéal et que, parmi les plaisirs intellectuels, un des plus vifs consiste à se figurer plusieurs sortes de sensibilités contradictoires. N'est-ce point jouir de plusieurs existences, au moins par l'imagination, et multiplier sa personnalité? Aucune besogne n'est plus conforme aux goûts et aux facultés d'un amateur de livres et de littérature. Jeanne d'Arc, Wat Tyler, Rode-

rick le Goth, Madoc, Thalaba, Kehama, — ces noms des principaux héros de Southey attestent dans quelle variété de décors il s'est complu, et comme il a « promené sur l'univers et sur l'histoire ses cavalcades poètiques. » Le mot est de M. Taine. De son côté, son beau-frère Coleridge, esprit désordonné, bizarre et trouble, s'abîmait dans le gouffre de la métaphysique allemande. Il y avait dans Coleridge de quoi faire un grand poète et un grand philosophe. Il ne semble pas que l'on puisse lui donner sans quelque exagération l'un ou l'autre de ces deux titres, malgré les beautés du *Vieux Marin* et tant de pages profondes disséminées dans tous ses ouvrages. Cet homme, aux grands yeux gris noyés d'une sorte de brouillard, fut la victime de sa puissance métaphysique, comme Southey de son excès de culture littéraire. Le premier, devenu incapable de vouloir, perdu dans les hallucinations de l'opium dont il était, comme Quincey, un mangeur déterminé, finit mélancoliquement sa vie chez un médecin, entouré d'amis qu'il enchantait par les éclats sibyllins de sa causerie. Le second, avec tous ses efforts, ne parvint qu'à être un industrieux rhéteur. Macaulay disait : « Nous trouvons un si grand charme dans son anglais, que même lorsqu'il écrit des absurdités, nous les lisons avec plaisir... » L'histoire de la littérature est une longue et inutile démonstration de ces deux vérités contradictoires, que les intelligences n'ont de valeur que par la prédominance d'une faculté, et que cette faculté prédominante finit par stériliser l'intelli-

gence qu'elle absorbe. Mais n'est-ce pas la loi de tous les organismes, qu'ils périssent de ce qu'ils ont vécu?

XVII

Les environs de Keswick pourtant sont délicieux, et si l'homme habitait vraiment les paysages, au lieu d'habiter son âme, c'était de quoi guérir à jamais les yeux de Southey de la manie de la lettre imprimée, et la tête de Coleridge de la manie des subtilités ontologiques. J'ai goûté, pour ma part, à travers ces horizons et à ne faire qu'un avec les choses, de ces voluptés sans analyse possible que procurent les nuances d'un ciel, les silences d'une eau, la ligne brisée et sauvage, ou bien délicate et comme caressante, d'une montagne. De telles voluptés que reste-t-il, pourtant, le pays une fois quitté? Dans le cœur une rêverie, dans les yeux des fragments d'images, et sur les feuilles du *memorandum* chargé de notes hâtives, quelques lignes griffonnées avec la plume fatiguée et l'encre pâlie de l'hôtel. C'est l'herbier du botaniste, où ce qui fut la fleur vivante et colorée, souple et baignée d'air fluide, n'est plus qu'une pauvre chose aplatie et grise, séchée et veule. Je feuillette cet herbier intime où je trouve les ressouvenirs de toutes mes promenades dans le nord du district et

autour de Keswick. Je détache au hasard quelques-unes de ces pages, — juste de quoi fixer, par deux ou trois traits encore, la physionomie de ce charmant coin de l'Angleterre, si toutefois la physionomie d'un horizon peut être rendue visible avec des mots sur du papier!...

Mardi, 22 août. — ... Marché le long de la rivière, jusqu'au cercle Druidique *(Druid's circle)* à un mille de Keswick. Impression profonde de mélancolie et de rêve. Sur un mamelon, dont l'herbe est drue et courte, se dressent trente-huit pierres, chacune beaucoup plus haute qu'un homme, plantées en rond. Autour du mamelon, un cirque de ravins et de montagnes se développe. Entre deux de ces montagnes, brille l'eau du Derwentwater, toute pâle sous un ciel tout bas. Le vent souffle. Je songe que des hommes ont prié là. Je *vois* l'angoisse obscure de la destinée sur leurs fronts et dans leurs cœurs. Des sacrifices humains ont certainement ensanglanté ces pierres. Muettes, elles me regardent comme, par les nuits de pleine lune, elles ont regardé ces victimes et ces prêtres, ces bourreaux et ces croyants, sur lesquels planait l'esprit du Dieu sans nom. Et comment appellerais-je autrement, à l'heure présente, l'esprit qui plane sur moi et m'oblige à sentir tout ce que le mystère de la vie renferme de tragique et d'attendrissant?...

Jeudi 24. — ... Pluie et vent toute la matinée. Quelques heures d'éclaircie au milieu du jour.

Parti de bonne heure pour le lac de Buttermere, toujours en *outside coach* (char à bancs découvert). Les ennuis de la route sont compensés par la magnificence d'Honister Pass, un défilé démesuré qui se replie trois fois sur lui-même, entre des montagnes nues, grises de rochers et vertes d'herbe courte, le long desquelles luisent les torsades d'argent des ruisseaux, enflés par cette pluie de tant de jours, démesurément. La route même a été envahie par cette eau débordante. A certaines places, la rivière que cette route traverse a emporté le pont. Il faut que les chevaux avancent avec de l'eau jusqu'au poitrail, et que l'énorme véhicule roule dans cette eau qui rejaillit. L'impression de la solitude est intense et sauvage.

Elle se continue par le lac de Buttermere, qu'enserrent des montagnes boisées de sapins noirs, mais seulement à leur base, et par le tout voisin lac de Crummock, plus âpre encore. Il faut traverser en barque ce second lac pour aller jusqu'à la cascade de Scale-force. Elle tombe d'un seul coup et d'une hauteur énorme, sans rien briser sur les rochers de sa violente et magnifique coulée blanche. Ce paysage sublime contraste étrangement avec le comique à la Dickens de la salle commune de l'hôtel où les voyageurs se pressent pour prendre le lunch. La table est couverte d'énormes quartiers de viande froide. Un personnage d'un rouge de brique, avec des épaules de boxeur, se tient debout et découpe. Un voyageur auquel il vient d'offrir du bœuf et du jambon lui demande du sherry. L'autre

se fâche et répond qu'il est un *gentleman* et non pas un garçon de service...

Samedi 26. — ... De Keswick à Penrith, en chemin de fer. Lu, dans un recueil de fragments, des stances de Shelley, toutes pénétrées de ce charme particulier, à ce poète, de cet *au delà* dont il double ses images perceptibles. C'est une belle âme mystérieuse devinée derrière un beau regard...

De Penrith, vieille et morne ville que décore seul un château ruiné, pris une voiture pour Pooley Bridge, un pont sur une rivière noire à la tête du lac d'Ullsvater, et, sur ce lac même, le paquebot qui va jusqu'à Patterdale, à l'autre extrémité. Un enchantement flotte dans ce paysage, à cause de la nuance gris perle du jour. L'admirable et vaste lac est immobile. Pas une ride ne fronce son eau où a passé toute la pâleur du ciel. Le lac ressemble à un défilé d'eaux dormantes, prises entre des gorges qui par derrière en laissent apercevoir d'autres. Les tournants de l'horizon au coin des caps et les sauvages entrées des baies me ravissent, d'autant qu'il n'y a pas dix personnes sur le bateau, et que mes sensations ne subissent pas le coup de ciseau du voisinage. Arrivé à Patterdale et marché le long du lac du côté d'Airey-Force, dans une heure de silence infini qu'interrompt de place en place le bruit d'un ruisseau qui coule, et d'instants en instants le bêlement d'un troupeau lointain. La dentelure de la rive que je vois par delà le beau lac, plantée d'arbres et sinueuse, est charmante à

suivre, comme le dessin découpé d'une fougère ou le raffinement d'une sensation. Il y a une grande mort grise du ciel voilé, avec un peu de vie bleue par intervalles, et cette mosaïque du ciel, reflétée dans l'eau, la colore d'une teinte changeante et moirée d'un effet tout spécial. C'est une alternance de vagues bleues et grises, — de vagues, non, mais de larges plis silencieux. Car à peine un frisson, le frisson tendre qu'éveillerait une bouche invisible, court sur cette eau pâmée, dont la félicité mélancolique touche le cœur, à l'égal d'un sentiment humain...

Dimanche 27. — ... Longue et brumeuse journée de dimanche anglais, passée dans un morne hôtel de Penrith à lire, écrire, et à poser le front contre les carreaux pour voir dans la rue déserte les passants aller au temple ou en revenir. Soudain, une sonnerie de trompettes éclate, accompagnée de chants étranges. Une centaine de personnes paraissent, conduites par une femme qui marche à reculons. Les voix chantent : « *The lamb, the lamb, the bleeding lamb!* — L'agneau, l'agneau, l'agneau qui saigne!... » Les gens s'arrêtent et forment le cercle autour d'un homme vêtu d'un uniforme presque militaire, et sur le collet duquel sont brodées en argent des S majuscules. Cet homme commence une sorte d'oraison jaculatoire. La tête se renverse, la bouche se tord, les yeux se révulsent. Il appelle : « Le Seigneur! le Seigneur!... » Une expression de désespoir ou d'ex-

tase se lit sur tous les visages. Une jeune fille, toute frêle et gracieuse, avec un chapeau fermé, pleure silencieusement. Elle parle à son tour. Puis les cuivres ronflent. Le cantique recommence et la troupe part. C'est un bataillon de l'Armée du Salut qui vient de défiler devant moi. Un réformateur du nom de Booth a fondé cette secte, voici deux ans. Aujourd'hui elle compte des adeptes dans toutes les villes d'Angleterre. Elle vient d'acheter un magnifique bâtiment dans *Regent's circus*, à Londres. Et le cardinal Manning lui consacre un gros article dans une revue célèbre. Il faut venir en Angleterre pour rencontrer de ces phénomènes de ferveur, qui attestent combien la sève religieuse est vivace encore dans le pays des puritains. Même il arrive que cette sève est assez puissante pour transformer les éléments les plus étrangers. Carlyle n'a-t-il pas trouvé le moyen d'aboutir au mysticisme à travers Gœthe?...

XVIII

Je quittai Penrith pour Whitehaven, afin d'aller de cette dernière ville visiter, après tous les lacs de la contrée, celui d'Ennerdale, terme marqué d'avance à mon voyage. Il n'y a pas cinq heures de chemin de fer et déjà des signes de toutes sortes attestent que c'est le terme du district.

L'oasis de plaisance finit ici, et l'implacable envers du loisir anglais apparaît à nouveau. Les tuyaux gigantesques des fabriques fument durement. Énormes chaudières renflées et rouges surplombent des terres calcinées. Après avoir longé la vaste nappe du Bassenthwaite water, le chemin de fer arrive au bord de l'Océan. Une baie se dessine, immense, et que les montagnes de l'Ecosse ferment là-bas de leurs masses violettes, tandis que, de ce côté, s'échelonne une série d'usines. Qu'elle est sinistre, la mer qui roule dans ce golfe ses lames vertes et brouillées! Quelques barques de pêcheurs y tressautent lamentablement. A l'heure du retour et dans cette clarté froide du matin, le marin livre sa voile à cette âpre bise. Le bateau penche. La houle se boursoufle et l'homme regarde le rivage. Il voit dans le lointain la haute cheminée vomir une noire vapeur de suie. C'est l'usine où deux de ses garçons travaillent tandis que le troisième est en mer avec lui. A la maison la mère demeurée seule écoute le vent, arrose de charbon frais le feu qui rougeoie. Et le pêcheur sent peser sur sa race l'obscur, l'inévitable fardeau de la misère.

La misère! pourquoi ce spectre douloureux s'interpose-t-il entre les émotions nouvelles et mon imagination? Vous est-il arrivé parfois, au sortir d'un plaisir, non pas coupable et sensuel, mais délicat et tout d'intelligence, — comme la lecture d'un beau livre au coin du feu, l'hiver, — de rencontrer dans la rue un ouvrier ivre, et votre cœur ne s'est-il pas serré comme sous l'étreinte

d'un vague remords? Bourreaux que nous sommes de par l'inéluctable loi du combat pour la vie, même dans nos heures idéales, la sécurité de nos plus beaux songes s'appuie sur l'asservissement de tant de créatures humaines, nos semblables! La page que j'écris amoureusement sur le coin de ma table bien rangée, le loisir nécessaire aux impressions que j'essaye de noter de mon mieux, le loisir nécessaire à la curiosité de ceux qui liront ces notes, tout cela est fait du sang et des larmes des déshérités. Cette affreuse idée est vraie partout. Nulle part elle n'est rendue sensible comme en pays anglais, car nulle part le contraste ne se marque davantage entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, entre la fleur et son terreau. Je sors d'un district où tous les cottages sont élégants, tous les visages reposés, tous les costumes au moins décents, et sur la route du petit port de Whitehaven au lac d'Ennerdale, je rencontre les ouvriers des mines de fer du voisinage. Ils vont et viennent, effrayants à voir, la face et les vêtements enduits d'une teinture rouge. Les rivières que la route traverse, grosses et grondantes, roulent des eaux toutes rouges, pour avoir travaillé, elles aussi, dans les mines. Les chevaux qui traînent les tombereaux ont leur croupe frottée de cette effroyable couleur rouge, qui tache le tronc des arbres, les pierres des murs extraites de la rivière et par places le feuillage des buissons, comme si le paysage entier se trouvait condamné, frère muet des hommes, à l'esclavage de l'industrie.

Comment avoir le cœur, après ce tragique et poignant spectacle, d'admirer la beauté sereine et candidement sauvage de ce lac d'Ennerdale perdu dans sa vallée déserte? Errant en barque sur des eaux muettes et par un ciel tendu de blanc, — comme un cercueil de jeune fille, — je songe à ceux qui, tout enfants, avaient dans leur âme de quoi goûter la morte douceur de ce ciel et de ces eaux, inconscientes victimes, de l'âme desquelles la fatalité sociale a précocement arraché la fleur du songe. Ce ne sont pas les affamés de la chair que je plains avec le plus de mélancolie, car ils ont des heures d'assouvissement, — mais ceux-là en qui sourd obscurément une sensibilité qui ne se comprend pas elle-même, — mais les artisans chez lesquels agonise un artiste et qui ne le savent point, — mais les femmes du peuple que dégoûte la brutalité de leur ménage, — mais les enfants qu'écœure l'apprentissage de leur métier, toute cette légion des Ariels dont la vie a fait des Calibans. Comment y songer sans une amertume navrée, surtout lorsque la science nous a démontré l'inefficacité des révoltes et la vanité des utopies réparatrices?

... Au matin du jour où je devais quitter Witchaven pour Carlisle et Londres, je me promenais le long de la digue transversale qui clôt le port de cette ville de pêcheurs. Je suivais le chemin ménagé au bas de cette digue et qui fait comme un petit quai à l'abri du vent. Le mur de la digue est si

haut que de ce trottoir on ne voit pas la mer. Le port se développait, silencieux et paisible. A peine si une ondulation s'y faisait sentir et soulevait doucement les grands bateaux où les marins faisaient leur cuisine. Au pied d'un phare qui termine la digue, une maison très basse et qui regarde, elle aussi, le port, se tapit craintivement. Derrière les vitres, des plantes d'intérieur, géraniums rouges, vertes fougères, déploient leurs feuilles immobiles, — jouissance intime de quelque femme aux délicats instincts. Je regardais ce port et ces fleurs, la ville étagée au pied de sa colline, cet étroit tableau d'intimité, — puis j'écoutais, sans le voir, l'Océan rugir. J'entendais les lourds paquets d'eau violente frapper la digue de l'autre côté et je me pris à penser que c'était le symbole de notre existence, à nous, lettrés, qui nous complaisons dans les sécurités de la civilisation, sans prendre garde aux grandes vagues de la vie, dévoreuses d'hommes. Seulement, la plainte des vagues est parfois trop forte pour que nous ne l'entendions pas. Quelques-uns, dont le poète Lucrèce a vanté l'indifférence, trouvent dans cette rumeur de quoi redoubler leur bien-être. Je suis de ceux qui sentent autrement, et une fois de plus je venais de l'éprouver à la veille de finir mon heureux voyage aux lacs anglais.

Août 1882.

IV

SENSATIONS D'OXFORD

A un ami.

I

Te rappelles-tu, cher compagnon de tant de jours et de si anciens déjà, te rappelles-tu nos promenades à travers le jardin du Luxembourg, il y a dix ans? Heureuse époque où, sous le prétexte de préparer nos examens, nous causions littérature, parmi les marbres dans lesquels revit le souvenir des princesses mortes depuis des siècles! Les statues étaient des œuvres d'une sculpture plutôt médiocre, mais les noms des reines, inscrits sur le socle, nous faisaient rêver — indéfiniment. Il flottait pour nous, en ces années-là, dans l'air des après-midi de printemps et d'automne, l'espérance d'une vie si noble et si pure! Nos grands bonheurs d'alors étaient des impressions d'art; nos grandes tristesses, des incertitudes sur les vérités de la métaphysique et de la religion. Des étu-

diants pareils à nous et à la même ferveur d'Idéal, en fut-il beaucoup, en est-il encore dans ce vieux Quartier Latin où enseigna Jouffroy, où travailla Balzac? Certainement oui, et c'est à eux, aux frères inconnus du mystique cénacle des esprits, que je dédierais ces notes de voyage sur la vénérable université anglaise et ses étudiants, si elles ne t'appartenaient de droit, mon ami, à toi qui me représentes ma jeunesse dans ce qu'elle eut de plus sincère et de plus charmant, mes années d'apprentissage dans ce qu'elles eurent de plus délicat et de plus sérieux... Mais pourquoi te dire ce que tu sais si bien? Paris est loin, et Boulogne, et Folkestone, et Londres. Je suis assis à la table de travail de mon petit salon, dans mon appartement d'Oxford. Par la fenêtre en saillie, j'aperçois un ciel du soir bleuâtre et doux. J'entends un oiseau qui crie, de loin en loin le bruit sec d'un marteau qui frappe sur la porte d'un des cottages de la rue, et je commence de t'écrire ces notes...

II

Paris est loin... mais ne le connais-tu pas comme moi, et ne l'as-tu pas savouré dans sa réconfortante amertume, ce plaisir de quitter un matin toute sa vie habituelle, corvées et amusements, affections et haines; — ce plaisir de monter dans le train qui

part, de s'accouder sur le bastingage du paquebot qui fend l'eau verte, et de n'avoir plus à côté de soi que sa pensée; — ce plaisir d'abandonner la femme qu'on aime, et ses coquetteries et ses sourires qui font si mal; — ce plaisir encore de se laisser aller à être tendre pour elle, à distance; car cette tendresse-là, du moins, n'aboutira pas à quelque cruelle déception? Ah! cette ivresse de la liberté, à demi-farouche, nostalgique à demi, comme je la goûtais à plein cœur dans ces premières journées de mon arrivée à Oxford! Ce fut aussitôt une de ces jolies semaines du mois de mai anglais, avec des caresses d'une lumière un peu voilée, comme il en faut sur les constructions d'une architecture gothique pour qu'elles aient vraiment leur grâce. Un rien de brume transparente flotte emprisonné dans les découpures des clochetons, autour des meneaux des fenêtres en ogive et dans la dentelure des créneaux. Les vieilles pierres que les longs et froids hivers du nord ont comme revêtues d'un manteau d'humidité noire, semblent s'éveiller dans le frisson de cette lumière immortellement jeune, et c'est un contraste d'une poésie délicieuse lorsque cet éveil du nouveau printemps s'accomplit dans une ville du moyen âge demeurée aussi intacte que l'antique Oxford. Depuis Venise, aucun paysage de cité n'a enlevé mon imagination de promeneur à une telle distance de notre époque. Ce ne sont, une fois les faubourgs franchis, qu'édifices anciens, coupoles et tours, beffrois et clochers, se profilant sur les quatre coins de l'horizon. Certaines rues

glissent tout entières entre de hautes murailles de couvents, et par l'ouverture des portails garnis de colonnettes, d'espace en espace, un profond jardin s'aperçoit, une verte pelouse, des arbres gigantesques, des fleurs sur le rebord des croisées. Même les maisons modernes qui se pressent autour des collèges anciens et des églises, ces maisons anglaises qui se ressemblent d'une extrémité à l'autre de la grande île, avec leurs carreaux en guillotine et le renflement de leurs fenêtres, ont pris ici un je ne sais quel air pittoresque et vieilli qui s'harmonise avec la physionomie du reste de la ville. De loin en loin, au milieu de la rue et dans l'ombre d'une chapelle, un cimetière s'étend, si intime, si paisiblement funèbre et coquet, j'allais dire si heureux? Au-dessus des larges dalles, les cytises balancent les pluies d'or de leurs fleurs, les lilas frémissent avec leurs branches chargées de grappes violettes. Des pâquerettes étoilent l'épais gazon. Si les morts qui sommeillent dans cet enclos de silence et de fraîcheur remontaient au jour, et s'ils se mêlaient à la foule de passants qui vont et qui viennent autour de la grille, certes, ils ne trouveraient guère de changements dans la figure des dix-neufs collèges. La tour divine de *Magdalen*, au sommet de laquelle c'est la coutume de saluer par un cantique l'aube blanchissante du premier matin de mai, se dresse toujours, au bord de la rivière. Le nez de bronze doré n'a pas été arraché de la porte de *Brasenose*. La grande cloche familièrement surnommée *Tom*, continue de sonner dans le clocher

de *Christ Church*. Le vieil *Exeter* n'a pas cessé de faire vis-à-vis à Lincoln, et les jardins de *Saint-John* de remuer au soleil de l'année renaissante les milliers de feuilles de leurs arbres séculaires. Les pauvres morts, ces acquittés de la vie, ces *défunts*, comme les appelaient si éloquemment les Latins, n'auraient pas à demander leur chemin pour faire un pèlerinage à la place où s'est accomplie leur destinée. Et nous, mon cher ami, combien en avons-nous vu changer de visage parmi ces rues qui servirent de cadre muet aux mélancolies ou aux félicités de notre jeunesse? Que de maisons nouvelles sont là pour nous jurer que nous datons déjà d'hier, nous qui avons si peu vécu!

Dans ces rues d'Oxford, toutes bordées de constructions gothiques, des étudiants passent, reconnaissables à leur âge, puis à leur costume. Les uns vont subir un examen ou bien accomplir quelque devoir officiel. Ceux-là portent le petit manteau d'abbé qui flotte à l'épaule et sur la tête une toque d'un étrange dessin. Imagine un véritable casque d'étoffe noire qui emboîte le crâne, et par-dessus se développe une sorte de plate-forme carrée de la même couleur. D'autres sont de loisir et se rendent au *club* ou à quelque visite. Ils offrent cet aspect de tenue correcte et traditionnelle qui fait l'envie de tout jeune Parisien de 1883, désireux de s'improviser *gentleman*. En «complet» de nuance grise, le veston ouvert et moulant les reins, le col droit, la cravate épinglée, le chapeau rond et enfoncé droit sur le front sans qu'une boucle de cheveux

dépasse, les pieds à l'aise dans la bottine lacée à talon plat, ils marchent par grandes enjambées et d'une seule pièce. Ils tiennent d'une main la paire de gants en peau rougeâtre, de l'autre la canne qu'ils portent par le milieu et à une certaine distance du corps. Cette parfaite et impeccable rigueur est rendue plus sensible par la négligence de ceux qui reviennent d'une partie de paume ou de canotage. Ces derniers ont endossé la veste de flanelle orange ou bleue, et sur leur poitrine sont brodés les armes de leur collège. En pantalons de flanelle aussi, le chef coiffé d'une casquette souple, les bras chargés de raquettes, ils fument la courte pipe en racine de bruyère, et c'est le seul détail qui atteste que voilà le Quartier Latin de l'Angleterre... Te rappelles-tu les prodigieuses hérésies de costume que se permettaient nos camarades des alentours du Panthéon? Mais ce Paris où nous avons eu nos vingt ans, avec sa rivière toujours bleue, avec son ciel tiède, avec la gaieté de ses rues, avec le nonchaloir de ses flâneurs, n'est-ce pas le Midi déjà, par rapport à la brumeuse Angleterre, le Midi facile et ensoleillé, le Midi du laisser-aller et de la familiarité, si heureusement installé dans sa bonhomie volontiers galante, — et le Nord a-t-il jamais connu de ces jours où le fait d'exister est par lui seul un délice?

III

Tu as froncé le sourcil tout à l'heure en rencontrant du regard ce mot : *collège*. Il est si vilain en français et le cortège d'idées qu'il évoque si complètement détestable! Encore, toi qui fus externe, tu ne les connais que par le dehors, ces odieuses prisons. J'y ai, pour ma part, traîné dans l'ennui dix pleines années de mon enfance et de mon adolescence, — des années dont je ne voudrais pas revivre une minute, pas une seule. Je revois la cour étroite où nous n'avions pas la place de jouer, la salle d'étude où il nous fallait travailler coude contre coude, dans le silence et l'immobilité, le morne dortoir où nous nous réveillions au son du tambour. J'éprouve à nouveau les souffrances de cette vie de caserne et de promiscuité. Mais un collège d'Oxford ne ressemble pas plus aux nôtres qu'un lycéen, pâle et engoncé dans sa vieille tunique, ne ressemble au jeune athlète que je viens de voir passer sur le trottoir d'en face, souple et musclé dans sa vareuse de bateau. Le collège anglais est quelque chose d'assez indéfinissable, qui tient à la fois du riche couvent et du *club* aristocratique, comme l'étudiant anglais tient à la fois du *sportsman*, de l'humaniste et du gentilhomme. Te rappelles-tu le singulier poème de Tennyson :

la Princesse, histoire romanesque de la fille d'un roi qui fonde sur la frontière des possessions de son père une université virginale pour elle et ses compagnes préférées? Et sous les yeux de la lectrice anglaise un décor s'évoque d'architectures exquises et de fraîches pelouses, si gracieux et si fleuri de roses que la plus élégante idylle s'y développe comme en son décor naturel. Tennyson n'a eu qu'à copier les lignes d'un des édifices d'Oxford, où il s'en rencontre vingt pareils. Que ce soit *Merton college* ou *Trinity*, *Worcester* ou *Wadham*, c'est toujours le même lacis d'antiques escaliers de pierre qui tournent dans des tourelles ou se brisent à des encoignures. Le long de ces escaliers s'ouvrent les appartements des étudiants. Chaque Oxonien possède deux vastes cellules, quelques-unes ornées d'un plafond en voûte, toutes avec des fenêtres dont les carreaux sont cerclés de lamelles de plomb. Qui ne rêverait ici d'un docteur Faust abîmé dans le gouffre des anxiétés métaphysiques? L'ameublement de ces pièces d'un autre âge est très moderne cependant et parfois luxueux. D'ordinaire, une table carrée, qui tantôt sert pour le *lunch* et tantôt pour le travail, occupe le milieu de la chambre d'étude. Quelques fauteuils, un divan, des chaises de toutes formes, une bibliothèque et des gravures achèvent de donner à ce séjour une physionomie de garçonnière confortable. La chambre à coucher est plus petite. Un lit de camp et le bassin de zinc obligatoire pour le bain froid du matin en sont les principaux

objets. L'étudiant est le maître chez lui. L'écriteau cloué à la porte et sur lequel est gravé son nom constate une propriété réelle de ce coin de l'énorme ruche. Cela procède tout ensemble du *home* et du couvent, mais un *home* soumis à quelques règles strictes, comme de ne jamais découcher, et un couvent où la liberté d'aller et de venir, de rentrer et de sortir, de choisir ses moments de travail et ses moments de flânerie, est presque absolue.

Un peu avant huit heures, l'étudiant est debout. S'il est très fervent, il assiste d'abord au service dans la chapelle; puis, vers les neuf heures, il se trouve assis devant les nombreux plats du déjeuner dans la salle commune, le *hall*, — sorte d'immense réfectoire monastique, sur les murs duquel sont appendus les portraits des fondateurs du collège, des illustres élèves ou des donateurs généreux. Certaines de ces toiles, attachées là du vivant ou aussitôt après la mort des personnages dont elles perpétuent le souvenir, datent de plusieurs lustres. La pinte d'argent, où l'étudiant boit la bière et le cidre, est aussi le plus souvent un cadeau fait au collège par un ancien élève. Un *ex dono*, des armes et le chiffre d'une lointaine année rappellent au possesseur d'aujourd'hui qu'il n'est que le dépositaire d'un bien-être et d'une richesse qui le précédaient et qui lui survivront. Même le plus mince détail contribue ainsi à redoubler l'impression de travail successif et continu qui se dégageait déjà des pierres des murailles. Et quels noms que ceux de ces anciens élèves! Il

traîne cinq ou six siècles de gloires anglaises dans tous les corridors de ces cloîtres laïques. A *University college*, voici encore les chambres où vécut le poète Shelley; à *Worcester*, celles où séjourna Thomas de Quincey, le mangeur d'opium et le grand essayiste. Le portier qui conduit le visiteur raconte qu'on abattit, voici quarante ans, un peuplier dont le feuillage bouchait l'horizon de cette fenêtre. A *Merton college*, qui date de 1264, étudièrent et le *docteur subtil*, ce Duns Scott qui fut l'adversaire de saint Thomas, et le théologien Jean d'Okkam, le *docteur invincible*, et le réformateur Jean de Wickliffe. Une des cours de ce collège, toute sombre au milieu des bâtiments qui le cernent, impose aux moins songeurs la vision des temps évanouis, lorsque la querelle des nominalistes et des réalistes bouleversait les écoles d'Europe. A *Oriel* fut élevé sir Walter Raleigh, ce héros de tant d'expéditions extraordinaires, qui trouva le loisir, durant sa captivité à la Tour, d'écrire une *Histoire du monde* in-folio. A *Queen's college* s'instruisit le mystérieux et terrible prince Noir; à *New college*, William Pitt; à *Christ Church*, le duc de Wellington. On montre dans les jardins de *Magdalen* l'allée où se promenait Addison; là il composait d'ingénieux vers latins sur la paix de Ryswick ou sur les marionnettes. A *Pembroke* se rattache le nom du célèbre docteur Samuel Johnson, cet acharné *tory*, qui disait de Rousseau : « Je voudrais le voir déporté et travaillant dans les plantations. » Ailleurs passerent et le philo-

sophe Hobbes, le théoricien du despotisme, et le doyen Swift, l'amer et douloureux insulteur de l'espérance humaine. — Toute l'Angleterre ancienne est représentée, vivante encore, et se reflétant sur l'Angleterre moderne et contemporaine. Depuis Rome, aucun peuple n'a, plus que celui-ci, pratiqué l'art difficile de durer...

Mais l'étudiant a déjeuné. Il travaille jusqu'aux environs d'une heure de l'après-midi. Un *lunch* hâtif alors, qui se compose d'un peu de viande froide et de marmelade; puis en route pour la rivière, à moins que ce ne soit le tour du *lawn-tennis* ou du *cricket*. Vers cinq heures, les exercices du *sport* sont finis, et l'étudiant passe au *club*, où il lit les journaux. Il erre dans le *High Street* et le *Corn Street*, — prononce le *High* et le *Corn*, — ou bien il assiste au service du soir dans une des chapelles, et s'il choisit celle de *New College* et de *Magdalen*, où sont des écoles de choristes, il entend sous les voûtes anciennes des voix, délicieuses de fraîcheur, chanter quelques phrases de Schumann ou de Mendelssohn. Sept heures arrivent. C'est le moment de revêtir à nouveau la toge flottante et de reprendre le chemin du *hall* pour y dîner sous la présidence des dignitaires du collège, — les *fellows*, ou les *dons*, ainsi que les appelle la langue d'Oxford, — qui prennent leur repas sur une estrade, à l'extrémité de la vaste salle. Le dîner fini, l'étudiant passe cinq fois sur six sa soirée à quelque *vin*, c'est-à-dire que ses amis et lui se réunissent dans la chambre de l'un d'entre

eux pour boire du porto, du sherry, fumer des pipes et des cigares, chanter au piano ou jouer aux cartes... Ce n'est point, comme tu vois, une retraite de pénitence qu'un collège anglais. La grande affaire paraît être de préserver de la fréquentation des filles une élite de jeunes gens choisis dans la classe riche. Avec leur apparente indépendance, ces étudiants d'Oxford se trouvent tenus de la manière la plus étroite sur le chapitre essentiel du plaisir le plus vif à leur âge. Ils se croient libres. Ils le sont en effet de ramer et de monter à cheval, de boxer et de vider des flacons de vin d'Espagne; mais, pour le reste, non. Et c'est de ce reste-là que nos étudiants s'inquiètent d'abord. Le malin génie de la nature, comme disent les pessimistes, qui fait flotter un coin de jupe dans les cerveaux de vingt-deux ans, s'applique bien à ne pas perdre ses droits. Il arrive parfois, m'a-t-on raconté, que le train d'Oxford amène à la petite ville d'Abingdon, laquelle n'est pas trop loin, un jeune homme et une jeune femme, qui descendent à l'hôtel pour y prendre le thé dans une salle particulière, et le jeune homme est un des vertueux étudiants de quelque docte collège, et la jeune femme une grisette de la vertueuse ville d'université. Mais l'après-midi est court, le déplacement incommode, la créature intéressée et d'une élégance douteuse. Il faut être rentré avant minuit. — et c'est autant de pris sur ce démon de l'amour, à qui tous les déguisements sont bons pour nous boire un peu de notre force et de notre pensée, — oui, tous et les

plus délicats comme les plus grossiers, depuis le charmant visage, la taille ronde, le joli tour d'esprit et les bas de soie à jour d'une Parisienne jusqu'aux fraîches couleurs, aux formes masculines et aux yeux inexpressifs d'une fille anglaise. Le premier de ces déguisements est plus dangereux que le second.

IV

Quels endroits cependant pour y mener une femme au beau sourire et s'asseoir à ses pieds, que ces verts et immenses jardins des collèges, — lesquels ne servent guère qu'à des parties de *lawn-tennis* ou à de solitaires lectures de volumes grecs ou latins !... Elle sourirait, cette femme aux yeux fins, — et ce serait une sensation à la fois mélancolique et charmante que de voir cette gracieuse créature se détacher sur un fond de vieille architecture gothique, — aimable symbole de la Vie immortellement jeune et renouvelée, parmi les symboles vénérables des années à jamais passées... — Elle sourirait, cette enfant coquette, et ce sourire serait une ironie suprême à l'adresse des docteurs des autres temps qui ont blanchi sur les in-folio dans le silence de ces couvents de travail. Car ces savants, avec leurs veilles studieuses, n'en ont pas plus appris sur la duperie de la nature et l'universelle vanité que n'en

apprend en quelques minutes celui qui aime cette femme au joli visage, et qui l'écoute, dans le mystère du soir, murmurer des phrases aussi dépourvues d'âme que son visage est délicat, aussi vaines et vides que ses yeux sont profonds, aussi frivoles que son sourire est tendre... Combien de fois ai-je ainsi évoqué une adorable image, à l'heure mourante du jour, dans les jardins de *New college*, d'abord, que je visitai avant tous les autres? Ce sont aussi ceux dont l'aspect est plus ancien. Comme les membres du collège s'étaient chargés de maintenir en état la partie des remparts de la ville sur laquelle donnait leur terrain, la ligne des créneaux est restée debout à cette place, et sa dentelure ferme l'horizon. Du lierre frissonne autour de ces pierres contre lesquelles les balles et les boulets pleuvaient durant les guerres civiles. Des chênes gigantesques, des ormes, des pins poussent le long des minces allées et en plein milieu de l'épais gazon passé au rouleau. Cela est tout ensemble frais et recueilli, doux au regard et vénérable. Il erre sous ces arbres comme une âme invisible de tant de choses mortes qui ne s'en sont point allées tout à fait! N'aurait-ce pas été un paradoxe délicieux et moqueur que de prolonger une conversation sentimentale dans ce paysage de jadis? Des sonneries de cloches courent dans l'air. Quel délice d'être à deux dans cette solitude fleurie, et d'entendre une bouche aux lèvres menues parler des amants d'une amie intime, vanter un nouveau roman d'une littérature suffisamment édul-

corée ou pimentée et raconter les bonnes fortunes de quelque jeune élégant chez lequel les femmes reconnaissent avec extase leur propre esprit!... A moins toutefois que la compagne de cette promenade parmi les jardins du vieux collège ne fût du petit nombre de celles qui consentent à se taire et à se laisser regarder.

Oh! Une femme qui ne parlerait pas et qui se contenterait d'incarner dans sa personne l'impérissable, la divine Beauté, une femme qui ne parlerait pas, mais qui aimerait, et dont les yeux seraient baignés de tendresse et d'ignorance, comme des yeux de gazelle avec une expression humaine, — celle-là, l'incomparable, comme on serait à l'aise pour l'aimer, soit dans ces jardins de *New college*, soit encore dans ceux de *Magdalen!* Légère comme une apparition, elle glisserait sous les arceaux du cloître dont les colonnettes entourent un gazon paré de fleurettes d'or. Les oiseaux posés sur l'herbe chanteraient à son passage. Les monstres sculptés sur les gargouilles la suivraient de leurs yeux de pierre. Les biches apprivoisées du parc frôleraient sa main de leur pelage fauve. Le long de la promenade d'Addison, les arbres centenaires éventeraient son front avec les feuilles de leurs branches. Les pervenches bleues s'ouvriraient dans le buisson. Nul autre bruit que celui de la fuite d'un mulot en train de traverser l'allée. Le petit filet d'eau qui cerne le parc coulerait si doucement! Le soleil bas éclairerait d'une lumière blonde le tronc des vieux ormes, et la ligne

de son corps, à elle, la chère silencieuse. Il y a des heures et des coins du monde où il est si facile de croire au bonheur, — si facile et si dangereux. Malgré toutes les expériences et les résolutions, qu'une brise de printemps passe dans un feuillage et la philosophie tombe par terre, cassée en mille morceaux comme une tasse qu'un enfant laisse choir. Je crois bien avoir traduit cette idée plus poétiquement, un jour que je m'étais attardé, comme de coutume, à songer dans le jardin de *Worcester*, où ce n'étaient, autour de la pièce d'eau, que lilas et cytises, marronniers et arbres de mai tout en fleurs. Comme le jardin est voisin de la gare, le sifflet d'un train en partance arrivait par intervalles, attestant, hors du calme asile, la continuité du déchaînement de l'implacable vie, et — que l'ombre des *fellows* de l'autre siècle me pardonne ! — je m'en allai avec ces vers qui me chantaient dans la tête :

O mon Rêve, ô plaintif rossignol qui te poses
Pour chanter ta chanson par ce beau soir d'été
Sur un arbre de Mai tout fleuri de fleurs roses,
Tais-toi, perfide oiseau que j'ai trop écouté.

Je les connais trop bien, ces soirs d'un charme tendre,
Où les feuillages verts frissonnent dans l'air bleu,
Ces soirs comme j'en ai trop passés à t'entendre
Me chanter la chanson de l'amour sans adieu.

J'ai trop mêlé mon âme à l'âme parfumée
De fleurs qui se mouraient par ces soirs d'autrefois,
Trop contemplé les yeux d'une idéale Aimée
Qui s'évoquaient, mon Rêve, à l'appel de ta voix.

Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères.
Laisse l'arbre de Mai fleurir sans t'y poser,

Et s'endormir ce cœur, troublé comme naguères,
Grâce à toi, du désir d'un immortel baiser!...

Il n'est pas d'immortel baiser, pas plus qu'il n'est d'immortel printemps. Ces fleurs de l'arbre de mai passeront comme a passé mon rêve, puis ce sera le tour de l'arbre lui-même, et après beaucoup d'années le tour des bâtiments entre les murs desquels verdoie ce vaste jardin, et le tour ensuite de la race dont l'esprit s'était manifesté par ces édifices, dont la langue se parlait sous ces voûtes anciennes. Et après beaucoup et beaucoup d'années encore, cette terre qui soutient ces murs, cet arbre, ces fleurs, qui nous soutient nous-mêmes, subira le sort réservé à tout objet comme à toute créature. Dépouillée d'atmosphère et glacée comme la lune, dont le mince croissant se dessine maintenant sur l'horizon, elle roulera, globe vide et muet, à travers les espaces. C'est à cause de ces certitudes que le morne Schopenhauer avait raison, et avant lui le Bouddha libérateur, de conseiller à l'âme inquiète la rentrée volontaire et définitive dans le couvent du non-être, eux qui ne croyaient pas *au Père qui est aux cieux*. Un : *à quoi bon?...* désabusé se prononce ainsi dans le soupir de tous les soirs, pour se changer chaque matin en une parole d'aurore et d'espérance, et il en sera ainsi jusqu'au dernier souffle du dernier homme.

V

C'est qu'aussi bien, elle est étrangement habile à charmer le pessimisme le plus intraitable par le chatoiement de ses lumières et la décevante poésie de ses apparences, cette nature, si dangereuse au fond et si implacable! Au lendemain du soir où je m'étais abandonné dans le jardin de *Worcester* à ma trop raisonnable mélancolie, tu aurais souri de me voir, assis à l'arrière d'un léger bateau, et lancé, en compagnie d'un étudiant de mes amis, sur l'*Isis*, — heureux de respirer et de regarder le paysage, comme si je n'eusse jamais philosophé de ma vie. On appelle de ce nom mystérieux d'*Isis* un des deux bras de la Tamise qui entourent Oxford, et le plus large. L'autre est surnommé le *Cherwell*. — La Rivière! Voilà ce qui fait la félicité de la vieille ville universitaire et son orgueil. Le jeune barbare que Matthew Arnold prétend exister dans tout jeune Anglais de vingt-cinq ans trouve, dans le maniement d'une barque durant des heures et des heures, de quoi user, à force d'énergie physique, cette atavique ardeur de lutte qui brûle son sang. Sur l'*Isis* donc, et à l'extrémité des vastes prairies de *Christ Church*, se déploie le long du bord une file de pontons qui appartiennent aux divers collèges. Dans les salles

aménagées à l'intérieur, les étudiants qui doivent prendre part à une course peuvent se préparer, et sur la terrasse la foule des spectateurs trouver place pendant ces mêmes courses. Tout à l'entour sont amarrées des embarcations de formes différentes, depuis la frêle pirogue qu'un homme manœuvre seul à la pagaie, jusqu'au canot de huit rameurs, sans parler des yoles à voiles réservées pour les jours de brise. Lestes et robustes dans leur veste de flanelle blanche ou dans le maillot qui moule leurs muscles, les jeunes gens détachent quelqu'une de ces embarcations. Chacun porte sur soi les armes de son collège. Voici les trois cerfs de *Jésus*, l'aigle de *Christ Church*, la main ouverte de *Worcester*. Il en est qui, avant de saisir l'aviron, se jettent à l'eau, afin sans doute de suffire ensuite à une course plus longue sans être incommodés de la chaleur. Et c'est un spectacle charmant que celui de cette rivière par un joli après-midi de printemps. Elle roule, pleine et sombre, au ras des larges prairies jaunes de boutons d'or. Oxford, sur la rive gauche, dentelle de ses constructions gothiques le ciel bleuâtre et toujours un peu voilé de brumes. Le beffroi de *Magdalen*, le clocher de *Christ Church*, la coupole de la bibliothèque Radcliffe, dominent les autres édifices, et le cercle des montagnes qui entourent la ville verdoie doucement. C'est sur la rivière une allée et venue ininterrompue des barques légères. La toile des yoles se gonfle avec mollesse, les palettes des pagaies font voler alertement les minces

pirogues. Les huit rames des grands canots s'élèvent et s'abaissent avec une régularité comme automatique. Parfois, à l'arrière, une femme, vêtue de blanc, est assise et tient la barre. Mon compagnon me montre sur la droite un nouveau ponton qui sert de villa d'été à un Anglais excentrique et à sa famille; et sur toute cette vie du fleuve une clarté se pose, jeune et fraîche, qui donne à l'eau comme la gaieté humaine d'un sourire.

Elle roule ainsi, cette familière et allègre Tamise, jusqu'à l'église d'Iffley, antique chapelle normande qui se dresse sur une hauteur, entre un cimetière fleuri de roses et un presbytère qu'achève un jardinet, — solitaire et pieux asile d'où il semble que la vie doive apparaître, lumineuse, intime et reposée, comme ce paysage!... Mais si charmante que soit cette Tamise par laquelle se prolongent l'*Isis* et le *Cherwell* réunis, le *Cherwell* lui-même, ce plus petit des deux bras du fleuve, m'a paru plus charmant encore. Il serpente, très mince et à peine profond, le long des prairies de *Christ Church*, après avoir contourné le parc de *Magdalen*. Les pâles feuillages des saules s'agitent au-dessus de son eau sinueuse et dormante. Il n'y a plus ici ni grandes yoles, ni barques de courses, mais seulement les toutes grêles embarcations chargées de deux amis ou d'un seul rameur. De distance en distance, et dans les endroits où les branches des arbres de la rive retombent et forment un berceau naturel, une de ces embarcations est attachée. Immobile à demi et couché au fond,

un étudiant feuillette un livre. Il reste ainsi plusieurs heures à jeter tour à tour les yeux sur la page commencée et sur la verdure frémissante, sur le ciel bleu, sur la rivière. Le grand air est indispensable à ce corps robuste comme il l'est aux plantes, comme il l'est aux libres animaux, et dans cet étudiant d'Oxford n'y a-t-il pas un peu de la beauté animale de ces jeunes Grecs dont nous admirions au Louvre l'harmonieuse vigueur, reproduite par le marbre des sculptures? Les statues d'athlètes intelligents qui se voient dans les musées antiques semblent plus admirables encore de vérité lorsqu'on est venu ici et qu'on a constaté avec sa propre expérience combien le mariage des violents exercices physiques et de la culture intellectuelle est fécond en splendeurs viriles. Chez nous autres, Français de la seconde moitié du siècle, trop souvent l'arbuste de la pensée grandit dans un terreau qui n'est pas assez riche. Les racines fendent le vase et l'arbuste est malade par l'excès même de son développement. Cet arbuste spirituel dont chaque feuille est une idée pousse ici en plein sol, et plus d'un pourrait dire comme le sage antique, parmi ces manieurs d'avirons et de livres savants : « Tout est en harmonie avec moi, nature, qui est en harmonie avec toi!... » — Pendant combien d'heures cette parole sublime du plus grand empereur romain a-t-elle été vraie pour nous?

VI

Je sais, mon ami, qu'entre les goûts qui nous sont communs il faut ranger ce plaisir étrange de la diffusion de notre « moi » à travers les choses, — plaisir si particulier que la langue française n'a pas de terme unique pour le résumer et le définir. Tu aimes, comme moi, à te laisser envahir par la vie qui s'exhale d'un coin de paysage jusqu'à perdre pendant quelques minutes la conscience exacte de ton être individuel. Durant ces secondes de dissolvante rêverie, il semble que l'âme s'en aille du corps et qu'elle devienne eau courante avec la rivière, flot dormant avec les lacs, feuillage frémissant avec la ramure des arbres, parfum vénétal avec l'arome des fleurs, lumière vibrante avec le rayon du soleil. Quelquefois ce dépouillement de notre personne s'accomplit à l'occasion, non plus des choses, mais des autres hommes, et c'est alors toute une existence différente de la nôtre que nous épousons d'un coup, dans ses moindres détails, par une hallucination intérieure d'une rapidité prodigieuse. La fraîcheur d'un cloître traversé en passant ne suffit-elle pas pour nous faire revêtir par la pensée la robe de bure d'un religieux, et, avec cette robe, ses habitudes, ses sensations et jusqu à ses idées? On devient un paysan, patient,

sournois, économe et compliqué, rien qu'à regarder, du bord d'une route normande, la salle d'une ferme, propre et luisante, avec ses meubles de bois soigneusement frottés, sa large cheminée où la soupe se prépare dans la vaste marmite. C'est à des fantaisies de cet ordre que j'étais en proie à Oxford, non pas une fois, mais dix fois par jour, et surtout aux moments où je me trouvais assis à la table des agrégés d'un collège, de ces *fellows* aimables et savants. Je m'étonnais presque de ne pas sentir flotter sur mon dos leur longue toge noire et de ne pas porter sur ma tête leur bonnet carré. Et je retombais dans ce qui fut la manie, j'imagine, de tous les songeurs depuis qu'il y a un monde des faits et un monde des idées. Je bâtissais à nouveau l'humble roman de ma destinée. Je réunissais en un faisceau les observations éparses que j'avais pu recueillir sur cette existence des maîtres d'Oxford. Je m'imaginais être l'un d'eux, et une hallucination commençait, que je vais essayer de te décrire.

... Je me voyais donc aux environs de la vingtième année arrivant comme nouveau, — *freshman*, disent-ils, — dans ce vénérable Oxford, et aussitôt charmé par la ville. Ce paysage de Lettres m'environne d'une atmosphère de doctes rêveries, et les quatre années d'étude au terme desquelles je dois être Maître ès Art, — M. A., — s'écoulent comme un jour. A peine soupçonné-je, enveloppé dans la poussière des livres anciens, l'existence d'un univers moderne. En revanche, accoudé sur ma table sculptée, au coin du feu de charbon qui

rougeoie et par les nuits d'hiver, je vois distinctement la Diane des légendes païennes baigner son beau corps dans l'eau fraîche d'une source, et les yeux d'Actéon flamboyer à travers le feuillage. Les vers d'Homère apportent à mon oreille la chanson des Sirènes, perfide et douce. Avec la Didon de Virgile j'erre dans la sombre allée des amants adultères. Toutes ces fables de la littérature antique sont pour moi des réalités parmi lesquelles je me meus comme parmi les arbres du préau de mon collège... Les jours passent. Je deviens un humaniste accompli, j'écris force vers grecs pour mon plaisir, et c'est en grec encore que je note mes sentiments pour la sœur d'un de mes amis. Cette jeune fille étant venue rendre visite à son frère dans notre vieil Oxford, je leur ai offert, à ce frère et à elle, un *lunch* interminable durant lequel j'ai achevé de m'éprendre d'elle. Assise au bout de cette même table où j'écris et le dos tourné à ma croisée, je l'ai vue rire doucement dans la lumière. La Némésis ennemie du bonheur des mortels a voulu que six mois après elle se mariât avec un officier et partît pour les Indes. Je me suis consolé en traduisant ma peine par des strophes saphiques du plus touchant effet, sans compter qu'à cette occasion je m'éprends des élégies de Catulle dont je me promets de donner une édition définitive.

Mes années d'étudiant sont finies. J'ai gagné un *fellowship* dans un collège fondé par le roi Edouard II, à seule fin que des prières soient dites,

régulièrement pour le repos de l'âme des chevaliers tués dans une expédition contre l'Ecosse. Dire des prières, cela me serait difficile, car j'en suis arrivé, au cours de mes réflexions, à ne plus croire en un Dieu personnel, et à douter fortement de l'immortalité de l'âme humaine. J'assiste cependant aux services de notre chapelle avec la parfaite tenue qui convient à un membre d'un aussi respectable collège. Mon *fellowship* me vaut un peu plus de sept mille francs par an pour toute ma vie. Ce que je peux gagner par mes travaux de librairie achève de m'assurer une indépendance entière. J'occupe dans mon collège trois pièces charmantes. La plus large, encombrée des livres qui m'arrivent de tous les coins d'Europe, est ma salle de travail. A côté se trouve mon salon, puis ma chambre à coucher. Tandis que je suis en train d'étudier, assis dans mon fauteuil préféré sur le bras duquel est fixé un petit pupitre mobile, je n'ai qu'à lever les yeux pour voir à travers ma fenêtre en ogive un horizon de couvent dont le silence seul est pour moi une volupté. C'est une cour étroite et longue. Sur la gauche la chapelle se profile. Une tour carrée se dresse dans un angle, presque noire de vétusté, garnie de statues et creusée à sa base par un immense escalier qui monte dans l'ombre. Le reste des bâtiments de cette cour contient les chambres des étudiants. Il y a des fleurs sur chaque fenêtre et le sommet de l'édifice est crénelé. Je regarde ces vieilles pierres et je songe au *fellow* qui occupait cette chambre avant moi. Il a passé

ici cinquante années de sa vie. Je remonte en arrière et je m'amuse à compter le nombre des personnes qui ont joui de mon bénéfice depuis la fondation. C'est en 1326 que le roi installa ici un recteur, — c'est le titre de notre chef, — et dix *fellows*. Entre ces dix premiers *fellows* et ceux d'aujourd'hui il n'y a pas eu place pour plus de seize séries de nominations. Seize personnes seulement ont vieilli dans ce coin paisible dont le hasard m'a fait le maître.

C'est dans cette chambre d'étude et parmi mes livres que je passe volontiers ma journée durant mes résidences à Oxford, et je réside souvent, quoique ma pension me soit servie, où que je me trouve. Mais l'air d'Oxford est pour moi comme l'air natal. Partout ailleurs je me sens étranger. Quand six heures arrivent, je revêts ma toilette de soirée, comme si je devais dîner au *club*. Je passe, par-dessus, la petite robe noire, je me coiffe du bonnet carré, puis je viens m'asseoir avec les autres *fellows* du collège autour de notre table dressée sur son estrade, à l'extrémité du réfectoire commun. Le dîner fini, nous nous retirons dans notre salle particulière pour y prendre le dessert et y boire le vin. De mains en mains, cérémonieusement, passent les fioles qui contiennent le blond sherry, le rouge claret, le brun porto. Par la grande baie de la fenêtre, on aperçoit une nappe de gazon avec de grands arbres. Cela fait, par les beaux soirs de printemps, un fond de verdure d'une surprenante intensité que les longs rayons mourants du

soleil qui se couche éclairent silencieusement. Les discussions scientifiques alternent autour de moi avec les menues anecdotes sur la vie d'Oxford. Une douce chaleur causée par le porto se répand sur mon visage avec ce pourpre spécial qui finit par devenir le teint habituel de beaucoup d'Anglais, et j'emmène mes amis dans mon salon pour y fumer et y boire le thé.

Il n'est pas très vaste, ce salon, mais comme l'ameublement en est confortable et disposé pour la causerie! Quelques gravures en garnissent les murs. J'ai là, dans une bibliothèque soigneusement close, une collection de livres de choix. Mon bonheur est de m'abandonner, dans ce cadre d'intimité, aux délices de la conversation purement intellectuelle. Nous sommes là, trois ou quatre, — pas davantage, — à penser tout haut et à nous dire le fonds et le tréfonds de nos opinions sur les problèmes qui nous tiennent le plus au cœur. Un de nous est un Berkeleyen; il ne croit pas à l'existence de la matière. Un autre est un positiviste, pour lequel les questions de métaphysique sont un non-sens, ce qui ne l'empêche pas de ne jamais parler d'un autre sujet. Un troisième est un esthéticien d'une subtilité infinie qui interprète avec une philosophie supérieure les œuvres d'art de tous les pays. Quant à moi, j'ai continué d'avoir une curiosité universelle, mais mon cher Catulle n'a pas cessé d'être mon auteur de prédilection. J'ai presque fini de reconstituer le texte de ses poèmes avec une ingéniosité merveilleuse. Nous discutons pêle-

mêle sur l'Inconnaissable et sur Lesbie, sur Léonard de Vinci et sur la politique, et, quand je me sépare de mes amis, à peine si je me rappelle que jadis j'ai caressé d'autres chimères. Je revois le sourire de celle qui est aux Indes maintenant, puis je me repète qu'elle eût eu, sans doute, suivant un mot célèbre, les cheveux très longs et les idées très courtes; qu'elle eût touché à mes papiers, conseillé mes travaux, surveillé mes relations... Bref, je me forge une félicité suprême à songer que mon bon génie m'a épargné ce danger, et que mon heureuse existence continuera jusqu'à la dernière de mes heures. Et alors le *publicus orator* prononcera mon éloge funèbre en belle prose latine, du haut de la tribune, le jour de la fête de la Commémoration...

— « Avez-vous lu Schopenhauer? » demandais-je à un *fellow* de mes amis, de qui je venais ainsi, et sans qu'il s'en doutât, de revêtir par l'imagination toute la vie, à peu près comme je viens de te le raconter.

— « A quoi bon? » me répondit-il avec un sourire amer : « Il est tout lu... », signifiant par là que sa propre expérience avait suffi pour lui montrer dans le monde une machine parfaitement manquée, et dans le fait d'exister une maladie difficilement supportable. — « Il faut être content de son sort, » nous disait jadis un des naïfs exemples de notre grammaire latine.

VII

Content de son sort!... — Voilà qui est bientôt dit; mais cet art de se satisfaire dans ce que l'on possède n'est pas aisé à pratiquer, ainsi qu'en témoigne, depuis des siècles et des siècles, l'inapaisable inquiétude de notre pauvre humanité. Si les peuples et les individus avaient été «contents de leur sort», on n'aurait entendu parler ni d'invasions ni de guerres, ni de religions ni de littératures, ni de crimes ni de vices, ni d'opium ni d'eau-de-vie, ni de divertissements ni de beaux-arts. L'histoire entière n'est qu'un immense et douloureux effort tenté par les générations successives, à la seule fin précisément de changer ce sort. *Etre autrement*, c'est le mot suprême des existences isolées et collectives. Mot à jamais menteur, car c'est une loi de notre nature que le désir enveloppe toujours les objets et les personnes d'une poésie que la possession fait s'évanouir. Le plus sage serait, connaissant cette vérité banale, de se prêter à la vie sans se donner jamais, de traverser les sensations sans s'y abîmer, de coqueter avec ses rêves sans les épouser. Le verbe «être heureux» n'a ni présent, ni passé, ni futur. C'est au conditionnel qu'il se conjugue : — Je serais heureux... J'aurais été heureux... La femme entrevue et de laquelle nous

disons que nous l'eussions aimée, le paysage entr'aperçu et dont nous pensons que son influence eût calmé notre peine, saurait-on rien rencontrer de meilleur dans cet ici-bas où chaque réalisation d'un vœu est une souffrance? C'est à cause de cela que cette ville d'Oxford gardera un charme souverain dans mon souvenir. J'aimerai toute ma vie ses rues anciennes, parce que je m'y suis promené sans arrière-projet d'y vivre. J'aimerai ses vieux murs, parce que je leur ai demandé seulement d'être un prétexte à visions et à émotions. C'est ainsi, sans doute, qu'il faudrait toujours voyager, puisque vraisemblablement il y a quelque chimère à prétendre pénétrer des âmes et des mœurs étrangères, et qu'approfondir ses sensations, c'est sûrement les endolorir.

Parmi les coins de la charmante ville les plus féconds en suggestions à demi sentimentales, à demi métaphysiques, je placerai en première ligne la galerie de lecture de la bibliothèque Bodléienne, ainsi nommée du nom de son fondateur, sir Thomas Bodley, lequel vivait à la fin du seizième siècle. Cette galerie est divisée en une série de petites cellules qui s'ouvrent sur un couloir central. Le travailleur est donc enfermé dans cette cellule, avec les in-folio devant lui, un pupitre à hauteur d'appui pour prendre ses notes, et par la fenêtre il aperçoit la cour intérieure du vieux bâtiment. Les cloisons et les clôtures de cette étrange pièce sont en bois et travaillées dans la manière de la fin de la Renaissance. Un silence religieux

l'emplit. Le jour un peu voilé d'un après-midi anglais y traîne doucement. C'est la poésie même de l'étude rendue présente et comme palpable. Combien il me plaisait de m'enfermer dans une de ces prisons d'étude, et de rechercher dans les éditions anciennes des poètes anglais contemporains de Shakespeare des chansons d'amour ! A feuilleter les pages jaunies, j'éprouvais un peu de cette mélancolie presque sensuelle que l'on ressent devant le portrait d'une des belles dames du temps jadis.

Mais où sont les neiges d'antan ?

Je m'accoudais sur le précieux livre, et je me disais que ces cellules étaient les mêmes du vivant de quelques-uns de ces poètes. Peut-être alors, aussi, quelque jeune homme, destiné par sa famille à une existence de *clergyman*, lisait-il en cachette ce même livre, dans cette même cellule, au lieu de feuilleter ses volumes de théologie. Les heures passaient... Que faisaient alors ceux de la descendance desquels nous devions naître un jour, nos aïeux; — car, nobles ou roturiers, nous en avons tous, dont le sang coule maintenant encore dans nos veines? Voici seulement deux cent cinquante ans, il y avait de par le monde plusieurs créature vivantes qui sont entrées pour quelque chose dans notre naissance. Elles allaient, venaient, pensaient, sentaient, et de ces allées et venues, de ces pensées et de ces sentiments, une portion ou grande ou petite revit en

nous, indestructible. Mystère effrayant, que la trame dont est fait notre être ait été tissée à une époque si éloignée de nous, et cependant si voisine, — époque où nous existions déjà en un certain sens, puisque les éléments dont est composée notre personne s'y trouvaient tous formés, et identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui! Cette rêverie qui me tourmente à cette minute a peut-être commencé dans la tête d'un de mes ancêtres inconnus, dans un paysage que je ne verrai jamais, et qui cependant influe sur moi. De même les sourires de la femme que nous aimons ont déjà voltigé sur des lèvres maintenant décomposées, les regards qu'elle nous jette et qui nous ensorcellent ont déjà passé par des prunelles maintenant éteintes. Les sentiments qui la poussent vers nous ont déjà remué des cœurs maintenant immobiles. Il y a de la mort derrière toute notre existence vivante d'aujourd'hui. Nos passions et nos bonheurs sont comme des habits de louage et qui ont déjà servi. Nous en userons quelques jours à peine, pour les passer à d'autres, et ainsi de suite jusqu'à l'accomplissement des temps.

Et lorsqu'on analyse ainsi les origines de la vie, comment ne pas conclure que l'Amour, ce Dieu célébré par tous les poètes, est le plus monstreux agent d'injustice qui se puisse imaginer? Pour un ravissement de quelques secondes, nous nous faisons de gaieté de cœur les complices de cette abominable transmission, non seulement de tous nos vices, mais encore de ceux de nos ancêtres qui

dorment en nous, car c'est un fait bien connu que l'hérédité saute par-dessus des deux et trois siècles et qu'elle ramène au jour des caractères que l'on pouvait croire disparus. Oh! les délicieux dialogues mêlés de baisers tendres et de soupirs brûlants qui se murmurent, à toute heure du jour et de la nuit, dans des rencontres permises ou défendues! Il est vraiment dommage que ces délices, ces tendresses et cette ardeur aient pour résultat final d'infliger à des créatures, auxquelles ces adorables bourreaux qui sont les amants ne songent pas, le fardeau de toutes les infirmités, de toutes les fautes, de toutes les douleurs aussi de plusieurs générations... Mais à cela, aujourd'hui comme hier, le malin génie de la nature répond par sa cantilène enchanteresse qu'accompagnent les mélodies des ruisseaux, les étincellements des étoiles, les souffles embaumés des fleurs, les soupirs caressants des nuits d'été... La vie est courte, et celle que tu désires est belle, sois enivré. La vie est courte, et celui qui te désire est jeune, sois abandonnée. — Et le tour est joué qui consiste à faire courir de père en fils le crime, la douleur, le vice et la mort, comme un prestidigitateur fait courir la muscade sous ses gobelets... J'en étais là de ma philosophie, quand le bibliothécaire me toucha doucement l'épaule. — « Il est quatre heures, » me dit-il, « la bibliothèque va fermer... »

VIII

Il y a des bibliothèques par tous pays, et par tous pays l'enfant Amour mène à bien son œuvre de passagères délices et de durables douleurs. Tu jugeras donc, mon sage ami, que ce n'était pas la peine de venir à Oxford pour y découvrir d'aussi banales vérités que celles dont je viens de me faire le truchement, moi chétif après tant d'autres. Qui sait, pourtant, si de se baigner ainsi dans le pessimisme ne rend pas notre intelligence plus apte à goûter la vie? Elle nous apparaît alors, cette vie frénétique ou adoucie, comme une pièce de théâtre à laquelle nous assistons sans y prendre trop de part, et tout nous en intéresse, parce que rien ne nous en passionne. Bienheureux état qui dure si peu! — Au sortir des rêveries, comme celles que je viens de te conter, et quand j'avais quitté la *Bodléienne*, je me plaisais à gagner le *Corn Market street* et de là une ruelle étroite à l'extrémité de laquelle se dresse un bâtiment moderne, mais de style gothique, dont l'entrée pourrait être celle d'un temple orthodoxe ou d'une maison de banque. C'est le rendez-vous habituel de l'étudiant désœuvré, le Cercle de l'Union, duquel tout Oxonien fait partie moyennant une livre d'entrée et une livre cinq shillings de cotisation. Voilà

un établissement anglais s'il en fut, et qui n'a pas son analogue en France. Dans ce *club* de jeunes gens, large comme un palais, cinq ou six grandes pièces sont appropriées aux divers genres de lectures. Il y a la salle des gazettes du jour et la salle des périodiques de la semaine. Il y a la salle des *magazines* du mois et la salle des revues étrangères. Une bibliothèque, énorme, contient une collection de livres anciens et modernes, de quoi satisfaire les plus faméliques appétits des omnivores intellectuels. Il y a la salle des dépêches où les nouvelles du Royaume-Uni et du monde entier sont affichées; la salle de la correspondance et la salle du tabac; celle des boissons où les étudiants prennent, selon la saison et l'heure, du café ou des glaces, du soda-water ou de la limonade, et celle des débats où chaque jeudi des discussions publiques s'installent, avec le cérémonial obligé d'une séance parlementaire : président, secrétaires et vote final. Un jardin planté de grands arbres et garni d'un tapis de gazon occupe le centre des constructions dans lesquelles ces diverses salles sont aménagées... Te rappelles-tu les cafés du Quartier Latin où les cénacles littéraires tenaient leurs soirées de notre temps, où j'imagine, ils les tiennent encore?

Pauvres cafés assombris! Je les revoyais en parcourant les pièces de ce *club* d'Oxford, et, autour des tables de ces cafés, les faces tourmentées des jeunes gens avec lesquels nous causions esthétique en des jours lointains. Dans les profondeurs, de

futurs médecins et de futurs avocats, venus de leur province et qui en avaient gardé l'accent, jouaient aux cartes, interminablement : « Cinq cartes... Qui valent?... Le point... Quatorze de valets... Ça ne vaut pas... » Ces formules du traditionnel piquet nous arrivaient, solennelles ou lentes. Quelques journaux traînaient sur les tables de marbre, feuilles du boulevard ou pamphlets de polémique violente. Cette pauvreté du décor ne nous empêchait pas d'avoir une abondance d'idées générales supérieure à ce qu'en possède la moyenne des étudiants d'Oxford. Mais comme ceux-ci nous dépassent dans l'art d'installer leur travail et leur jouissance! Quelles richesses ici et de toutes sortes! Quelle opulence de documents pour celui qui désire suivre le mouvement anglais et européen des faits ou des idées! Comme chacun des étudiants qui vient dans ce cercle se sent dans une maison à lui, et non pas dans une tabagie suspecte, parmi ses pairs et non pas dans un milieu d'oisifs et de déclassés! Au sortir de l'antique collège où tout révèle la vie solide et large d'une puissante corporation, il retrouve ici la même atmosphère, à la fois docte et comblée. Il n'est pas un détail, dans ces collèges comme dans ce *club* qui ne contribue à rehausser en lui le sentiment de la dignité personnelle, pas un coin où il ne se trouve traité en *gentleman*, et, par suite, obligé d'agir comme un *gentleman*.

L'observateur le plus superficiel peut mesurer le degré d'influence que dégage cet ensemble de con-

ditions, rien qu'en assistant à une des séances du jeudi soir dont je parlais tout à l'heure. Sur les murs de la salle des débats, se voient les portraits de ceux qui furent présidents de la société au temps de leurs études. Quelques-uns de ces anciens membres de l'*Union* sont devenus de grands personnages dans la politique, entre autres M. Gladstone. Le lien qui unit les occupations de la première jeunesse aux triomphes de l'âge mûr est rendu visible par cet exemple mieux que par toutes les déclamations des moralistes. Le soir où j'ai suivi une de ces séances, le sujet à débattre était la conduite du gouvernement en Irlande. Les spéculations de cet ordre sont si familières aux élèves de l'Université, que même leurs maîtres les invitent à s'y livrer. N'ai-je pas vu, affichée sous la voûte d'entrée de *Balliol*, cette matière de composition : « Discuter cette pensée de Hume, que le système représentatif comporte deux Chambres : une haute et une basse ? » Les jeunes gens se lèvent les uns après les autres et parlent de leur place. Chacun écrira son vote en sortant, sur un cahier affecté à cet usage. Comme il faut bien que, même dans le sérieux Oxford, la naïveté propre à la vingtième année éclate et se donne carrière, à la discussion sur l'Irlande succède une série de disputes d'écoliers. Un d'entre les assistants propose d'établir une tribune pour l'orateur, au-dessus de la table du président, à cette fin d'augmenter la majesté des débats. Un autre se plaint de ce qu'il y a eu disette de glaces au buffet. Ces petits incidents

trahissent l'indépendance de ces jeunes gens, qui administrent librement une maison dont ils sont les maîtres. La gaminerie est absente, et aussi la gravité pédante ou technique de nos conférences d'avocat. Il y a une familiarité du langage, une franchise d'éclats de rire qui disent la jeunesse, en même temps qu'une préoccupation de la chose publique qui révèle des esprits politiques, et l'on devine une des idées directrices de l'éducation d'Oxford : le souci de préparer des recrues au personnel parlementaire du pays.

J'écoute parler ces futurs orateurs de la Chambre des Communes, et involontairement la vieille comparaison de l'Etat et du navire me revient à la mémoire. Il me semble qu'aujourd'hui ce navire marche à la vapeur, et que la manœuvre en est de plus en plus scientifique, comme la construction en est de plus en plus compliquée. Que de personnes humaines il est nécessaire d'instruire et de sacrifier pour que le *steamboat* avance ! Il ne suffit pas qu'un peuple de chauffeurs halète dans l'entrepont autour du fourneau. Combien de journées d'efforts et de combien d'ouvriers représentent le façonnement et l'ajustage des pièces d'acier qui mettent en mouvement les roues ?... Et tout ce travail a pour suprême résultat d'assurer des loisirs à quelques passagers qui bâillent mélancoliquement sur le pont, symbole des riches qui sèchent d'ennui dans la misère de leur oisiveté. Les plus favorisés sont ceux qui s'accoudent sur le bastingage pour regarder les plis démesurés de la houle, les espaces

infinis du ciel et la magnificence des horizons. Mais, parmi ceux-là, qui sont les artistes et les philosophes, beaucoup pensent que le vaisseau gigantesque est parti pour une terre où il n'arrivera jamais, — et ils portent envie aux emprisonnés de l'entrepont et de l'usine, qui croient travailler pour un but profitable. Car de toutes les vanités de ce monde, la plus vaine n'est-elle pas de se dire que tout est vanité?

IX

Sur un des murs de la salle de la bibliothèque, dans ce cercle aimable de l'Union, j'ai regardé souvent les lignes d'une fresque pâlie et d'ailleurs masquée en partie par les livres, qui représente « la Vision du Saint-Graal, par Lancelot ». Ce que je vénérais dans cette fresque décolorée, c'était surtout le souvenir du peintre dont elle est l'œuvre et qui s'appelle Dante-Gabriel Rossetti. Peu d'artistes de nos jours eurent plus que celui-ci le respect de leur art et le culte pieux de la sublime, de l'adorable beauté. C'est en 1856 et à l'âge de vingt-huit ans qu'il composait cette vision du Saint-Graal, et il convertissait à sa foi esthétique deux étudiants de l'Oxford de cette époque, dont l'un s'appelait Burne Jones, et l'autre Charles Algernon Swin-

burne. Le premier est devenu le peintre le plus fameux de l'Angleterre contemporaine. Le second a écrit les *Poèmes et Ballades*, *Atalante à Calydon*, *Chastelard*, *Erechteus*, autant de chefs-d'œuvre qui ont fait de lui le maître incontesté de la jeune école poétique. Quelles causeries durent entendre les murs de cette salle entre ces trois fervents de l'Idéal, qui étaient aussi trois possédés du génie! Mais qui donc avait deviné leur génie en ces temps-là, et qui donc y croyait? As-tu songé quelquefois que le meilleur de la vie des grands artistes s'écoule ainsi dans l'ombre et sans témoins? Cet âge de l'adolescence et de la virilité commençante, où leur invention déborde, où les fleurs de la fantaisie et de l'enthousiasme éclosent en eux naturellement, comme des lis d'eau claire, dans ce courant du génie qui coule librement; cet âge de la candeur et de la découverte ravie du monde est aussi l'âge de la solitude, du silence dédaigneux et souvent de l'hostilité. Le grand artiste prodigue alors, dans une de ses causeries d'atelier ou de chambre d'étude, plus de pensée neuve, d'esprit charmant, d'imagination exquise qu'il ne fera plus tard en des mois entiers, comme il porte sur son jeune visage plus de flammes heureuses qu'il n'y laissera voir un jour de tristes rides et de flétrissures ineffaçables. Et ce sont des trésors perdus! Mais cela n'ajoute-t-il pas à leur poésie qu'ils soient perdus?

Enigmatique déjà et singulier par le caractère de son Idéal qui unit d'une façon étroite le goût

du symbolisme et l'étude minutieuse de la réalité, Rossetti l'est davantage encore par la dualité de son génie. Il fut, en effet, peintre et poète à un égal degré, traitant le plus souvent les mêmes sujets avec le pinceau et avec la plume. La rencontre est rare entre l'imagination du mot que suppose la poésie et l'imagination de la couleur que suppose la peinture. Pourtant, les peintres s'accordent à reconnaître dans les tableaux de Rossetti des qualités qui sont seulement celles d'un peintre, tandis que les lecteurs de ses sonnets, de son poème de *Lilith*, de sa *Demoiselle bénie*, de sa *Dernière Confession*, ne sauraient lui refuser le don de la beauté poétique pure. Il faut dire que son éducation avait été assez étrange pour que le résultat exceptionnel de cette exceptionnelle culture apparaisse comme nécessaire. Rossetti était le fils aîné d'un Italien qui, chassé du royaume de Naples après les événements de 1820, se réfugia en Angleterre et y devint le commentateur attitré de la *Divine Comédie*. C'est en témoignage de son admiration pour ce poème que le proscrit donna le prénom de Dante à son enfant. On imagine aisément dans quelle atmosphère de mysticité cet enfant grandit, et aussi combien ce mysticisme fut rendu plus singulier par le contraste de la vie anglaise, précise, saine, et si puissamment positiviste. De bonne heure aussi Dante Rossetti commença d'éprouver cette difficulté de s'accommoder aux exigences contemporaines qui est la cruelle rançon de la délicatesse trop affinée. Amoureux de son art et d'une certaine

sorte de beauté complexe dont il poursuivit toujours la chimère, souffrant d'un excès de nervosité qui faisait de la moindre critique un coup de poignard, avec cela impatient de la contradiction et volontiers convaincu que ses ennemis inventaient contre lui des machinations ténébreuses, il vécut dans un cénacle de fidèles et de compagnons intimes. Il exposa au public très peu de ses œuvres peintes, et c'est seulement dans les dix dernières années de sa vie qu'il publia deux recueils de ses vers : les *Poèmes* et les *Ballades et Sonnets*. Même il voulut un jour que ces vers disparussent et pour toujours. Il venait de perdre, après deux années de mariage, une jeune femme qui avait d'abord été son élève en peinture et dont le visage réalisait d'une façon saisissante le type de beauté féminine qui se retrouve dans toutes ses toiles. Cette jeune femme, ayant eu à souffrir de fortes névralgies, se prit à boire du laudanum, et une dose excessive la tua. Dans le délire de sa douleur, le poète exigea qu'on ensevelît avec elle le recueil de ses poèmes encore manuscrits et qu'il avait copiés pour elle sur un livre précieusement relié. « Je n'ai composé ces vers que pour toi et ils ne peuvent pas demeurer là où tu n'es pas... » disait-il en pleurant. Il plaça donc le volume entre la joue et la chevelure de la morte déjà couchée dans son cercueil. On cloua la dernière planche, et la pauvre femme fut enterrée au cimetière de Highgate. Rossetti semblait avoir lui-même renoncé à la vie. Il aurait pu dire, comme le

poète Armand Silvestre en des stances touchantes :

> Sur tes lèvres en fleur j'ai bu l'oubli des roses,
> Et dans tes yeux profonds le mépris des soleils...

Tu vas sourire, mon ami, et une fois de plus nous allons dire ensemble que le cœur d'un homme de lettres a pour maîtresse première et dernière la littérature. Nous n'aurons pourtant qu'à moitié raison!... Rossetti en arriva peu à peu, non pas à se consoler, mais à regretter sa résolution romanesque. Cet ensevelissement de ses poèmes, dont il n'avait pas d'autre copie et qu'il se sentait incapable d'écrire à nouveau, lui apparut comme l'ensevelissement du meilleur de sa gloire. Il avait été sincère en sacrifiant cette gloire à son amour. Il fut sincère encore en se contredisant. Sept années et demie après les funérailles, le cimetière de Highgate vit, par une nuit noire, des ouvriers procéder à une funèbre besogne. On déterrait le cercueil de la femme de Rossetti. On put la revoir, couchée dans sa bière, conservée par l'embaumement dans la grâce de sa beauté mortelle, et le petit livre était demeuré entre la joue amincie et les beaux cheveux. L'ami qui s'était chargé de cette triste mission prit le volume. Quelques mois plus tard, les poèmes paraissaient en librairie et ils obtenaient un succès éclatant. Mais Rossetti ne se consola jamais d'avoir commis ce qu'il appelait son sacrilège... Cette histoire est-elle vraie? N'en sourions pas, il y a de quoi pleurer. N'en pleurons, il y a de quoi sourire. Il se rencontrera toujours dans

l'artiste un enfant vaniteux qui fait des bulles de savon avec ses larmes pour montrer aux passants assemblés autour de lui toutes les couleurs du prisme, — et cependant ce sont là de vraies larmes, versées par de vrais yeux sur une vraie souffrance!

Il en est du charme d'une poésie comme du parfum d'une fleur, comme du son d'une voix, comme de l'expression d'un regard. Cela ne se décrit ni ne se raconte. Il faut contempler soi-même les yeux, écouter la voix, respirer la fleur et lire les vers. Ceux de Rossetti, écrits avec un souci continu de la beauté la plus rare et la plus subtile, dans une langue d'une recherche savante et d'un extrême raffinement de détail, décèlent une âme singulièrement vibrante et passionnée, en même temps que le dessin net et précis des images trahit la vision du peintre. Volontiers Rossetti introduit dans ses poèmes une sorte de refrain, un ou deux vers qui réapparaissent à chaque strophe, et qui, formant à eux seuls un tableau distinct, servent comme de fond de rêverie au reste du morceau. C'est ainsi que, dans une pièce où Hélène est décrite offrant à Vénus une coupe moulée sur le contour de son sein et demandant à la déesse d'aimer et d'être aimée, de stance en stance, et comme un tocsin d'alarme, les vers suivants reviennent : « O ville de Troie!... O Troie à terre!... — Troie la grande est en feu!...» Et par delà les tresses blondes de la fille de Léda, par delà l'autel d'Aphrodite et la coupe tendue, des champs de carnage s'évoquent, tragiquement. Volontiers encore Rossetti choisit

des sujets légendaires qu'il interprète avec une sensibilité toute moderne. C'est ainsi qu'il fait parler Lilith, la première femme du premier homme avant la création d'Eve, cette Lilith qui, avant de revêtir une forme de femme, était un serpent : « *I was the fairest snake in Eden...* » Volontiers aussi tout son effort tend à emprisonner dans les quatorze vers d'un sonnet une pensée d'une suggestion puissante, et il y réussit. Quelle poésie grandiose et mélancolique dans ce début d'un de ces sonnets : «Regarde-moi en face; on me nomme : *Ce qui pouvait être...* — Je m'appelle aussi : *Plus jamais, Trop tard, Adieu!...*» Mais où Rossetti est, à mon avis, incomparable, c'est dans les morceaux lyriques d'une mesure courte et cependant d'un infini prolongement de songe, comme celui qui s'intitule *Hélas! si longtemps!...* et dont la première strophe est bien doucement musicale : «Ah! chère, nous avons été jeunes si longtemps!... — Il semblait que la jeunesse ne s'en irait jamais, — car les cieux et les arbres étaient toujours en chanson, — et l'eau coulait en flots chantants, — durant ces jours comme jamais plus nous n'en connaîtrons. — Hélas! si longtemps! — Ah! n'était-ce alors que jours de printemps? — Non, mais nous étions jeunes l'un et l'autre...» Et la seconde strophe reprend : « Ah! chère, j'ai été vieux pendant si longtemps!... » Et la troisième : « Ah! chère, vous avez été morte si longtemps!...» N'est-ce pas elle, l'ensevelie de Highgate, qui sort de son tombeau, avec ses yeux fermés, sa cheve-

lure défaite, son visage pâle? Et elle vient redemander le gage de tendresse immortelle, le livre compagnon de son sommeil solitaire. Quelle main criminelle a osé violer le silence où reposait la morte?... O gracieux fantôme, aujourd'hui que l'amant coupable de ce sacrilège est allé te rejoindre là-bas, réponds, lui as-tu pardonné d'avoir préféré le soin de sa gloire au respect de ton cercueil? Ou bien êtes-vous entrés tous les deux dans un royaume où il n'y a de place ni pour le pardon ni pour la haine, ni même pour le sacrilège, mais seulement pour les froides et immuables ténèbres et pour l'anéantissement que ne traverse plus un souvenir, — plus un souvenir! «Ah! chère, vous avez été morte si longtemps!...»

X

Lazy laughing languid Jenny
Fond of a kiss and fond of a guinea...

«*O paresseuse, rieuse, langoureuse Jenny, — tu veux un baiser, tu veux une guinée...*» Ce sont justement deux vers de Rossetti, et qui font le début d'un poème d'une douceur étrange sur une fille anglaise. Ces deux vers revenaient dans ma mémoire, indéfiniment, lorsque après avoir dîné entre le *Times* et une bouteille de *claret* dans un salon solitaire d'un petit hôtel contemporain de Shakes-

peare, je me promenais sur les trottoirs du *High* et du *Corn*, et que je rencontrais, allant par couples et se donnant le bras, les grisettes d'Oxford. Ils sont si justes, ces deux vers, et ils traduisent si bien ce je ne sais quoi de rêveur dans les yeux et de gai dans le sourire, cet air à la fois câlin et calculateur qui domine dans ces physionomies d'enfants de dix-huit ans. Honnêtes ou galantes, elles allaient, serrées dans leur robe un peu courte, le chapeau avancé sur le front, des gants noirs aux mains, aux pieds des bas noirs et des souliers vernis. La clarté de leur teint rose et de leurs cheveux blonds brillait dans le jour tombant. Elles s'arrêtaient, causant avec l'un, causant avec l'autre, rarement avec un étudiant, car les *proctors* auxquels est confiée la surveillance des mœurs de l'Université peuvent apparaître au détour de la ruelle. Mais à côté de la population universitaire n'y a-t-il pas la population demi-bourgeoise, demi-commerçante, qui habite la ville à demeure, et ces filles qui ont grandi entre ces maisons ne connaissent-elles pas tous les jeunes gens d'ici avec lesquels elles ont échangé des coups de poing en public, comme font maintenant les petits garçons et les petites filles de dix ans moins âgés? Ces bourrades violentes à chaque rencontre sont un des traits de la rue anglaise qui choque le plus un de mes amis élevé en France. En ma qualité d'Epicurien voyageur, moi, comment n'aimerais-je pas tout de cette rue que je regarde petit à petit se préparer au sommeil?

Les boutiques se ferment une par une, — celle

du libraire où les œuvres des poètes sont en vente, c'est là que j'ai acheté mon Rossetti avec sa belle reliure verte étoilée de fleurs d'or; — celle du bottier où l'on vend des bottes dites anatomiques, et un double dessin montre le pied nu bien à son aise dans une chaussure à bout carré, puis ce même pied douloureusement emprisonné dans une chaussure à bout pointu. Le magasin du tailleur est clos aussi, où l'on peut voir des toges de bachelier et de maîtres ès arts entre des sacs Gladstone et des courroies de voyage. Les volets sont mis devant l'étalage du photographe, où les portraits des principaux docteurs des collèges se rencontrent avec ceux des actrices en renom. Les Ophélies, les Desdémones et les Juliettes vont être ensevelies dans l'ombre jusqu'au lendemain. Il procède aussi à sa fermeture, le bouquiniste derrière les vitres duquel sont affichées d'irrévérencieuses caricatures à la plume sur les récentes cérémonies de l'Université. Les marchands de tabac et les marchands d'alcool tiennent seuls leurs débits et leurs *bars* ouverts. Et les promeneurs se font plus rares entre les maisons qui bombent leurs fenêtres et dont les formes différentes attestent les caprices d'architecture des époques successives. Derrière une de ces fenêtres, sans doute un étudiant libre donne un vin, car on entend le bruit d'un piano et un chœur de voix qui chantent la romance satirique sur « l'esthétique jeune homme... ». D'une autre fenêtre, ouverte au premier étage d'un vieil hôtel, des cris s'échappent. Ce sont d'autres étudiants

qui assistent à un grand dîner. Ils sont en habit et en cravate blanche. L'un après l'autre, comme j'en peux juger par les ombres dessinées sur les carreaux, ils se lèvent et portent des *toasts*. A en juger aussi par le tapage, le champagne sec et le vin de Moselle mousseux ont fait leur œuvre, ce qui n'empêchera pas les buveurs d'entonner religieusement le *God save the Queen* à la fin du repas. Peu ou point de voitures. Le *tramway* passe pour la dernière fois, puis un vélocipédiste attardé qui arrive sans doute de Londres et gagne l'Ecosse en plusieurs jours. Et il ne reste plus guère que quelques-unes des sœurs de la Jenny du poète qui souriait paresseusement et langoureusement,

Fond of a kiss and fond of a guinea...

Ce n'est pas d'une guinée, c'est de quelques pièces d'argent qu'elles ont envie, et qu'elles ont besoin, les pauvres créatures qui continuent, lorsque la rue est presque déserte, à se promener deux par deux, mais d'un pas toujours rapide, sur le trottoir du *High* et celui du *Corn*. Quelques-unes ont des faces stupides de femmes abruties par l'ivresse habituelle. D'autres montrent de tout jeunes visages d'enfants, délicats et menus, avec des traits finement, ingénument gracieux. En ai-je assez vu de ces vendeuses de plaisir errer dans Paris et dans Londres, par les nuits d'étoiles ou de brouillard, de clair de lune ou de pluie battante? En ai-je assez vu me sourire avec leur bouche trop rouge et me regarder avec leurs yeux passés au noir? En

ai-je assez vu? Et encore aujourd'hui j'éprouve à ces rencontres une même impression d'indicible mélancolie, et le sentiment de la brutalité de la vie sociale est aussi intense qu'à l'époque où j'étais un très jeune homme, persuadé que le Bien est la loi de ce monde! Je n'ignore pas que pour la plupart ces filles ne sont pas malheureuses. Je sais qu'elles finissent par pratiquer leur métier comme l'ouvrier le sien, machinalement. Même dans la petite ville anglaise, plusieurs sont des enfants d'honnêtes familles qui gagnent ainsi, à l'insu de leurs parents, de quoi satisfaire leurs fantaisies. Et quelles fantaisies! Elles ont de petites salles réservées, dans de certains *bars*, où elles s'assoient sur un banc de bois, et par un guichet le maître de l'endroit leur sert de larges verres d'eau-de-vie... N'importe, devant les plus avilies comme devant les plus gracieuses, une pitié invincible domine. Les larmes qu'elles devraient verser sur elles-mêmes montent au bord des paupières du passant qui songe que ces femmes ont été d'innocentes, de jolies enfants, avec de beaux regards clairs et transparents comme leurs âmes d'alors. De cette pitié au rêve du rachat par l'amour, il y a tout juste l'épaisseur d'un des cheveux de ces pauvres filles. Les attendrissements de cet ordre touchent de si près à la niaiserie!... Sois paresseuse, Jenny, sois langoureuse et sois rieuse. La race des dupes n'est pas encore près de s'en aller de ce monde...

XI

Être dupé, d'ailleurs, cela est bientôt dit, mais est-on jamais dupe d'éprouver un sentiment? Et ce sentiment fût-il le plus déraisonnable du monde, est-on dupe encore d'en faire la règle de ses actions et de vivre comme on pense?... Continuant ma promenade le long de la rue solitaire et creusant ce problème qui reste celui de toute moralité, je passe devant la ligne imposante des bâtiments d'*University college*, et l'image me revient du grand poète qui étudia dans ce collège durant sa première jeunesse et qui en fut renvoyé pour avoir précisément obéi à la sincérité de son cœur et traduit ses opinions religieuses dans une brochure publique. Noble et infortuné Shelley! Jusqu'à la fin de sa vie, il fut dominé, lui, par ce besoin de mettre sa vie extérieure en rapport avec sa vie intérieure. « Il me semble, » écrivait-il à Horace Smith, un mois avant de mourir, « que les choses de ce monde en sont arrivées à une crise qui exige que tout homme proclame ses sentiments sur l'impuissance des systèmes religieux et politiques à guider l'humanité. Quelle que soit la Vérité, voyons-la... » Et il ajoute avec mélancolie : « Si chacun disait tout haut ce qu'il pense tout bas, ce monde social ne subsisterait pas un jour. Mais

tous, plus ou moins, s'asservissent au milieu qui les enveloppe, et ils nourrissent le mal sur lequel ils se lamentent par le flot continu de leur hypocrisie...» C'est en vertu de cette doctrine que Shelley, encore élève à Oxford, imprima un écrit sur la *Nécessité de l'Athéisme*, à la suite duquel il dut quitter son collège. C'était en 1812. Le poète avait vingt ans à peine. Il devait mourir dix ans plus tard, emporté dans une tempête, après avoir mené la vie la plus romanesque et la plus errante (1), et comme on sait, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels lord Byron, brûlèrent son corps sur un rivage désert d'Italie.

> Le squelette était invisible
> Aux temps heureux de l'art païen,

a écrit Gautier. Ce grand adorateur de la nature qui fut Shelley eut donc les funérailles qu'il eût souhaitées, celles d'un contemporain du tendre Virgile. Les hasards ont parfois de ces complaisances posthumes qui semblent une dernière ironie de l'ironique et mauvaise nature.

J'ai visité, l'autre jour, les deux chambres au premier étage de ce collège, occupées autrefois par le poète. Elles ressemblent aujourd'hui à toutes

(1) Le lecteur trouvera dans la seconde partie de la première série des *Études et Portraits*, et en tête des *notes d'Esthétique*, un dialogue, intitulé *Science et Poésie*, où se trouvent marqués d'autres traits de cette étrange figure d'un grand artiste. Ce ne sont que des profils perdus et qui se ressemblent. Mais c'est tout un livre qu'il faudrait pour que l'Homme se dressât en pied, Shelley étant probablement, avec Heine et Musset, un des trois grands lyriques du siècle.

les pièces où habitent des étudiants d'Oxford. De son temps, s'il faut en croire les souvenirs d'un de ses amis, c'était par terre et sur les meubles un bizarre désordre d'objets disparates. « Il y avait là des livres, des bottes, des instruments de physique, des vêtements, des pistolets, du linge, de la vaisselle, des sacs, des malles, un microscope solaire, une machine électrique, sur les tables et les tapis toutes sortes de taches de brûlures d'acides... » Shelley, à cette époque, se trouvait hanté par les utopies révolutionnaires et par les curiosités scientifiques. Cette âme éprise d'Absolu était dominée par les plus impérieux besoins de l'Idéalisme pur. Pour Shelley, comme pour Spinoza, comme pour Hegel, il n'y eut jamais de différence entre l'Idée et le Fait, entre l'Esprit et la Réalité. N'y a-t-il pas, en effet, une étroite communion entre la pensée et la nature? N'est-ce pas une même puissance qui, soutenant et notre personne et les choses, se manifeste chez nous par la réflexion, en dehors de nous par les formes? Comprendrions-nous même le plus petit détail et le plus fragmentaire de ce qui nous enveloppe, si les lois de notre raison n'étaient pas du même ordre que les lois de l'existence? Appliquée à la politique, cette conception de l'identité de l'Idéal et du Réel conduisit Shelley à la révolte contre la société établie. Il aperçut distinctement la justice et il n'eut pas de peine à comprendre que l'organisation de notre vieille Europe est fondée sur des injustices séculaires. Appliquée à la conduite privée, cette même concep-

tion le précipita dans le malheur. « Je tombe sur les épines de la vie, je saigne, » s'écrie-t-il dans son ode magnifique au vent d'ouest : « *I fall upon the thorns of life! I bleed!...* » En revanche, il dut à cette intensité de son Idéalisme la beauté suprême de sa poésie, — beauté si nouvelle et si ravissante que tout art semble grossier en regard de celui-là, comme toute destinée semble calculatrice et mesquine en regard de cette vie d'illusions sublimes et de tendresses infinies.

A la première page du recueil des vers de Shelley, on pourrait écrire cette phrase si souvent citée du subtil Amiel : « Un paysage est un état de l'âme. » La magie suprême de cette imagination, c'est qu'en effet tous les objets se spiritualisent pour elle et s'humanisent, mais cette spiritualité n'est le résultat ni d'un symbolisme ni d'une comparaison. Shelley considère qu'il y a entre notre âme et la nature, non pas une analogie, mais une identité. Une pensée diffuse s'agite dans la moindre parcelle de cet immense univers, et cette pensée n'est pas différente de notre pensée. Une sensibilité obscure frémit dans ce que nous appelons les choses, et cette sensibilité ne diffère de la nôtre que par le degré. Lorsque nous comparons une émotion de notre cœur à un aspect du monde visible, nous ne faisons que reconnaître l'unité secrète qui relie les unes aux autres les diverses manifestations de la vie universelle. Et cette vision de la sympathie profonde qui rattache notre personne à la nature est si précise, si obsédante, qu'involontairement

Shelley intervertit l'ordre des comparaisons poétiques et qu'il crée un genre nouveau de métaphores. Au lieu d'assimiler, comme le veut la tradition, les impressions de l'homme aux phénomènes de la vie extérieure, il assimile ces phénomènes aux impressions de l'homme, suivant ainsi la marche même de la nature, car l'univers tout entier n'est-il pas suspendu à notre âme, par laquelle il s'achève et prend conscience? Shelley dira : « *Our boat is asleep in Serchio's stream, — Its sails are folded like thoughts in a dream...* Notre bateau repose dans le courant du Serchio, — ses voiles sont repliées comme des pensées dans un rêve... » Il dira encore, parlant des parfums d'une fleur pendant la nuit, qu'ils défaillent « *like sweet thoughts in a dream...* comme de douces pensées dans un rêve. » Et cette idée, que la pensée, cachée à l'intérieur de la nature, ressemble à notre pensée pendant le sommeil, lui est tellement familière, que ce mot de *rêve* revient toujours sous sa plume lorsqu'il veut décrire le monde végétal ou le monde minéral. Il dira des roulades du rossignol « qu'elles se mêlent aux *rêves* de la plante sensitive. » Il évoquera dans le silence de l'hiver les jours où le printemps « souffle dans son clairon sur la terre qui *rêve...* » Et s'adressant à cette terre elle-même, il soupirera : « *Too happy Earth, over the face shall creep — the wakening vernal airs, until thou leaping — from unremembered dreams...* Trop heureuse terre, sur ta face glisseront — les souffles du printemps qui t'éveilleront jusqu'à ce que tu sortes — de

rêves dont tu ne te souviendras pas... » Après une lecture prolongée de cette poésie, un déplacement singulier se produit dans la pensée. On cesse d'apercevoir les hommes et les choses dans leur caractère individuel. C'est une âme unique qui se révèle, dont tous ces êtres et toutes ces choses traduisent l'éternelle aspiration. C'est le vaste cœur de l'univers qui se manifeste, en proie à un infini désir qu'il ne parviendra jamais à satisfaire. C'est ce douloureux, cet immense Esprit qui est la Réalité suprême, et nous ne sommes, nous, que les ombres d'un songe, dans cette vie où tout n'est qu'apparence, « *where nothing is, but all things seem — and we the shadows of the dream.* »

XII

...Mais voici que le clérical et silencieux Oxford des jours et des soirs de rêverie s'anime et s'éveille comme par la vertu d'un sortilège. La fête annuelle de la *Commémoration* va commencer, et déjà les rues paisibles sont remplies d'une foule bariolée. C'est l'époque où les familles des étudiants viennent leur rendre visite et assister aux réjouissances universitaires, lesquelles se composent surtout de quelques grands bals donnés dans deux ou trois collèges. Sur les trottoirs du *High* et du *Corn*, c'est un passage continu de jeunes filles, sœurs ou cousines d'un des *sous-gradués*, avec cette bigar-

rure de toilettes essentielle à toute réunion de femmes anglaises. A l'approche de la nuit, ces rues s'illuminent. Des fusées partent sous les pieds des promeneurs. Des drapeaux ondoient à toutes les fenêtres. Des lampions dessinent sur le fronton des maisons les initiales de la reine : *Victoria Regina :* V... R... et aux portes des hôtels les enfants se pressent pour voir monter dans le landau de louage quelques jeunes femmes en toilettes de soirée...

Entre tous les divertissements officiels de cette semaine de liesse, deux m'ont frappé comme plus particulièrement anglais. Ils suffiraient seuls à marquer les traits les plus saillants de l'éducation d'Oxford, où le goût de l'athlétisme se mélange au goût des lettres classiques et le culte de la tradition aux habitudes de la plus large indépendance. C'est d'abord le défilé des barques des collèges, dans l'ordre où elles ont été placées aux dernières courses. L'*Isis* coule dans son paysage de prairies, avec de molles collines vertes dans le fond, et, pour faire l'autre fond, c'est le gracieux déchiquetage des constructions de la ville gothique. Sur chacune des deux rives du fleuve une foule énorme est tassée. Les pontons des collèges amarrés le long de la berge regorgent de monde. Tous les pères, toutes les mères et toutes les sœurs des étudiants, — *my people*, comme ils disent, — garnissent les terrasses de ces pontons, hissés sur des chaises ou des bancs. D'autres personnes, pour mieux voir, sont assises dans de petits bateaux. Un

orchestre caché sous les arbres du jardin de *Christ Church* joue des airs à la mode, avec force ronflements de cuivre, et par-dessus cette rivière, ce fourmillement de têtes, ces arbres et cet horizon, chatoie un joli ciel d'été anglais d'une pâleur bleue et tendre. Les têtes se penchent et les corps. C'est à qui plongera de l'œil au loin sur le fleuve pour voir les barques arriver d'Iffley, d'où elles ont dû partir il y a un quart d'heure... La première approche enfin, garnie de ses huit rameurs et de son pilote. Des acclamations l'accueillent. Elle fait halte devant le ponton où se trouvent les représentants de l'Université. Les huit rameurs se dressent, lèvent leurs rames toutes droites, poussent trois hurrahs, se rassoient et passent. C'est le tour ensuite de la seconde barque et ainsi à la file. Le costume des rameurs varie suivant les collèges. Ceux de *Magdalen* sont en rose, ceux de *Brasenose*, en noir avec une écharpe jaune, d'autres en bleu et en blanc. Il y a des barques où les rameurs sont coiffés d'une casquette de la nuance de leur costume. D'autres ont un chapeau de paille rond avec un ruban multicolore. C'est une merveille de voir avec quelle perfection les huit avirons marchent ensemble. On devine, à cela seul, les longues journées d'entraînement, avec un mélange savant de nourriture réduite à son *minimum* et d'exercice progressif. Par un caprice qui ne peut venir qu'à des familiers de la rivière depuis des années, quelques équipages s'amusent à faire chavirer leur barque, au moment même du passage devant la tribune des autorités.

Les huit rameurs et celui qui gouverne tombent à la fois dans l'eau. La barque bascule et montre sa coque, puis les neuf têtes des nageurs apparaissent, riant à la foule qui les applaudit. Ils vont gagner ainsi le ponton de leur collège, — tandis que leur bateau continue de flotter sur le fleuve. Il sera recueilli quand la foule se sera dispersée à travers les prés de *Christ Church*, sur lesquels, à la tombée de la nuit, passent des sonneries de cloches finement argentines... Il y a tant de piété ancienne dans les voix de ces cloches! C'est une vibration, émue et douce, de l'atmosphère, après les cris de l'enthousiasme qu'ont jetés les spectateurs au défilé des barques. Et dans le ciel qui se brouille un croissant de lune se lève, mystérieusement mouillé et voilé, une lune en deuil, mais d'un deuil si tendre!... Après dix voyages en pays anglais, mes yeux ne sont pas blasés sur cette nature si aisément vaporeuse et fondue, où la féerie de la brume est toujours là pour corriger le positivisme de la vie pratique, nature dans laquelle on peut, au sortir d'un spectacle de force physique, voir un clair de lune tel que celui-ci, caressant et incertain comme un souvenir. Cette première cérémonie nautique est pour les athlètes. La cérémonie à laquelle j'assistai le surlendemain dans le *Sheldonian théâtre* est toute en l'honneur des humanistes. L'aspect extérieur de ce bâtiment en rotonde est rendu singulier par une rangée demi-circulaire de bustes colossaux, — sortes de caricatures de pierre dont on a tour à tour prétendu qu'elles représentaient

les Césars et les Sages de la Grèce. A l'intérieur, une galerie se développe qui contourne un parterre où l'on doit se tenir debout. Une estrade est aménagée à l'extrémité de ce parterre. Deux tribunes analogues aux chaires d'une église surplombent et sont destinées à servir de lieu de récitation. Vers onze heures du matin, le parterre et les galeries sont envahis par la foule. L'estrade seule est encore vide. Là doivent prendre place les femmes des dignitaires d'Oxford et leurs invités, tandis que des fauteuils aménagés sur le devant attendent le vice-chancelier et ses assesseurs. L'habitude veut que les étudiants, disséminés dans les parties supérieures de la galerie, lancent des exclamations de toutes sortes à propos du moindre incident. Une dame vêtue d'une toilette jaune se présente pour monter à l'estrade. « Trois encouragements pour la dame en jaune, » crie une voix, et trois hurrahs suivent, lancés par des centaines de poitrines. « Trois encouragements pour la belle-sœur du veuf...,» crie une autre voix, faisant allusion à un projet de loi déposé à la Chambre à cette fin que le mariage soit permis entre un homme resté veuf et la sœur de sa femme morte. Et trois hurrahs s'élèvent de nouveau. « Trois encouragements pour le docteur N... » Ce bon docteur est un vieillard qui garde parfois trop longtemps les journaux au cercle de l'Union et que les étudiants accusent de sommeiller au lieu de lire. Il est sur l'estrade en tenue de professeur; ce qui n'empêchera pas que, de quart d'heure en quart d'heure,

et tout le temps que durera la cérémonie, une voix ne s'élève jetant cette exclamation : « Le docteur N... dort de nouveau... » C'est ainsi un roulement continu de clameurs et de brocards jusqu'à ce que l'orgue attaque le *Good save the Queen*, et que des huissiers avec leurs masses d'argent fassent écarter la foule pour livrer passage au vice-chancelier en grand costume et à son cortège. Les hurrahs ne s'interrompent pas pour cela, mais ils ont un objet précis, et les figurants de ce cortège sont ainsi acclamés tour à tour, tandis que du haut de sa place de président le vice-chancelier commence un discours en latin. Des commentaires accompagnent sans cesse sa voix, partis des quatre coins de la salle et soulevant des tempêtes de rire dans l'assemblée. On dirait d'un *meeting* politique, sauf qu'une cordialité heureuse est comme répandue dans l'air. Ni le vice-chancelier ne songe à se fâcher contre les interrupteurs, ni ces derniers à lui être désagréables. N'est-ce pas un trait bien national que cette union de respect foncier des autorités établies et de l'absolue indépendance des faits et gestes des individus?

Le discours du vice-chancelier est fini. Voici le moment de recevoir les étrangers de distinction auxquels l'Université confère cette année le rang de docteur honoraire. C'est sans doute des cérémonies de cet ordre que Molière raillait dans sa réception fantaisiste du *Malade imaginaire*. Les futurs docteurs sont amenés jusqu'au pied de l'estrade. Ils ont sur le dos la toge noire avec l'épau-

lette de soie rouge. Un introducteur prononce leur éloge en latin et conclut que le candidat doit être admis à la dignité de docteur, *honoris causâ*. Le vice-chancelier prononce alors une sorte de *dignus est intrare* qui se termine par un *honoris causâ* que la salle entière répète, et le nouveau membre de l'Université va s'asseoir sur un banc réservé à cet effet, tandis que, s'il faut en croire une clameur venue du fond du théâtre : « Le docteur N... dort de nouveau... » Et déjà une voix forte et grave résonne ; c'est celle de l'*orateur public*, lequel, du haut d'une tribune, prononce en latin l'éloge funèbre des membres des collèges morts dans l'année. Il n'est pas plus tôt descendu que deux lauréats lui succèdent, qui viennent lire chacun quelques pages d'un essai couronné à l'un des concours. Un de ces essais a pour matière « la vie des Universités au moyen âge, » l'autre « le commerce maritime de l'Angleterre ». Cette fois les clameurs redoublent et la voix des lauréats est souvent couverte. Si le docteur N... sommeille de nouveau, comme le prétendent encore quelques mauvais plaisants, c'est qu'il est sourd. Une pluie de flèches de papier tombe des hauteurs. La violente jovialité physique se fait jour librement, tandis que d'autres lauréats récitent des pièces de vers grecs, de vers latins et de vers anglais. — Le vice-chancelier se lève à la fin. L'orgue joue à nouveau le *God save the Queen* et la foule se disperse, regardée sous le péristyle par les bustes gigantesques dont les nez interminables, les mentons baroques, les barbes comiques

ont vu depuis des années tant d'étudiants passer et tant de maîtres. Il en fut d'illustres, il en fut d'obscurs, — et les bustes sourient toujours.

XIII

... Et ainsi s'en allaient les jours, entre des lectures et des observations, entre des pensées et des promenades. Ainsi s'en allaient les jours, et je t'écrivais, ami, un peu au hasard, ces notes telles quelles. Je n'ai pas eu, en les rédigeant, la prétention de te tracer de la vieille ville d'université anglaise une peinture documentaire, comme on dit aujourd'hui. Le charme des endroits comme Oxford, où le passé s'unit si étroitement au présent et qui sont à la fois très traditionnels et très vivants, est de fournir matière à des réflexions de l'ordre le plus divers. Chaque espèce d'hommes y peut rencontrer de quoi nourrir ses idées favorites. Un politique étudiera ici sur place la valeur du procédé qui consiste à élever ensemble les jeunes gens destinés à composer le personnel dirigeant de la nation, comme membres du clergé et comme membres de l'aristocratie laïque. Un curieux d'architecture trouvera dans le détail de ces constructions d'époques si différentes, qui sont les collèges et les chapelles, un objet de contemplations indéfinies. Un amateur de pédagogie vérifiera ses théories sur le degré de bienfaisance des études clas-

siques et sur les avantages ou les inconvénients d'un développement parallèle entre les forces de l'esprit et celles du corps. Il m'a semblé qu'en dehors de ces analyses spéciales, il était curieux de noter quelles sensations flottent pour un lettré français dans l'atmosphère de cette ville de littérature, où chaque pierre parle des choses de l'esprit et du travail des générations mortes... Maintenant les étudiants sont dispersés, les collèges sont vides. A peine si de place en place on rencontre dans les rues quelque *fellow* retardataire qui n'est pas encore parti pour la campagne. La semaine de la *Commemoration* une fois close, c'est vacance jusqu'à l'automne. Je vais, moi aussi, quitter le tranquille séjour où j'ai passé deux mois comme dans un songe, grâce à l'influence apaisante de ces antiques cloîtres, de ces verts jardins, de cet horizon docte et charmant, — et longtemps je suivrai du regard, à la portière du wagon, les édifices et les maisons d'Oxford, paradis d'étude habité si peu de temps! Et je me rappellerai les vers du *Penseroso*, de Milton, qu'un de mes aimables hôtes d'Oxford me citait souvent : «*But let my due feet never fail, — to walk the studious cloisters pale...* Puissent mes pas errer toujours le long des cloîtres d'étude,» disait le grand puritain. Chimérique souhait, car il me faut rentrer dans le remuant et dur Paris. Mais si l'on ne vivait d'ordinaire dans ce mouvement et cette dureté, comprendrait-on les délices de ces cloîtres et de ces jardins?...

Mai-juin 1883.

V

LETTRES DE LONDRES

A Monsieur Georges Patinot,
Directeur du « Journal des Débats. »

Vous m'avez demandé, mon cher Directeur, au moment où j'ai quitté Paris, de vous adresser quelques notes sur mon voyage en Angleterre. Vous m'indiquiez, avec bien de la justesse, l'intérêt prodigieux que présente à l'observateur la transformation actuelle des mœurs dans ce pays où le décor d'un passé grandiose demeure debout, tandis que la démocratie y fait sa triste besogne, comme dans l'Europe entière. Et vraiment il y aurait lieu d'écrire, non pas de courts articles, aussitôt disparus que publiés, mais un grand livre de philosophie sociale sur cette Grande-Bretagne de l'été de 1884, où un vieillard de soixante-quinze ans préside un cabinet de réformes, où des orateurs célèbres traitent tout haut la Chambre des Lords d'oligarchie sans patriotisme, où des milliers et des milliers

de manifestants réclament l'extension du droit de suffrage, où l'Irlande obtient pleine justice, pendant que cette même oligarchie a pour défenseur des hommes du talent de lord Salisbury et de lord Randolph Churchill, que d'autres milliers de manifestants acclament ces chefs du torysme avec enthousiasme et que l'accomplissement régulier des formalités séculaires se continue dans sa pompe. Quel sera le lendemain de cette Angleterre d'aujourd'hui, si mêlée d'éléments contradictoires, si prospère à la fois et si anxieuse, si habile à la vie pratique et si préoccupée de ne pas se soumettre au bas empirisme des politiciens sans idéal, si traditionnelle par tant de ses côtés, si voisine d'une distribution entièrement nouvelle de ses partis?... Un simple homme de lettres n'a pas qualité pour répondre à des questions de cet ordre. Il ne peut que les indiquer, afin d'évoquer comme un fond large et mystérieux derrière ses légers croquis de mœurs. Tenir un exact journal de ses impressions, petites et grandes, dessiner au passage quelques scènes pittoresques, caractériser les tendances qu'il croit apercevoir dans l'art et dans la vie, vérifier sur lui-même les idées de ceux qui l'ont précédé dans son voyage, et parfois les corriger, c'est là toute sa tâche et de plus compétents concluront pour lui. Je tenais à vous dire cela, mon cher Directeur, à vous et aux lecteurs du *Journal des Débats*, pour mieux préciser l'humble portée de ces notes dont le principal mérite est de venir d'un écrivain passionnément épris de son sujet. A dix

reprises, j'ai séjourné outre-Manche, et je ne suis pas encore blasé sur le plaisir que procure aux anglomanes la vision d'une petite ville de Kent ou du Sussex, avec ses maisons basses, garnies de fenêtres en saillie, avec ses pelouses sur lesquelles des raies blanches marquent les places des joueurs de *tennis*. Est-ce aux charmes d'une hospitalité incomparable, est-ce à de secrètes affinités que je dois d'avoir pris, moi aussi, ce goût extrême de la vie anglaise? Mais pour qui veut essayer de voir clair dans les mœurs d'un peuple étranger, le mieux n'est-il pas de s'abandonner à l'attrait de ces mœurs ? Saurait-on jamais trop aimer ce que l'on veut comprendre un peu?

I

DANS HYDE-PARK

... Six heures du soir, en juillet, c'est le meilleur instant pour venir dans le parc à la mode. Il fait un joli ciel anglais, tout bleu et clair, mais comme ouaté d'une brume vague. Il faut renoncer à rendre avec des mots la douceur molle et fondue de ce jour qui vèloute les massifs des arbres, opalise les eaux et noie la ligne de l'horizon dans une vapeur de rêve. Il y aura demain un meeting contre la Chambre des Lords dans ce Hyde-Park doucement éclairé, à travers ce brouillard bleuâtre, par la lumière du soleil tombant; mais, que la proces-

sion politique dirigée contre les pairs compte 20,000, 50,000, 200,000 citoyens, il n'y a pas dans Londres entier une seule personne qui soit inquiète sur l'issue immédiate de cette démonstration, et comme la «Saison» n'est pas encore finie, comme l'air est tiède et frais tout ensemble, pourquoi les voitures ne rouleraient-elles pas paisiblement entre l'*Albert-Gate* et l'entrée de *Kensington*, sur le sable de cette allée, que pas un fiacre ne déshonore? Pourquoi les cavaliers ne galoperaient-ils pas le long de la Serpentine, accompagnant des amazones dont beaucoup portent sur leurs cheveux massés un petit chapeau rond? Et pourquoi les simples spectateurs ne viendraient-ils pas, comme d'habitude, s'asseoir sur une des chaises disposées le long du gazon? Les chevaux piaffent, les devises anciennes décorent les portières blasonnées, les cochers, dont plusieurs sont en grande livrée et en perruque poudrée, se tiennent droits sur les sièges à côté des «tigres» minuscules, et à quelques centaines de pas dans l'intérieur du parc, des hommes en haillons sont couchés sur l'herbe. C'est un des coins du monde où doit le plus souffrir un partisan de l'égalité, tandis que tout y réjouit un cœur atteint de snobisme. — Quel autre mot employer pour définir cette naïve maladie de la vanité qui se développe surtout ici et qui consiste dans un culte superstitieux pour toute supériorité sociale, de naissance, de fortune ou de renommée ? — Le voyageur désintéressé trouve à ce coup d'œil un double plaisir : d'abord, quelques-uns des visages

de femmes qui passent et repassent dans la gracieuse lumière sont d'un charme unique, puis, des réflexions de tous ordres sur la physiologie de la classe riche ne sont-elles pas suggérées par ce spectacle? Or, pour juger de la valeur animale, si l'on peut dire, d'une société, n'en faut-il pas surprendre ainsi les représentants au cours d'une de leurs distractions coutumières? Une rue, c'est le raccourci de toute une ville. Deux mille promeneurs dans une allée, c'est le raccourci de tout un monde.

En dépit des pronostics pessimistes, il n'offre aucun signe d'une décadence prochaine, ce grand monde anglais, du moins jugé ainsi, au hasard des yeux. L'impression totale qui se dégage du défilé des promeneuses et des promeneurs, est, au contraire, celle d'une race très solide et très bien portante. C'est par la santé presque athlétique et intacte que se distinguent ces femmes élégantes qui, étendues sur les coussins de leur calèche, qui, assises sur la selle de leur monture, qui, suivant à pied la contre-allée, vont et viennent dans leurs toilettes de cheval, ou dans celles de ville, volontiers intenses de couleur. Pour qui les regarde seulement à la tête, cette santé n'est pas aussitôt perceptible. Il est rare qu'une Anglaise, lorsqu'elle est jolie, n'ait pas dans les yeux cette candeur grave, sur les lèvres ce pli sérieux, sur le front ce vague songe, et dans la ligne du menton cette volonté, qui disent une certaine profondeur de la vie morale, difficilement compatible, d'après nos préjugés, avec l'allégresse physique. Devant ces

physionomies d'une idéalité de Keepsake, on songe plutôt à des êtres frêles, l'on se souvient de l'Imogène de Shakespeare, de la dame que Shelley évoque dans ce jardin où palpite la plante sensitive, de la Mariana de Tennyson, qui, seule « dans la ferme entourée de fossés », soupire : « Ma vie est triste, il ne vient pas, » dit-elle, — et encore : « Je suis fatiguée, fatiguée. — Ah! que je voudrais être morte (1). » On imagine, derrière ces prunelles, des sensibilités douloureuses, semblables à celles de la jeune fille que ce même Tennyson décrit dans sa *Princesse*, versant en présence d'un paysage d'automne des larmes sans motif, des larmes « profondes comme l'amour — profondes comme le premier amour et farouches comme tout regret. — Oh! la mort dans la vie! Les jours qui ne sont plus... (2). » On dirait que par une mystérieuse analogie, les grands poètes dessinent leurs vers à la ressemblance des yeux des femmes de leur pays... Mais après avoir goûté le charme presque immatériel de ces profils et de ces sourires, on regarde mieux et l'on s'aperçoit que ces têtes suaves reposent sur des corps d'une évidente robustesse. Les épaules souvent trop larges, les pieds longs comme ceux d'un jeune homme, les

(1) She only said : « My life is dreary
He cometh not, » she said;
She said : « I am aweary, aweary
I vould that I were dead. »

(2) ... — deep as love,
Deep as first love, and wild with all regret;
O Death in Life, the days that are no more!

mains d'une énergie masculine, tous les gestes enfin et jusqu'à l'assurance de la démarche bien soutenue par la bottine à talon plat, révèlent chez ces femmes au visage rêveur le continuel exercice, les longues excursions dans la campagne, le mouvement de la raquette au jeu du *lawn-tennis*. Demain, sans doute, cette jeune fille revêtira la robe de flanelle, passera des souliers à semelle de caoutchouc, et renverra la balle sur la pelouse de quelque jardin entouré de grands arbres. Au lieu de se perdre dans ses imaginations souffrantes, comme Mariana ou Imogène, elle se mariera, et, si elle est mère, ses enfants seront de jeunes athlètes, semblables à ceux que je voyais l'an dernier, à Oxford, manœuvrer les canots sur l'Isis ou nager dans le Cherwell. Quel peuple a su depuis la Grèce réaliser mieux que celui-ci l'équilibre heureux de l'âme et du corps?

Oui, ce sont les jeunes athlètes d'Oxford, ces «chrétiens musclés», comme les appelle un grand essayiste, qui me reviennent en mémoire devant les cavaliers de Hyde-Park. Je les admirais, eux, les élèves des vieux collèges, d'associer les supériorités de l'énergie physique aux supériorités du développement intellectuel. Il faut bien constater que, pareillement, les oisifs de la grande vie peuvent revendiquer avec la suprématie de l'élégance celle de la force corporelle. Le secret de la durée de la haute société anglaise ne réside-t-il pas en ce point surtout que la richesse est ici un instrument d'amélioration de la race et non pas, comme trop

souvent chez nous, de destruction? Hyde-Park est, en ce moment de l'année et de la journée, peuplé de *mashers*, terme intraduisible qui vient du verbe *to mash*, « écraser » et par lequel l'argot mondain de ces tout derniers temps désigne ceux qui se sont tour à tour appelés chez nous des noms trop significatifs de *petits crevés* et de *gommeux*. Mais que le *masher* de Piccadilly reproduit donc peu le type étriqué de son confrère des Champs-Elysées! Sa construction de corps, d'ordinaire massive, son teint coloré, l'ampleur de son être, témoignent de la vie au grand air. Le *masher* est accoutumé de chasser au renard, — on sait, du reste, que cette chasse fait le fond de l'existence pour la *gentry* anglaise, — de tirer en Ecosse le daim et le grouse, de monter en yacht, de jouer à tous les jeux violents qui se résument sous le nom de sport. Entre l'homme du peuple et le cavalier à la mode, s'il devait y avoir une bataille à coups de poing, je ne parierais pas pour le second. De fait, des tempéraments fortifiés par le constant entraînement d'une gymnastique violente peuvent seuls résister à ce qu'on appelle ici « les plaisirs de la Saison ». Il se fait, durant près de trois mois, une si exorbitante et si quotidienne dépense de force que beaucoup soupirent après la fin de cette époque de fêtes comme les écoliers après les vacances. Mais le *masher* se doit à sa mission. Il est un des dix mille d'en haut, des *upper ten thousands*, comme on dit encore en Angleterre, et il le prouve en suffisant à toutes les exigences du rôle.

Tous les jours, en effet, l'homme à la mode a été sous les armes depuis que la Saison a commencé. Il a pris tous les jours son *lunch* au dehors, c'est-à-dire qu'il a fait un second repas à la fourchette, après le premier, et, dans l'entre-deux, il a sans doute monté un cheval. Entre le *lunch* et le dîner, il a dû assister à quelque partie, c'est-à-dire le plus souvent se rendre à la campagne, soit trois quarts d'heure de chemin de fer pour aller et autant pour revenir, à moins qu'il n'ait fait quelques visites, et avec l'extension démesurée du Londres d'aujourd'hui, quatre visites dans un après-midi, mises bout à bout, font un voyage. Tout à l'heure l'homme à la mode ira dîner. Il est entendu que ce dîner est un dîner en ville. Les invitations se lancent trois, quatre, cinq semaines à l'avance, et l'homme à la mode est prié ainsi, tant à Londres que hors de Londres, pour une période qu'il n'oserait mesurer, s'il n'avait un estomac d'airain, comme les entrailles du Scoliaste de la tradition grecque. Après le dîner, le théâtre; après le théâtre, le bal; après le bal, le souper, souvent le jeu, sans compter le reste, et le *masher* n'est pas vaincu. Que dis-je, il est innombrable autant qu'invincible. Ce qui le distingue de l'ancien *dandy*, c'est que ce dernier était solitaire. L'élégance de Brummel n'était pas celle de Byron, qui n'était pas celle que pratiqua plus tard le spirituel comte d'Orsay, — lequel se battit, prétend-on, en duel pour la sainte Vierge, contre un impie qui s'était permis de mal parler d'elle. « Je ne saurais souffrir, » dit d'Orsay,

«qu'on manque à une femme devant moi.» La marque propre de l'élégance, telle qu'elle se pratique aujourd'hui à Londres, réside dans une correction poussée jusqu'à la plus complète uniformité. Mais il est vraiment prodigieux de constater le nombre de personnes qui se soumettent à cette discipline de la vie mondaine. Le *gentleman* est ici légion. Entre sept heures et demie et huit heures, lorsque ce parc se videra de ses promeneurs, ce sera d'un bout à l'autre du quartier riche, entre *Regent's Street* et *Kensington*, le plus étonnant défilé de légères voitures à deux roues, emportant, avec leurs cochers juchés haut par derrière, un peuple d'hommes en costume de soirée. Ce ne seront que plastrons de chemises tendus comme des cuirasses, cols droits et roides, luisants comme de la porcelaine, nœuds de cravate ayant la rigidité du marbre, chapeaux noirs lustrés comme du métal, boutonnières fleuries de bouquets blancs où verdoiera un brin de fougère. De ces habitudes rigoureuses de tenue, le satirique peut sourire; le moraliste, lui, ne saurait les négliger sous peine de méconnaître un signe, frivole si l'on veut, mais bien caractéristique de la grande vertu anglaise : cette capacité d'exiger beaucoup de soi-même, qui fait qu'un *gentleman*, ici, vit et meurt en tenue, comme un soldat. Qui peut dire que l'étiquette n'est pas une arme comme une autre dans le conflit entre les classes? Ainsi l'ont pensé Louis XIV et l'Empereur, lesquels s'entendaient pourtant à gouverner les hommes... Et, de fait, comment se

croirait-il l'égal d'un *gentleman* de cette perfection de mise, le malheureux qui demain matin, couvert d'indescriptibles débris de vêtements, poussera la boue avec un balai sur les pavés en bois de Piccadilly et sous un ciel couvert de bitume? N'en ai-je pas vu un l'autre jour, qui avait sur ses épaules, en guise de manteau, comme le personnage de Charles Dickens, une pièce de toile d'emballage où se lisait un fragment d'adresse d'un magasin de nouveautés? Et ce n'était pas une réclame!

II

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

... Il est une heure de l'après-midi, et sur Londres pèse un ciel de menace, chargé de nuages bas vers lesquels montent de noires fumées. Pleuvra-t-il ou non d'ici à ce soir? C'est une question que se pose rarement un habitant de la ville anglaise. La vie n'est-elle pas organisée ici de manière à ne jamais compter avec cette pluie toujours attendue? Aujourd'hui pourtant beaucoup de personnes auront regardé cet horizon brouillé avec inquiétude, et le baromètre avec angoisse. Il s'agit de savoir s'il sera donne suite à une représentation des « Scènes dans la forêt » du *Comme il vous plaira*, de Shakespeare. Songez-y donc, la troupe se compose en partie d'acteurs et d'actrices du plus grand monde. Le nom d'une lady inscrite au livre d'or

de la noblesse britannique brille sur le programme, et, détail d'un suprême attrait pour un dévot de Shakespeare, c'est en plein air, sous les arbres d'un vieux parc, que la comédie doit être jouée, avec le décor le plus réel qu'ait jamais pu souhaiter le plus fanatique amateur de la précision dans la mise en scène. Oui, mais la dernière ligne de la lettre d'invitation contient ces deux mots redoutables : «*Weather permitting*... Si le temps le permet.» De ce côté-ci de la Manche et même au mois de juillet, les gens chagrins prétendent qu'autant vaudrait dire : jamais.

... Il est trois heures et la pluie ne tombe pas encore. Nous voici rendus à l'endroit fixé pour la représentation. Il a fallu prendre un cab, puis monter dans un train, puis derechef dans un landau. C'est presque le trajet de Paris à Orléans par voie rapide, et tous ceux qui auront fait cette expédition comptent bien rentrer à Londres ce soir, assez tôt pour s'habiller et dîner en ville. A des signes pareils, et on ne les compte pas, se reconnaît la faculté que l'Anglais possède d'acheter ses plaisirs par un effort qui, pour un méridional, gâterait d'avance tout plaisir. Un de mes amis me raconte qu'ayant, lors de son premier séjour ici, accepté une invitation à un pique-nique sans demander d'autre renseignement, il dut, pour se trouver au rendez-vous, voyager une heure et demie en train express et faire dix milles en voiture... Qu'importe, puisque nous sommes arrivés dans le

parc où se donnera la comédie, un vaste et paisible parc, planté d'arbres séculaires, et qui fut jadis la dépendance d'une maison seigneuriale. Qu'importe surtout, puisque les nuages semblent moins noirs et moins bas? Sur une pelouse d'un vert humide et tendre, les groupes s'acheminent vers une sorte d'enclos de toiles, à l'intérieur duquel une estrade est aménagée. Des gradins, garnis de chaises, descendent en pente douce jusqu'à un rideau, tendu en ce moment. Un orchestre caché attaque des airs où le cuivre domine, tandis que les spectateurs, au nombre d'une centaine environ, tous appartenant au même monde et formant comme un salon en plein air, prennent leurs sièges et échangent des signes de reconnaissance. Le signal est donné. Le rideau s'abaisse comme à Bayreuth et découvre le coin du paysage choisi pour servir de cadre à la comédie. Des hêtres aux troncs énormes dressent leurs branches qui mêlent une verdure plus claire à la noire verdure d'un cyprès. Par derrière, un étang miroite. Des feuillages jonchent le gazon. Une sonnerie de cor éclate, et le duc de France apparaît suivi d'Amiens et d'autres seigneurs « en habits de veneurs », ainsi qu'il est écrit dans le livre. Nous sommes dans la forêt d'Arden et au commencement du deuxième acte. Mais la comédie est si joliment fantasque et si capricieusement menée que cette suppression du premier acte, le seul qui ne se passe point dans le décor d'un bois, se remarque à peine, et le duc récite les vers célèbres sur le charme de son exil

dans la solitude : « Allons, » dit-il, « et en chasse, — et cela m'afflige pourtant que ces pauvres bêtes tachetées, — les natifs bourgeois de cette cité sauvage, — doivent ainsi mourir, dans le domaine où ils promenaient leur tête branchue, — le flanc déchiré... »

... Oui, la capricieuse, la fantasque comédie! Il n'en est sans doute aucune à travers laquelle apparaisse mieux l'âmè de Shakespeare, — cette âme effrénée et maladive, si douloureuse à la fois et si aérienne, âme étrange où la gaieté confine toujours au rêve et la douceur attendrie à la violence. Oui, c'est bien ici une imagination de féerie, le feu d'artifice enivré qu'un poète se tire à lui-même pour éclairer d'un pétillement de lumière les ténèbres de ce dur, de ce rude monde, comme il est dit dans les vingt derniers vers du *Roi Lear* et d'*Hamlet* (1). Ce sont des personnages de songe qui vont et qui viennent sous les feuillages de cette forêt du Nord, où un duc chimérique a transporté sa cour. D'intrigue dramatique, il n'en est pas trace. Mais demandez-vous à une idylle d'être construite comme une pièce du Gymnase ou du Théâtre-Français? Et le *Comme il vous plaira* n'est que l'entrelacement de plusieurs idylles d'amour. Rosalinde, fille du duc exilé, se costume en jeune garçon et prend le nom de Ganymède. Ainsi déguisée, elle rencontre celui qu'elle aime et dont elle

(1) The rack of this tough world... (*King Lear*, V, 3.)
And in this harsh world... (*Hamlet*, V, 2.)

est aimée, Orlando. Ce dernier ne la reconnaît pas, et la spirituelle enfant de lui dire : « Supposez que je sois votre Rosalinde, et faites-moi la cour. » Et lui de se prêter à ce jeu si tendre où toutes les paroles se trouvent être à la fois vraies et fausses, sincères et menteuses. Sous ce même déguisement, Rosalinde se fait aimer de la bergère Phébé, qui à son tour est aimée du berger Corin, tandis que Célia, la nièce du duc, la propre cousine du faux Ganymède, est aimée d'Olivier, frère d'Orlando, et la paysanne Audrey du bouffon Touchstone. Dans cet imbroglio sentimental, les mignardises de la passion la plus compliquée alternent avec les couplets de l'émotion la plus naïve, et des bouffonneries d'une gaieté toute populaire éclatent dans l'intervalle. Des seigneurs entièrement étrangers à l'action apparaissent soudain parmi les clairières, tels que ce Jacques le Songeur qui se couche au pied d'un chêne pour gémir sur la mort d'un cerf ou pour écouter un air de musique. « Je suce la mélancolie d'une chanson, » dit-il « comme une belette suce un œuf. » Deux pages arrivent, chantant l'amour couronné de primevères, et disant que la vie passe comme une fleur du printemps :

> « How that a life was but a flower
> In the spring time... »

et tout ce défilé de jeunes femmes et de jeunes hommes qui vont, caressés par le parfum des roses, éventés par les feuilles des arbres, enchantés par le sourire du ciel, s'achève sur un hymne de féli-

cité. Le duc dépossédé reprend ses Etats. Rosalinde épouse Orlando, Célia devient la femme d'Olivier, Phebé celle de Corin, Audrey celle de Touschtone, et Jacques rentre dans la solitude. Leur devinez-vous à tous un avenir de bonheur ou de malheur? Comme il vous plaira... Cette comédie cache-t-elle un symbole ou bien est-ce seulement le rêve amusé d'une heure? Comme il vous plaira... Y a-t-il de quoi s'attendrir en écoutant Orlando dire à sa maîtresse qu'elle est juste à la taille de son cœur, ou de quoi sourire en parodiant avec Touchstone ces madrigaux d'amoureux? Comme il vous plaira!... Et le tout, en effet, vous plaira jusqu'au ravissement, pour peu que vous ayez gardé le sens de la fantaisie tendre et moqueuse, de l'ironie passionnée et légère, de cette rêverie qui ne sait si elle est gaie ou triste, magique fleur de l'imagination du Nord, dont quelques pétales se retrouvent entre les feuilles des volumes qui contiennent les *Reisebilder* de Heine et les comédies de notre Musset.

... Les acteurs et les actrices jouaient cette pièce unique, dans ce coin de parc et sous le ciel voilé de ce tiède après-midi, avec une grâce émue dont on ne saurait faire un plus bel éloge qu'en disant qu'elle ne déparait pas le texte divin du poète, et la compagnie suivait le spectacle avec une attention sérieuse qui attestait, une fois de plus, la profondeur à laquelle le génie de Shakespeare a pénétré l'âme anglaise. Mais ce n'est pas seulement l'âme de sa patrie qui a passé dans cet écrivain

sans rival, c'est aussi son paysage, et, si l'on peut dire, la couleur de ses horizons. Pour ma part, j'étais venu à cette représentation, persuadé que le réalisme du décor constituait une erreur complète d'interprétation. N'est-il pas bien connu que Shakespeare composait ses drames et ses comédies pour un théâtre primitif, où les forêts, comme les armées, étaient figurées par une étiquette sur un écriteau? Entourer d'un cadre précis un dialogue écrit pour être prononcé sans le secours d'aucun artifice de mise en scène, n'était-ce pas aller exactement contre l'intention de l'auteur? L'épreuve cependant m'a prouvé le contraire, et je m'en suis expliqué la cause en relisant le *Comme il vous plaira*, vers par vers, et constatant qu'en effet toutes les évocations de nature qui s'y rencontrent s'adaptent au paysage anglais avec une exactitude merveilleuse. Il n'est pas une des images du poème qui n'ait sa correspondance dans la nuance de ce ciel, dans la verdure de ce gazon, dans la douceur voilée de ces eaux, et dans la magnificence de ces arbres. Si l'on écarte de cette forêt d'Arden l'invraisemblable lionne avec laquelle Orlando entre en lutte, on trouvera que chaque trait de description est copié d'après la réalité même du climat que le voyageur peut observer ici à chacun de ses pas. Qui a traversé un seul des grands parcs seigneuriaux, orgueil de la campagne anglaise, sans y rencontrer des chênes pareils à celui sous lequel Jacques est étendu : « Un chêne dont les antiques racines perçaient la rive — du ruisseau qui mur-

murait le long du bois? » L'horizon qui sans cesse apparait dans les chansons des clowns et des pages, c'est bien celui de ce ciel incertain et meurtrier : — « Souffle, souffle, ô bise d'hiver, — tu n'es pas plus cruelle que l'ingratitude de l'homme, » chante Amiens; et ailleurs : « Glace-toi, glace-toi, ciel amer, — tu ne saurais mordre aussi profondément — qu'un bienfait oublié. » Mais aussi l'épithète de « vert » revient à chaque minute, égayant de sa couleur fraîche les rudesses et les âpretés de cette contrée, comme les prairies font pour l'Angleterre : « Sous l'arbre du bois *vert*, — qui veut s'étendre auprès de moi? » murmure un des personnages; et plus loin : « C'était un amant avec sa maîtresse, — avec un hey, avec un ho, avec un honino, — qui passaient le long des *verts* champs de blé. » La maison qu'habite Rosalinde est un cottage pareil à ceux qui se cachent le long des routes de tous les comtés, entre des clématites violettes, des chèvrefeuilles dorés, des roses pâles, et certes les yeux bleus de cette Rosalinde, de cette « *Elle* blonde, chaste et inexprimable », comme la nomme Orlando, ne se sont pas reposés sur une autre nature que celle-ci, fraîche et jolie comme elle-même, comme elle-même souriante et cependant toujours à la veille d'être baignée de larmes... Non, ce n'était pas une faute de goût que d'avoir choisi aux scènes du *Comme il vous plaira* le décor réel d'un véritable parc, puisque ce sont bien ces arbres et ce ciel qui s'évoquent derrière les vers du poète, le plus national qui fut jamais, en

même temps qu'il reste un des plus humains.

... Les actes cependant succédaient aux actes. Comme il faut que le comique ne perde jamais ses droits, même parmi les plaisirs les plus choisis, tantôt il arrivait qu'un domestique trop pressé ou maladroit se laissait voir sous les arbres, tantôt c'était le passage d'une ondée subite. Les parapluies s'ouvraient alors, et le crépitement de l'eau sur la soie tendue couvrait la voix des acteurs. Quelquefois encore le sifflement d'un train éclatait entre une phrase d'Orlando et une réplique de Rosalinde, comme pour rappeler que la Vie, l'implacable et infatigable Vie continuait son œuvre pendant que ce petit cénacle de femmes parées et d'hommes épris des lettres se livraient dans le parc ancien à ce délicat plaisir d'intelligence. N'était-ce pas aussi, ce sifflement lointain, un symbole du monde moderne, de son labeur industriel et démocratique pour lequel il n'existe ni *Comme il vous plaira*, ni esthéticisme, mais seulement le domaine du fait et du besoin? Par une invincible analogie, chaque fois qu'un de ces sifflets aigus m'arrivait par-dessus les voix des acteurs, je me ressouvenais de la France à la fin du siècle dernier et des fêtes pastorales qui se donnaient sous la direction de la reine, tandis que la marée populaire commençait de rouler ses flots vers les palais. La fantaisie opulente et fine d'une aristocratie comblée se jouait alors là-bas, comme elle se joue aujourd'hui en Angleterre, en mille délicatesses qui eurent leur tragique interruption... Mais non,

cette analogie n'est qu'apparente. En reprenant le train qui me ramène à Londres avec tous les spectateurs du *Comme il vous plaira*, je regarde le sommaire d'un grand journal du matin : deux *meetings* gigantesques sont annoncés, l'un pour défendre, l'autre pour attaquer le *Franchise Bill*. Dans l'un comme dans l'autre, qui doit prendre la parole? Un membre de la Chambre des Lords. Ah! si notre aristocratie française avait été mêlée de cette manière aux activités quotidiennes de la vie politique, Marie-Antoinette et ses amies auraient pu sans crainte aucune, s'abandonner sous les arbres de Versailles à leur goût des bergeries, — suprême raffinement des sociétés trop civilisées. Tant que la noblesse anglaise continuera d'être ainsi vivante et militante, elle n'aura pas à trembler au milieu de ses plaisirs, quoique les voix qui tonnent contre elle soient parfois terribles, et que l'un des plus grands poètes, non seulement de l'Angleterre, mais de l'Europe, Charles Algernon Swinburne, ait pu commencer une ode par ces mots : «*Clear the way, my lords...* — Videz la place, messeigneurs...»

III

FÊTE VILLAGEOISE

... C'était dans un comté du centre de l'Angleterre et sur les pelouses du parc d'un des plus grands châteaux de ce comté, — palais de pierre

dressé sur une colline d'où la vue découvre un immense horizon de vallées et de bois. Qu'il était joli, et coquettement vert, par cet après-midi de jeudi, ce vaste parc, dans un des coins duquel le maître du château offrait à quinze cents personnes un *school-tea!* — On nomme ainsi une sorte de fête villageoise que beaucoup de propriétaires terriens donnent une fois l'an aux écoliers de leur voisinage, à leurs parents et à leurs amis. — Dans ces occasions, l'entrée du parc est libre. Sur les allées et sur les gazons, c'était, sous un clair soleil, un défilé de promeneurs et de promeneuses rustiques : les hommes en chapeau haute forme et en redingote, les femmes en toilettes de couleur violente, comme les Anglaises en choisissent, aussitôt qu'elles ne subissent plus l'influence des modes continentales. Autour de ces campagnards, le paysage déployait sa fraîcheur reposée. Le parc de ce château n'est pas très ancien. Il ne s'y rencontre pas de ces arbres séculaires, orgueil des vieilles familles, tels que j'en admirais l'année dernière à Blenheim, dans le domaine des ducs de Marlborough; mais la grâce heureuse de ce paysage d'idylle semblait plus familière encore sur ces pelouses plus libres. Des garçonnets passaient, avec ces visages décidés propres aux *boys* anglais de toute condition, et des fillettes dont la plupart étaient vêtues de blanc avec des bas tout noirs et des souliers vernis. Au cours de réunions comme celle-ci, où l'on peut voir beaucoup d'échantillons de la classe populaire, il est aisé de constater dans

cette classe la prédominance du type anglais, trapu et court, sur le type plus élancé qui se rencontre surtout dans les rendez-vous d'aristocratie. La race est toujours énergique et saine. Il est visible qu'elle n'a pas subi l'entraînement quotidien de l'exercice en plein air depuis plusieurs générations. Peut-être aussi possède-t-elle une moindre quantité de beau sang normand.

Nous arrivons à la tente où se donne le thé, à travers toutes les installations improvisées des plaisirs habituels aux fêtes foraines : chevaux de bois, tourniquets et balançoires. Un orchestre de musiciens militaires, l'infatigable orchestre d'instruments de cuivre sans lequel il n'est point de fêtes anglaises, éclate en sonneries retentissantes, Sous l'abri de toile, aménagé contre la pluie possible, et qui se trouve servir contre le soleil, un millier de personnes sont assises, ayant devant elles, disposées sur des tables immenses, les tasses où brunit le thé, — qui se prépare à pleins tonneaux dans une tente voisine, — avec des gâteaux et des tartines beurrées, des biscuits et des marmelades. Hommes, femmes, enfants, sont là, pêle-mêle, mangeant, buvant, et causant à peine, sorte de kermesse paisible dont un voyageur français devait surtout remarquer la tenue décente. Par tous pays, la foule a sa physionomie saisissante. L'étrange puissance du « quant à soi », dont l'Angleterre porte tant de traces, se manifeste dans la réjouissance comme elle se manifesterait dans

la lutte et l'effort. « Plus un Anglais s'amuse, plus il se tait, » cette phrase que prononce à côté de moi un membre de la Chambre des Communes qui connaît très bien son pays, a pour commentaire vivant tous ces visages. Ils portent écrite sur eux une félicité cordiale, mais taciturne, et qui n'a pas besoin de s'exciter en se communiquant, comme il arriverait chez nous ou dans une contrée plus méridionale. Et, cependant, à une certaine minute ces joies isolées se réunissent en une allégresse générale, lorsque le clergyman de la paroisse prononce une allocution à laquelle répond le maître du château, et que les « hip ! hip ! hurrah ! » s'échappent de ces centaines de bouches entre deux gorgées de thé. L'entrain qui s'éveille alors n'a rien d'apprêté ni d'officiel. Il va droit au propriétaire qui a ouvert son domaine à tous; mais qu'il ait cru devoir le faire, lui, très nouveau venu dans le pays, mais que ses tenanciers soient ainsi heureux de lui montrer leur joie, n'est-ce pas le signe de la profonde entente qui unit encore le paysan anglais à son *landlord?* Un radical me disait que cette entente fait la principale force du parti tory. A coup sûr, tout le long de cet après-midi, la bonhomie visible des rapports entre supérieurs et inférieurs, l'allégresse de ce peuple épars dans ce beau parc, comme dans un jardin de plaisance, et avec cela le charme du jour, — car le ciel anglais, nettoyé de ses brumes, offre au regard une nuance divine d'azur velouté, — tout se réunissait pour faire de cette fête villageoise un spectacle unique, et, une

fois achevé, ce spectacle devint le prétexte d'une conversation indéfinie, le soir, sur la terrasse du château. Le vaste parc était rendu par la nuit à la solitude et au silence, les étoiles s'allumaient une par une, et nous causions du paysan de l'Angleterre et des conditions où il vit aujourd'hui. Cette causerie après cette fête, n'était-ce pas pour un étranger le texte qui explique la gravure?

De cette cordialité du paysan à l'égard de son *landlord*, mes hôtes ne s'étonnaient guère. Jusqu'à ces derniers temps, les circonstances ont été disposées de telle sorte que les prétextes graves de conflits ont pu être évités à peu près complètement. Balzac, ce visionnaire parfois prophétique des lois vitales de la société française, a montré d'une façon tragique, dans son livre des *Paysans*, la lutte implacable entre la grande et la petite propriété. Finalement, chez nous, la petite propriété a triomphé. Rien qu'à lire le texte de la loi sur les héritages, ce résultat était à prévoir. En Angleterre, une loi inverse a produit un effet opposé. Des circonstances de tous ordres s'y sont jointes, telles que la cherté croissante de la vie. De fait, morceau par morceau, la grande propriété a dévoré la petite. Le *yeoman* a disparu, ce franc-tenancier qui possédait, comme notre paysan, seulement un lopin du sol. C'est aujourd'hui le tour du *squire*, de ce personnage si essentiellement anglais, dont George Eliot nous a laissé de très exacts portraits. Le *squire* était un propriétaire sans titre, dont le

domaine, petit par rapport aux propriétés d'un duc de Bedford ou d'un comte de Lonsdale, était considérable par rapport à la paroisse. Mais ce domaine rapportait trop peu, et le *squire*, dans la plupart des comtés, a préféré vendre son bien foncier, pour s'établir dans quelqu'une de ces innombrables villas qui se multiplient autour des grandes cités. Le gros propriétaire est donc demeuré seul. Son domaine a été comme le vaste fleuve où les minces rivières viennent se confondre. Maître d'un revenu dont le chiffre est inscrit au livre officiel des grandes fortunes publié par les soins du gouverneur, nanti des fonctions de juge de paix, c'est-à-dire chargé de régler les menus différends : rixes, maraudages et batteries, ce propriétaire a le plus souvent son siège dans l'une ou dans l'autre des deux Chambres. Il vit dans son château une partie de l'année, le reste à Londres ou à l'étranger, et son existence seigneuriale se trouve placée si haut que jusqu'ici elle a paru inattaquable. Au-dessous de ce personnage, que l'outillage de supériorités sociales dont il est muni fait pour ainsi dire d'une autre espèce, se place le fermier, puis au-dessous encore, — et c'est là le véritable paysan, celui au divertissement duquel nous venons d'assister, — le *farm-labourer*, le journalier qui se loue pour travailler à la ferme. Cet ouvrier rural est la cellule du vaste organisme, comme le mineur dans la mine ou le soldat dans l'armée, et tant vaut la cellule, tant vaut le corps tout entier.

C'est donc avec le fermier d'abord que cet

ouvrier est en relations. Mais qu'est-ce exactement que le fermier anglais? Quantité de bons ou médiocres romans nous ont décrit ce personnage. On m'en a montré plusieurs dans cette fête, dont la massive encolure, la face carrée, le teint coloré, les vêtements rudes convenaient bien au type traditionnel. Jusqu'à ces récentes années, le fermier anglais a vécu dans sa famille avec une grande simplicité de mœurs, ce je ne sais quoi de fruste mais de patriarcal que produit la large existence campagnarde. C'est, en effet, un gros capital que suppose l'exploitation d'une ferme anglaise, et les revenus furent longtemps en proportion. Pourtant, ici comme partout, la poussée démocratique a révélé sa présence. Plusieurs de ces familles de fermiers ont modifié ce que leur vie avait jadis de primitif. Les filles apprennent la musique, font des voyages. Ce sont de véritables ladies. Les fils vont à Oxford ou à Cambridge s'ils sont intelligents, et, s'ils le sont moins, se contentent de prendre les habitudes de la société élégante, depuis le goût du vin de Champagne jusqu'à celui du lawn-tennis. Cela ne saurait aller bien loin. La hiérarchie qui subsiste encore en Angleterre rend le passage d'un milieu social à un autre aussi difficile qu'il est aisé en France. Le fond demeure donc et demeurera longtemps à peu près le même. Les filles continueront d'épouser des fermiers, les fils de louer des fermes à côté de celles de leur père, d'autres de partir pour les colonies, et quand le *farm-labourer* viendra traiter du prix de son tra-

vail, il continuera d'avoir devant lui, comme patron, cet homme de mœurs véritablement rustiques, dont toute la physiologie visible révèle la vie plantureuse parmi les interminables repas, composés de viande saignante, d'ale au tonneau et de liqueurs fortes.

Que pense-t-il, cependant, ce *farm-labourer*, du fond de sa petite maison sise le long de la route ou dans un coin de village, lui qui ne possédera jamais rien en propre, comme le *landlord*, et qui ne connaîtra jamais non plus l'opulence matérielle de la vie du fermier? Que pense-t-il?... Cette question se pose à l'heure présente devant tous les politiciens comme la plus importante peut-être de celles qui intéressent l'avenir de l'Angleterre. Qu'il appartienne à l'ancien torysme ou au torysme démocratique, qu'il soit vieux whig ou radical, tout homme d'Etat tombe ici d'accord que le droit de suffrage est destiné à s'étendre, et ce droit s'étendra jusqu'aux *farm-labourers*. C'est l'opinion de ces derniers qui, en dernière analyse, fera nombre. Tôt ou tard elle déterminera l'inflexion de la politique anglaise vers la droite ou vers la gauche. Ces futurs maîtres de la vie publique, en attendant, sont-ils heureux? Bien des signes semblent attester qu'en effet ils le sont, et que, par suite, l'état de choses actuel trouverait en eux plutôt des défenseurs que des adversaires. A voir comment la petite maison du *farm-labourer* est d'ordinaire tenue, avec ses rosiers devant la porte et ses géraniums sur les rebords de la fenêtre, et à se souvenir du

sinistre abandon où le paysan irlandais laisse sa chaumière, on devine que l'ouvrier de la terre anglaise aime son *home*. Or, l'amour heureux du chez soi n'est-il pas le signe le plus indiscutable d'une âme sans révoltes? — A considérer le *farm-labourer* dans ses fêtes, par exemple durant cette assemblée du *school-tea*, on constate le fond de jovialité que la race porte en elle, jovialité qui est souvent entrée en lutte avec le profond sentiment religieux, cet autre trait essentiel du caractère national, mais elle est demeurée jusqu'à présent invincible. — A regarder de quel respect familier ce *farm-labourer* entoure son *clergyman* et son *landlord*, on reconnaît le plébéien sur lequel les autorités locales n'ont pas pesé trop durement et qui voit encore en elles des alliées plutôt que des ennemies. On me dit aussi que beaucoup de ces ouvriers n'ont jamais fréquenté l'école. Au risque de froisser un des plus dangereux préjugés de cette époque, reconnaissons que les très petits inconvénients de cette absence d'instruction comportent un immense avantage, celui de ne pas éveiller l'esprit de critique et de comparaison, source assurée de mécontentement. Si l'on joint à cela ces autres avantages : — permanence séculaire de la vie locale, résidence des propriétaires, absence de capitale absorbante comme est Paris, absence aussi de service militaire, — ne semble-t-il pas que l'on aperçoive un concours de causes destinées à faire du paysan anglais plutôt un instrument au service des conservateurs qu'au service des révolutionnaires?

— « ... Il semble ainsi, » disait un de mes hôtes, qui est pessimiste, car il est des pessimistes partout, même en Angleterre; « mais quand vous parlez du paysan anglais, vous ne tenez pas compte des éléments de modification que ces dernières années ont apportés. Et, d'abord, cette disparition progressive du *squire* n'a-t-elle pas pour conséquence de supprimer le trait d'union nécessaire entre ce paysan et la grande propriété? Ce *squire* qui n'allait jamais à Londres, qui s'occupait quotidiennement des affaires de la paroisse, qui commandait la milice, dont un des fils entrait presque toujours dans le clergé, pensez-vous que l'on puisse le comparer comme chef immédiat du paysan au *landlord* actuel? Vous croyez que ce *landlord* réside parce qu'il n'a pas de *home* à Londres? En réalité, il voyage sans cesse au loin, et n'est guère là que six mois de l'année. Le *squire* sera-t-il remplacé par le fermier, qui n'est après tout qu'un paysan plus cossu?... Croyez-vous aussi que le droit de vote n'introduira pas avec lui une agitation d'un ordre nouveau? Comptez-vous pour rien la propagande des Irlandais qui sont venus du Connaught, des comtés de Galway et de Mayo, louer leurs bons bras et apporter leurs idées dans toutes les parties du nord et du centre où les grandes villes industrielles enlevaient beaucoup d'hommes aux campagnes? Pensez-vous que le salaire du *farm-labourer* augmentera en proportion du renchérissement de toutes choses, et s'il n'augmente pas, estimez-vous que ce soit là encore une condition de contentement?...

Sur ce point, comme sur tous les autres, moi, je vois la révolution qui monte et qui monte. L'Angleterre présente, c'est la France de 1786...» Et tandis que cet homme parlait ainsi, continuant de pronostiquer un sinistre avenir d'après des faits, que je ne saurais vérifier, je regardais, moi, le magnifique château, en ce moment éclairé par la lune. Je me représentais la quantité de civilisation que suppose une telle demeure, le luxe de son confort, la multiplicité de ses objets d'art, la délicatesse de mœurs de ses habitants. Par contraste, d'autres châteaux s'évoquaient, que j'ai vus en Irlande, dont les maîtres, ruinés par la révolution, vivaient, à la lettre, le pistolet au poing. Serait-il vrai que toute cette société anglaise fût à la veille, elle aussi, d'une crise tragique?... Mais non, je me souviens de la physionomie des paysans que j'ai vus aujourd'hui, de leur regard heureux, de l'évidence de leur bien-être et de leur tenue. Si la santé politique n'est pas dans ce peuple, c'est qu'alors elle n'est pas de ce monde.

IV

A TRAVERS L'ILE DE WIGHT

... A peine remué par la mer bleue, qui, dans ce détroit, se fait aussi douce qu'un lac, le paquebot s'éloigne de la rade guerrière de Portsmouth, et à chaque tour des deux énormes roues, la côte de

l'île de Wight se rapproche, plus distincte, dans la transparence douce du jour clair et je la reconnais avec délices, après quatre ans déjà. Les collines développent leurs courbes gracieuses, toutes semées de maisons dont la blancheur contraste joliment avec la verdure des arbres qui les entourent. Sur un point de cette côté, ces maisons se ramassent en une ville que des clochers dominent, que précède une vaste jetée, et qui est Ryde. Par ce tiède après-midi du mois d'août, un nombre incroyable de vapeurs sillonnent la surface à peine ondulée du *Solent :* — c'est ainsi qu'on nomme le détroit qui sépare la petite île de la grande. — De ces embarcations, les unes gagnent Cowes, où se trouve le centre de la vie de yacht en Angleterre. D'autres se hâtent vers la rivière de Southampton, plus paisible encore que le Solent. Sur le pont de quelques-unes, on aperçoit le lunch préparé, les jeunes femmes coiffées d'une casquette marine; les hommes lisent un des énormes journaux de Londres, étendus sur des chaises longues de paille. Le goût de l'existence en plein air et de la vigueur physique, si essentiel à cette race qu'il est impossible d'ouvrir les yeux sur un paysage anglais sans en rencontrer quelque signe, trouve sa plus complète satisfaction dans les sports de la mer, aussi communs ici qu'ils sont rares chez nous. La côte se rapproche encore. Une bande de musiciens militaire, vêtus d'uniformes rouges, donne son concert de cuivre qui me semble jouer le même air toujours, à la pointe de cette jetée où je retrouve

le tramway électrique courant parallèlement à un chemin de fer. La foule va et vient, composée de promeneuses et de promeneurs, dont la seule toilette suppose une aisance déjà considérable. Je comprends mieux aujourd'hui que cette île de Wight se trouve être, en effet, un des lieux de rendez-vous de ce qu'on appelle ici la classe moyenne. Elle se recrute parmi tous ceux qui ne sont pas nobles, et qui cependant ne sont pas du peuple, autant dire qu'elle comprend les personnes dont la fortune est en argent et non pas en terre. Négociants ou avocats, médecins ou professeurs, membres du clergé ou simples rentiers, elle ramasse en elle toute la bourgeoisie du Royaume-Uni. Cela vaudrait la peine de venir dans ce coin de l'Angleterre, quand ce ne serait que pour voir cette bourgeoisie chez elle, et mesurer le degré du bien-être parmi lequel elle est habituée de vivre.

... J'ai parcouru de nouveau cette île de Wight dans tous les sens, avec un esprit plus au courant des choses anglaises qu'à ma première visite. J'ai retrouvé, bien nette, mon impression de ce temps-là, à savoir un étonnement insurmontable devant le nombre prodigieux des maisons de campagne, ou grandes ou petites, qui toutes supposent chez leurs habitants ce que nous appellerions, dans notre province française, une fortune. Qu'on se dirige à gauche de Ryde vers les deux petites villes de bains de mer, Sandown et Shanklin, ou bien qu'on

remonte vers la droite jusqu'aux sites célèbres de Freshwater et d'Alumbay, ces maisons de campagne se succèdent d'une manière presque ininterrompue, toutes d'aspect heureux et riche, toutes parées de roses, revêtues de lierre, ombragées d'arbres, entourées de pelouses. Derrière les fenêtres en saillie, propres à l'architecture anglaise, et que l'on désigne du terme expressif de fenêtres en arc, *bow window*, — des intérieurs s'aperçoivent tous à peu près pareils, et tous munis des plus ingénieux raffinements du confort. L'opulence, tel est le mot qui revient sans cesse à la pensée devant cette évidente profusion du luxe privé. Un de mes amis américains qui habite l'Angleterre depuis des années n'a pu se blaser sur la surprise que lui a infligée, lors de son arrivée, cette vision d'une énorme quantité de familles dont la vie est fondée sur la facilité des larges dépenses. C'est l'aboutissement visible d'une longue série d'années de paix, d'une extension énorme de commerce, de l'accumulation patiente et du labeur séculaire. Je ne crois pas que dans aucun autre pays d'Europe on trouverait une aussi complète et aussi fréquente réussite de la félicité matérielle, et, comme il arrive, l'habitude de la satisfaction, a exagéré le besoin. L'ampleur des exigences d'un Anglais quelque peu aisé se symbolise par le nombre et la qualité des trois repas qu'il fait chaque jour, par la longueur des voyages qu'il entreprend, par la supériorité de sa tenue, par l'abondance des ressources que doit lui offrir son club, par la quantité d'informations

qu'il demande à son journal, par le luxe des innombrables hôtels qui s'élèvent, pour le recevoir, dans tous les lieux intéressants du monde. On m'a raconté qu'un personnage de la très haute société, visitant un cercle de la bourgeoisie, s'écria naïvement : « Je ne croyais pas que la classe moyenne fût si confortable ! » A coup sûr, pour tout ce qui touche à l'entente et à la pratique du bien-être quotidien, la différence est petite entre cette classe et l'autre, et il s'appelle légion, ce bourgeois quelque peu aisé, — ainsi que le prouve le nombre des filles non mariées qui vivent de leurs rentes, font des voyages, habitent tour à tour l'étranger et la campagne. Que de bras sont mis en mouvement, que d'existences employées pour soutenir ainsi cette population de *gentlemen*, comme ceux que l'on aperçoit en train de prendre du thé devant un horizon de mer dans toutes les maisons de l'île de Wight ! S'il est vrai que le lest de la politique d'un pays réside dans la classe qui a la plus grande somme d'intérêt à la conservation de l'état social, la classe moyenne fait le lest de l'Angleterre, comme le paysan propriétaire fait le lest de notre France. On peut bien supposer qu'une révolution jette à bas les vingt-deux ducs, les dix-neuf marquis, les cent dix-sept comtes, les vingt-sept vicomtes, les deux cent soixante barons qui représentent l'aristocratie à la Chambre des Lords. Le nombre de ces privilégiés est bien faible si on le compare au total de la nation; mais cette bourgeoisie est par elle-même une nation entière, et si l'aristocratie titrée

possède le sol, cette bourgeoisie a entre ses mains, elle, la grande arme moderne, l'argent.

Le bourgeois anglais ne se contente pas d'être opulent, il veut encore jouir de son opulence dans un beau paysage. Aussitôt qu'il le peut, il quitte la ville et se fait un *home* au milieu des verdures, au bord d'une étendue d'eau, — ou lac, ou fleuve, ou Océan. Il y aurait, pour un critique psychologue, de bien curieuses pages à écrire sur le sentiment anglais de la nature. Peut-être le meilleur document sur ce point délicat se trouverait-il dans la poésie de Wordsworth, à laquelle il faut toujours revenir pour comprendre la rêverie de ce côté-ci de la Manche. Ce n'est plus le profond panthéisme germanique avec sa diffusion de l'âme humaine à travers les choses, et ce n'est pas davantage la spiritualité sans contours tangibles d'un Lamartine. Non! Wordsworth, ce promeneur infatigable du district des lacs, a dans le regard la vision précise, minutieuse, et, pour tout dire, réaliste de chaque objet autour de lui. Mais en même temps, persuadé qu'un Dieu personnel a créé l'âme et la nature, il cherche et découvre dans ces objets qui l'entourent, montagnes ou ruisseaux, prairies ou étangs, le sens de vie morale qui s'y trouve enfermé. « Tout paysage est un état de l'âme. » J'en reviens à citer pour la vingtième fois le mot d'Amiel. C'est une formule dont on peut se moquer, mais qui sous sa préciosité est admirable, car elle résume l'essence même de la poésie du Nord. On pourrait écrire à la première page du recueil des vers de Words-

worth cette ligne étrange en y introduisant un léger changement : « Tout paysage est un état de la conscience. »... De fait, est-ce une illusion? En me promenant à travers l'île de Wight, il me semble, une fois de plus, que la moralité du paysage est ici perceptible à chaque pas, et, comme cette seconde impression vérifie exactement la première, il est probable qu'elles sont vraies. Tous les détails ne révèlent-ils pas ici quelque vertu humaine? Les énormes arbres, épargnés par les années, démontrent la grande qualité nationale, le respect séculaire du passé. Les pelouses, entretenues avec un soin pieux et cependant ouvertes à tous, attestent l'irréprochable tenue des promeneurs. L'hospitalité prévenante des habitants aménage des bancs heureusement placés aux beaux points de vue, et la légère cotisation que le gardien prélève à l'entrée des chemins difficiles pour en continuer l'entretien vous parle de solidarité. Cette île de Wight, où le paysage est plus gracieux que grand, s'est prêtée d'une façon si complète à ce maniement de l'homme qu'en beaucoup d'endroits elle en a perdu tout caractère de libre spontanéité. On dirait parfois d'une nature qui garde les convenances et qui a lu la Bible. La mer, le dimanche, lorsqu'elle est vide, absolument, de ses bateaux et de ses baigneurs, prend comme une allure de personne respectable et qui observe le repos du septième jour. Cette autre puissance, plus indomptable que la mer, la mort, se fait, elle aussi, décente et convenable dans les petits cimetières de

campagne, salons du suprême sommeil, nettoyés avec autant de soin que ceux des cottages qui se voient de place en place, parmi les arbres. Et chaque coin du paysage a en effet sa vie sociale, ainsi que l'attestent les barrières qui, d'espace en espace, coupent la route, représentant chacune un droit particulier du sol où l'on passe. On se demande comment un homme pourrait sans honte se promener dans ces horizons, s'il n'avait la conscience d'être une personne de tout point respectable et correcte, comme la petite île. « Que nul n'entre ici, s'il n'est gentleman » semblent dire les menus brins d'herbe du gazon, et c'est à croire que cette injonction est entendue et obéie, tant il est rare de rencontrer sur les chemins des visages et des toilettes qui contrastent avec la tenue de cette nature !

N'importe, toute peignée, parée, humanisée qu'elle puisse être, cette île de Wight abonde en délicieux points de vue, dont les deux plus rares me paraissent être, le premier, sur la route qui va de Shanklin à Ventnor, en longeant la falaise et passant par Bonchurch ; — le second, sur le promontoire, battu des vents, qui sépare la baie de Freshwater et celle d'Alum. — Il y a quelques années seulement que la petite ville de Shanklin a commencé à s'agrandir, et c'est sans doute à la promenade de Bonchurch qu'elle doit les visiteurs qui s'y pressent, — ainsi qu'au charme de son *chine*. J'ai déjà décrit ce vert ravin ouvert en pleine falaise. Il s'en ren-

contre plusieurs de la même espèce dans l'île. Celui de Shanklin est le «lion», ainsi que s'expriment les guides. Je le retrouve aussi frais, aussi vert que l'autre été : dans le profond abîme creusé par la fissure soudaine du terrain, une riche végétation foisonne, de grands arbres verdoient, des fougères revêtent les parois des roches, un ruisseau se tord dans le fond, et cela fait comme un gouffre de verdure et de fraîcheur à l'extrémité duquel la mer palpite, immense et libre. Elle déferle là sur une plage plus propice aux bains qu'une autre, et c'est encore une des causes pour lesquelles Shanklin a grandi. J'ai marqué, dans mon premier journal de route, combien cette station diffère d'une station correspondante de la côte française. Celui qui vient faire une saison ici ne trouve ni casino, ni demoiselles à toilettes tapageuses, ni rien qui ressemble à la vie d'une plage élégante. Promenades en barque, parties de tennis, chevauchées dans l'île ou excursions à pied sur la falaise, tels sont les plaisirs qui suffisent aux Anglais établis dans les villas des environs. Chacun d'entre eux ne compte pour s'amuser que sur les distractions qu'il se procurera, d'après ses idées personnelles. A vrai dire, il est douteux qu'il se complût dans un lieu public, mêlé à des gens qui ne lui auraient pas été présentés. C'est là un trait, facile à reconnaître et qui explique pourquoi tous les plaisirs pris en commun deviennent aussitôt des prétextes à clubs, c'est-à-dire à sociétés fermées. — Clubs pour jouer à la paume, clubs pour jouer

au cricket, clubs pour naviguer en yacht, tout s'organise de manière à ce que l'on se trouve entre personnes du même monde et des mêmes goûts. On ne dira jamais assez combien ces petites sociétés sont hospitalières pour l'étranger qui s'y trouve présenté par un des membres. Mais celui qui arrive sans lettre d'introduction et qui compte sur les hasards des rencontres, que peut-il bien devenir?...

Quel que soit l'attrait du *chine* de Shanklin et de la route de Ventnor, ce coquet village de poitrinaires tapi chaudement au pied d'une falaise, un dévot de la littérature leur préférera la baie de Freshwater, pour cette unique raison que tout près de là est Farringford, la petite propriété où le poète Tennyson a vécu longtemps. C'était son habitude de se promener la nuit sur les dunes, et on l'imagine volontiers sur le cap gazonné que terminent les blancs rochers des *Needles*, composant les stances de son poème de *Locksley-hall :* « C'est de là que je regardais le grand Orion s'abaisser lentement vers l'ouest. — De là, plus d'une nuit, j'ai vu les Pléiades, s'élevant à travers l'ombre veloutée, — briller comme un essaim de mouches de flamme enveloppées dans un filet d'argent... » Il a décrit lui-même sa maison de Farringford dans d'autres vers adressés à un ami : « Là, loin de la fumée et du bruit de la ville, — j'épie le crépuscule et son ombre qui tombe, — en errant dans mon jardin sans art, — qui s'abrite au pied d'une

dune. — Là, nulle médisance tandis que l'on dîne, — mais d'honnêtes propos et du vin véritable — et nul commérage que celui de la pie — bavarde sous une voûte de pins. — Car des bosquets de sapins, sur l'un et sur l'autre côté, — se dressent pour briser les rafales, — et plus loin au delà blanchit l'Océan — qui déferle sur la craie et le sable... » Tennyson a dû quitter cet abri, fermé, comme tous les enclos de l'île, avec des haies vives, tant la curiosité des visiteurs venait l'y tourmenter. Son portrait qui se trouve dans les hôtels du voisinage vous montre un profil songeur et sévère, d'une physionomie aussi profondément nationale que l'est sa poésie, cette poésie à la fois attendrie et surveillée, passionnée et contenue, pure et châtiée, que M. Taine a si curieusement étudiée. Tennyson aura été un des rares poètes enrichis par des vers exclusivement lyriques et portés par eux aux plus hautes dignités, puisqu'il est devenu pair d'Angleterre, après avoir succédé à Wordsworth dans le titre de lauréat, — position toute d'honneur, dont les avantages se résument dans une pension de cent livres, et le droit, depuis Charles Ier, de prélever par an un tonneau de malvoisie sur la cave royale. Il aura dû cette fortune matérielle et sociale à ce fait qu'il représente d'une façon supérieure les meilleures qualités de la classe cultivée de son temps et de son pays. C'est le grand honneur des familles riches d'Angleterre qu'elles aient eu ce génie virgilien pour poète favori depuis plus de trente ans, et sur cette œuvre de Tennyson, si ado-

rablement noble et charmante, un seul regret reste à exprimer, c'est qu'il lui manque, ainsi qu'à la délicieuse île de Wight où l'artiste a vécu, un coin de libre sauvagerie.

V

LES HOMMES DE LETTRES

... La vaste salle du premier étage de l'*Athenaeum*, — ce club des savants, des artistes et des hommes de lettres anglais, — se développe avec ses colonnes, ses hautes fenêtres, ses rayons emplis de livres. Tous les instruments qui peuvent rendre plus agréable encore la lecture studieuse sont épars dans cette salle : — petites tables placées sous le jour des croisées, profonds fauteuils garnis à leurs bras d'un pupitre mobile, casiers chargés de la collection des *Revues* de l'Europe entière, légers guéridons pour y installer à la portée du liseur la tasse de café ou le bol de thé. Sur ce même étage, d'autres salles plus petites et plus solitaires regorgent d'autres livres. Le club entier, avec son portique grandiose que surmonte une statue de la déesse à laquelle il est dédié, n'est-il pas un palais que dessert un escalier monumental ? Mais c'est un palais muni de tout le confort qui se peut désirer, depuis ce premier étage où l'on travaille, jusqu'au rez-de-chaussée où l'on dîne, où l'on parcourt les journaux et où l'on s'habille, jusqu'au sous-sol où

l'on joue au billard et où l'on fume. Néanmoins la bibliothèque silencieuse et tiède est la pièce où il faut se tenir, pour bien goûter le charme de ce docte asile, tandis que le bruit des voitures roulant sur le pavé en bois de Pall-Mall arrive, adouci et lointain, par delà les balustrades du balcon de pierre. Presque involontairement, rien qu'à feuilleter la liste des membres du club, et à y rencontrer des noms de poètes, de romanciers, d'essayistes, mêlés à des noms de grands seigneurs, de philosophes célèbres, de peintres fameux, une comparaison s'établit entre la vie que les circonstances se trouvent faire à l'homme de lettres anglais, et celles que d'autres circonstances aménagent autour de l'homme de lettres français. De telles comparaisons, forcément artificielles par quelque point, valent la peine d'être esquissées. Elles éclairent d'un jour singulièrement vif les causes profondes de la diversité entre les productions intellectuelles des deux pays. On a souvent posé le problème de savoir si la littérature influe sur les mœurs. Nous avons aujourd'hui retourné les termes, et aperçu dans les œuvres des écrivains la transcription directe ou dissimulée de leur sensibilité. Même les plus impersonnels d'attitude et de volonté n'écrivent jamais que l'histoire de leur propre cœur. C'est donc une question essentielle de savoir si les littérateurs d'un pays sont ou ne sont pas à l'état d'hostilité ouverte avec les mœurs de ce pays, s'ils s'y adaptent aisément où s'ils en souffrent, s'ils doivent, pour vivre en paix

avec les préjugés de leur temps, mutiler et sacrifier leur idéal intérieur, ou bien si, au contraire, leur libre développement leur est facilité par leur milieu. Ces influences du milieu produiront, suivant le cas, un art chargé de ferments révolutionnaires, ou bien un art plus équilibré, plus socialement sain et solide, des livres d'amertume inquiète et de violente rébellion contre les misères de la vie, ou bien des livres d'acceptation optimiste, et à tout le moins de sérénité. Il me semble que l'homme de lettres français, pour toutes sortes de raisons inhérentes à l'ensemble de notre société contemporaine, est plutôt tourné du côté de la révolte, et qu'au contraire l'esprit de l'homme de lettres anglais s'aiguille d'habitude vers l'autre pôle. J'en crois apercevoir quelque causes qui tiennent à la manière dont cet homme de lettres anglais est d'ordinaire élevé, à la forme même de la production qui lui est imposée, au génie enfin du public qu'il lui faut conquérir.

C'est un fait aisé à constater que l'homme de lettres anglais a presque toujours passé par Oxford ou par Cambridge. Traduisez ces deux noms d'Universités par les détails qu'ils représentent. Cela signifie qu'il a vécu, entre sa vingtième et sa vingt-cinquième année, dans un de ces vieux cloîtres qui servent de collèges, ayant une liberté d'études quasi entière, évoluant à son aise dans deux petites chambres qui lui faisaient un *home*, prenant ses repas dans le réfectoire monacal où sont appendus

les portraits des élèves illustres, adonné sur l'Isis ou le Cherwell à l'exercice du canotage, jouant au cricket ou à la paume sur la pelouse des verts jardins, fréquentant le Club de l'Union avec ses larges salles, sa bibliothèque énorme, ses discussions oratoires de chaque semaine, à peu près chaste, car la débauche est presque impossible sous la surveillance des *protectors*, et passionnément occupé de littérature ancienne. Une simple remarque montrera jusqu'à quelle profondeur l'éducation classique a pénétré la pensée anglaise. Que l'on feuillette seulement les œuvres des poètes, même les plus nationaux du pays, on les trouvera toutes pénétrées d'antiquité. C'est Milton qui a écrit deux livres de vers latins, ses *Elégies* et ses *Sylves*. C'est Cowper, l'étrange songeur, et duquel date une rénovation de la poésie anglaise, qui a laissé une lamentation admirable, composée durant sa seconde période de folie, en strophes latines et sur le rythme alcaïque. C'est Byron, revenu de son premier voyage avec une imitation de l'*Art poétique*, d'Horace, qu'il préférait à son *Childe Harold*. C'est l'infortuné, le divin John Keats, dont le plus long poème est consacré à Endymion, et l'ode la plus charmante à une urne grecque sur laquelle se voyait sculptée une danse d'amoureux et de joueurs de flûte : « Les mélodies entendues sont douces, mais les inentendues — plus douces encore; aussi, vous, suaves flûtes, jouez toujours, — non pour l'oreille sensuelle, mais, plus précieuses, — jouez pour l'esprit vos mélodies qui n'ont pas de son. —

Beau jeune homme, sous les arbres, tu ne peux pas finir — ta chanson, et jamais ces arbres ne se faneront... — Amant hardi, jamais, jamais, tu ne prendras un baiser — quoique tu sois prêt d'atteindre le but, mais console-toi, — l'aimée ne peut pas se flétrir; — quoique tu n'en aies pas ton contentement, — pour toujours tu l'aimeras, pour toujours elle sera belle... » — C'est Shelley que sa correspondance nous montre abîmé tour à tour dans Platon et dans Sophocle. C'est Tennyson dont les deux chefs-d'œuvre sont peut-être un *Tithonus* et un *Ulysses*. C'est enfin Swinburne, la gloire du collège de Balliol, qui, prié par des confrères parisiens d'apporter une contribution au *Tombeau de Théophile Gautier*, — livre collectif de piété posthume, — étonna le Parnasse français par l'envoi de quatre odes, une dans sa langue, l'autre dans celle de Gautier, la troisième dans celle de Virgile et la quatrième dans celle d'Homère. Aussi bien la fréquentation de l'antiquité ne s'associe-t-elle, pas, pour l'élève d'Oxford ou de Cambridge, ou même simplement d'Eton ou de Harrow, à des souvenirs de tristes prisons, de discipline étroite, d'asservissante besogne. Dans un livre qui demeurera comme la plus douloureuse monographie d'une enfance esclavagée et d'une jeunesse pitoyable, *Jacques Vingtras*, M. Jules Vallès a montré sous quel jour de torture les restes sacrés des grands poètes de jadis peuvent apparaître au regard d'un lycéen révolté. « Ah ! » disait ce même John Keats, « une chose de beauté est une joie pour toujours,

— son charme grandit. Non, jamais elle ne pourra — s'évanouir en néant, mais toujours elle doit garder, — comme un asile pour nous, paisible, et comme un sommeil — plein de suaves rêves, et de santé et de calme respiration... » Peut-être pour sentir ce charme de beauté bien longtemps à travers les années, vaut-il mieux avoir feuilleté les pages des grands livres ailleurs que dans une de nos casernes d'instruction, — à l'ombre, par exemple, d'une de ces heureuses oasis de lent travail qui sont les cellules de *Maudlen* ou de *Trinity*. Et de même, pour aimer sa jeunesse dans son passé, pour se complaire dans ses souvenirs, par suite pour avoir comme un fond de lumière à son imagination, peut-être vaut-il mieux n'avoir pas connu, autour de ses vingt ans, la solitude dans l'immense et meurtrier Paris... De combien d'hommes de lettres français, venus là comme le Lucien de Balzac et comme Balzac lui-même, pour mener l'existence d'écrivain, fut-ce pourtant la destinée? Le jeune Anglais qui sort d'Oxford ou de Cambridge, après y avoir pris ses degrés, grâce à une bourse d'études, ne connaît guère cette sensation d'isolement vis-à-vis d'une énorme ville. S'il est bon humaniste, il gagne un *fellowship*, — comme on dit ici, — et il a pour sept années de loisir assuré avec une rente d'un peu plus de six mille francs. S'il vient à Londres, c'est accompagné par l'attestation de ceux qui ont été des membres de son collège, enregistré d'avance dans un des clubs fondés pour réunir les anciens élèves de son

Université, n'ayant pas devant lui la renommée à conquérir comme une place forte, parce que la réputation ne se fait pas ici, comme chez nous, sur un petit point central d'où elle rayonne ensuite au dehors. Ce sont certainement des conditions moins douloureuses de lutte pour la vie. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait très probablement des réfractaires à Londres, voire même à Oxford, comme à Paris. Il faut qu'il y en ait par tous les pays, car eux seuls découvrent et disent certaines vérités sur l'âme humaine, et sans le *Jacques Vingtras*, de M. Vallès, nous n'aurions pas une psychologie bien faite du révolutionnaire moderne. La grande affaire est que seuls soient des réfractaires ceux qui portent en eux une âme indomptable, réapparition sans doute d'un atavisme de barbare dans le civilisé, tandis qu'il est bon pour la santé de tout le corps social que ceux-là trouvent le moyen de se développer, sans s'insurger ni se mutiler, qui ressentent l'invincible besoin de l'indépendance sans éprouver celui de la révolte.

Une seconde cause me paraît influer, plus encore que cette jeunesse d'ordinaire heureuse, sur le développement d'esprit de l'homme de lettres anglais. Cette cause réside dans le caractère forcément anonyme du journalisme londonien. S'il veut gagner sa vie avec ce journalisme, cet homme de lettres le peut, et, me dit-on, très largement. Quant à se faire un nom dans le public avec ses articles, il ne le peut pas. Et cependant, il se dépense dans cette presse sans signature une somme de talent

que peut seul apprécier celui qui a lu le *Times* tous les jours pendant des mois. Et il en est ainsi, dans combien de feuilles moins connues du lecteur continental! Je lisais l'autre semaine dans le *Daily Telegraph* une page sur le Londres d'été d'un tour d'humeur et de plume à faire la fortune d'un chroniqueur du boulevard. Ce soir, je lirai dans la gazette des libéraux, la *Pall Mall*, ou dans celle des conservateurs, la *Saint James's*, ou dans *le Globe*, ce journal de l'après-midi imprimé sur papier rose, une série d'entrefilets de la plus malicieuse acuité et de l'ironie la plus savamment anglaise. Avec ces articles-là, il y aurait de quoi faire plusieurs célébrités, s'il n'y manquait l'élément premier de toute célébrité, le nom. Ce n'est pas ici, dans cette vieille et libre maison des *Débats*, qu'il y a lieu de discuter les avantages du système généralement adopté en France. Nous lui avons dû la plus merveilleuse éclosion d'une littérature qui va des *Lundis*, de Sainte-Beuve, à *Hommes et Dieux*, de Paul de Saint-Victor, et de Chateaubriand à Prévost-Paradol, pour ne parler que de quelques-uns entre les morts. Mais si l'anonymat de la presse diminue évidemment sa valeur, il a cet avantage, tout pratique, si l'on peut dire, d'adoucir les âpretés de la polémique et de leur enlever peu à peu le caractère personnel. L'homme de lettres qui se fait journaliste en Angleterre s'absorbe dans une grande usine dont il devient un des rouages. Il n'a pas les profits d'un métier de combat, il n'en a pas non plus les inconvénients : les

dures luttes d'amour-propre, les difficultés de faire honneur à sa renommée d'une manière fixe et tous les jours, quelquefois durant des années! Sur ce point encore son existence est douce et n'a guère de chance d'aboutir à la révolte. Faut-il aussi attribuer à cette absence de signature, et à l'impersonnalité qui en résulte le beau respect de la vie privée dont, non seulement toutes les polémiques, mais les articles de portraits eux-mêmes sont marqués dans cette vaste presse anglaise? J'ai suivi en détail, voici un mois, tout ce qui s'est écrit de-ci de-là dans les feuilles quotidiennes ou de semaine sur Mark Pattison, le recteur de Lincoln, qui venait de mourir. Je l'avais connu à Oxford. C'était un homme de premier mérite, avec une physionomie, un tour de conversation et des habitudes très originales. Il prêtait d'autant plus aux anecdotes intimes que beaucoup des écrivains de la presse avaient pu le voir de tout près, en qualité d'étudiants. Ces anecdotes, ou malveillantes ou bienveillantes, vous les auriez cherchées vainement à travers les notices consacrées seulement aux idées du défunt, à son rôle de professeur et à ses ouvrages. Cet anonymat des journaux a un autre effet : il pousse l'homme de lettres ambitieux à donner sa mesure dans des travaux de Revue, les seuls qui fassent pénétrer un nom jusque dans la masse des lecteurs. C'est un des motifs pour lesquels ces Revues foisonnent avec une telle abondance. Il y en a plus d'une vingtaine sur le pupitre de l'*Athenaeum* qui leur est réservé : — faut-il

citer au hasard? — la *Quarterly*, l'*Edinburgh*, la *Westminster*, la *Contemporary*, la *Fortnightly*, le *Nineteenth*, le *Macmillan's*, le *Longman's*, le *Blackwood's*, et combien d'autres, sans compter les *Magazines* illustrés ou les fascicules spéciaux qui correspondent à notre *Revue philosophique* et à la *Revue historique?* Un peuple d'écrivains gravite autour de ces publications, tous obligés au patient et sérieux travail qu'exige la composition du long Essai, tous au service du peuple bien plus vaste de lecteurs auxquels arrivera leur travail. Car elles ne se contentent pas de séjourner sur les tables des clubs, ces livraisons des *Revues;* elles se dispersent, dans la campagne d'abord, parmi les châteaux et les villas, dont il faut bien distraire la solitude, puis par delà les mers, aux extrémités de cet immense empire colonial, où se trouvent employés un peu partout d'anciens élèves de quelque collège d'Oxford ou de Cambridge. Des familles vivent là-bas, aux Indes et en Australie, dans vingt endroits du globe, qui ont gardé le goût vif de l'instruction. Des femmes y abondent, qui lisent et écrivent elles-mêmes. C'est pour ce public que l'homme de lettres anglais se trouve écrire, qu'il se sent écrire, et c'est la troisième influence qui vient achever l'orientation de son talent.

Vis-à-vis du public, l'écrivain peut se placer dans trois situations différentes. Parfois il compose sans même songer qu'il sera lu, et seulement pour satisfaire un besoin d'activité intellectuelle. Ce fut le

cas du très glorieux Gœthe et du très obscur Stendhal. Parfois il compose dans l'unique but de recueillir le plus grand nombre de suffrages qu'il lui sera possible, et il est l'esclave du goût de son temps comme le fut Voltaire, ce passionné de la gloire viagère, à qui cet amour dicta ses tragédies et sa *Henriade*. D'ordinaire l'écrivain écrit pour lui-même à la fois et pour le public. Il se représente un lecteur idéal par lequel il se voit jugé à l'avance, et ce jugement lui est parfois une torture étrange. La correspondance de Flaubert nous en a montré un bien mélancolique exemple. Le grand prosateur soumettait en pensée la page achevée sur laquelle il avait peiné à un Homais ou à un Bouvard; il se rendait compte des inintelligences profondes de ce «bourgeois», et au lieu d'en sourire, il en saignait. J'imagine qu'un auteur anglais, et qui connaît bien son pays, se figure à l'avance un lecteur et une lectrice qui réunissent à une culture complète et au sens des choses de l'esprit un profond sentiment de respectabilité. S'il travaille à un roman, il est impossible que la seule idée de ce lecteur et de cette lectrice ne lui interdise pas les audaces physiologiques, la mise à nu de l'animalité humaine, l'analyse microscopique et misanthropique de la maladie sociale. Mais aurait-il par lui-même le goût et la puissance de cette dissection où se complaisait le génie d'un Balzac? Dans la décente maison qu'il habite à l'extrémité d'un faubourg de Londres, marié comme il est le plus souvent, parmi ses filles et ses fils, appartenant à

deux ou trois cercles qui lui font une société d'élite, n'ayant aventuré sa jeunesse à travers aucune expérience coupable ou trop dure, est-il outillé pour concevoir *le Père Goriot*, *la Maison Nucingen*, ou bien *Madame Bovary*, et l'amertume charnelle et nostalgique des *Fleurs du Mal?* S'il veut imiter Baudelaire, ce sera comme Swinburne, en y mêlant l'ardeur d'un paganisme érudit, analogue à celui de la Renaissance, qui le transportera presque aux antipodes de son modèle. Qu'il est, en revanche, armé admirablement pour peindre en leur détail les plus fines nuances de la vie morale, pour se configurer des intérieurs de conscience, tout le tableau d'une âme qui cherche à se régler elle-même! Et qui a mieux réussi dans des peintures de cet ordre que George Eliot, par exemple, le romancier que le dix-neuvième siècle anglais peut mettre en regard de notre Balzac pour la profondeur de la pensée, la puissance de la création des types, l'originalité de l'observation? Je ne serais pas moi-même un homme de lettres français, si je n'avouais que *la Cousine Bette* me passe plus près du cœur que *Silas Marner*. Mais le commencement de la critique consiste à reconnaître que la vie humaine est une chose très complexe et très variée. Elle peut être envisagée et peint de bien des points de vue. Il y a des états d'âme tout troublés par les fièvres de la chair, par les angoisses du conflit social. Il est bon que de tels états soient étudiés et démontrés, et, par suite, nous devons nous féliciter que notre société existe et qu'elle ait

produit Balzac et sa descendance. Il y a d'autres états de l'âme, où la sensualité n'a plus sa place et où apparaît l'inquiétude purement morale. Il est bon que la société anglaise aboutisse à créer d'excellents peintres de ces sortes de crises. Pour reprendre en la modifiant un peu la phrase que dit Hamlet à son Horiato : il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en saurait rêver notre esthétique. C'est pour cela que nous devons nous applaudir qu'il se rencontre toutes sortes d'esthétiques et toutes sortes de races d'écrivains pour les concevoir, les protéger et travailler au grand œuvre, éternellement pris et repris, de la littérature, ou pour employer un mot plus précis encore, de la psychologie.

VI

PRÉRAPHAÉLITISME

J'ai visité, durant mon séjour à Londres, plusieurs maisons de riches collectionneurs. Elles sont situées, pour la plupart, dans ce quartier du Sud-Ouest, le fashionable S.-W., oasis d'opulence, à ce point comblé de luxe que l'on y vivrait des mois et des mois sans presque rencontrer un signe de la noire misère anglaise. A peine si, de place en place, une ruelle qui joint ensemble deux squares élégants révèle qu'il existe cependant ici des gens n'ayant pas mille livres à dépenser par six mois,

ni même cinquante livres, ni même vingt-cinq. Les enfants grouillent sur ce pavé malpropre, le teint hâve, les membres pauvres. Un bar ignoble réunit des buveurs en haillons autour de sa table revêtue d'étain. De vieilles femmes, accroupies sur le seuil des portes, se drapent dans un châle déchiré... Mais qui traverse ces ruelles, sinon l'étranger en quête d'observation, quand il est si simple de suivre les rues décentes le long desquelles se dressent les coquettes habitations peintes en rouge sombre ou en vert pâle, avec leurs colonnettes, leur jardinet fleuri, leur encadrement de plantes grimpantes? Ils sont tous exquis à regarder, ces logis parés de jasmin et de géraniums. Ceux des collectionneurs ne diffèrent pas des autres par le dehors. Mais c'est en examinant l'intérieur en détail qu'on se convainc une fois de plus de la prodigieuse richesse et de la culture par laquelle se distingue cette classe moyenne anglaise dont j'indiquais l'autre jour quelques traits. Il y a tel armateur de Glasgow ou de Liverpool qui possède dans sa maison du voisinage de Hyde-Park plus de quatre cents toiles qui vont des peintres anciens les plus célèbres aux peintres qui habitent Londres en 1884. D'autres, négociants retirés des affaires, font mieux encore. Ils ne se contentent pas d'acheter des tableaux, ils emploient leurs artistes de prédilection à décorer leurs *home*. Et ce sont alors, dans ces demeures de personnages pratiques, des caprices d'ornementation d'une poésie singulière, — de quoi réjouir le cœur subtil du héros de M. J. K. Huys-

mans, le compliqué Jean des Esseintes. J'ai vu ainsi une salle à manger que son propriétaire a livrée à M. Whistler, et que ce dernier a décorée tout entière avec des plumages de paon, étalés sur un fond d'un bleu de turquoise. Deux énormes paons traversent le panneau du fond, ayant pour œil, l'un une émeraude, l'autre un diamant. L'éclat de ces deux pierres qui rayonnent sur ce mur achève de donner à cette pièce une physionomie de chambre fantastique des mille et une nuits. Un autre a demandé au plus raffiné des songeurs, M. Edward Burne-Jones, de lui dessiner une série de sujets autour de la corniche de son salon, et l'artiste a mis là une histoire des malheurs de Psyché. Ce même M. Burne-Jones a exécuté pour un autre amateur un couvercle d'harmonium où se voient des femmes avec le type des vierges de Botticelli, vêtues de draperies figurées par des incrustations d'une nacre changeante. Il a fait de même le projet d'un paravent avec des images de déesses, une plaque de cheminée sur laquelle une Vestale est représentée entretenant du feu avec un brin de myrte. Un simple détail montrera jusqu'à quel point le problème de la décoration préoccupe les artistes anglais. Un d'entre eux, qui est à la fois peintre et poète, et des plus célèbres, M. William Morris ne s'est-il pas avisé d'ouvrir en plein Londres un magasin de tapisserie où l'on ne vend que des meubles et des tentures dont il a exécuté le dessin?...

Il faut parcourir ces collections privées pour se

former une idée à peu près exacte du mouvement le plus important qui se soit produit dans l'art en Angleterre depuis quarante années. Je veux dire le préraphaélitisme, ou, comme on l'a nommé plus tard, non sans une nuance d'ironie, l'esthéticisme. A ce mouvement se rattache l'œuvre de critique de l'éloquent John Ruskin et celle du plus délicat des prosateurs actuels M. Walter Pater, dont le livre sur la Renaissance contient les vingt plus belles pages qui aient jamais été consacrées à Léonard de Vinci. Qui donc a mieux parlé du sourire des Jocondes et des Hérodiades, « ce sourire, » dit-il, « où l'âme avec toutes ses maladies a passé ? » A ce mouvement se relie l'œuvre de poésie de Dante-Gabriel Rossetti et celle de M. Swinburne, les deux noms les plus remarquables à citer dans les lettres anglaises depuis ceux de Tennyson et de Robert Browning. — De ce même mouvement relève l'œuvre en peinture de ce même Dante Rossetti, celle de M. Millais, celle de MM. Maddox Brown, Watts et Burne-Jones. Il est difficile de résumer par une formule l'élément d'unité qui rattache les uns aux autres tant d'efforts différents. Il est plus difficile encore de ramasser les documents nécessaires pour bien juger la valeur de l'Ecole préraphaélite dans sa partie artistique, car les tableaux de ces peintres appartiennent tous à des particuliers, et ceux-ci les placent, non pas dans des galeries, mais dans les pièces mêmes qui servent à l'ordinaire de leur vie. C'est un des bénéfices de la morte-saison que la possibilité de voir ces collections. Et cependant

les toiles sont à ce point éparpillées, qu'avec tous les efforts du monde j'ai pu à peine étudier ainsi vingt œuvres de Rossetti sur les trois cent quatre-vingt-quinze que mentionne le catalogue donné par M. William Sharp à la fin de l'étude consacrée à son maître (1). Pour juger M. Maddox Brown, il faut aller à Manchester. Des toiles de M. Millais, un certain nombre seulement ont été composées sous l'inspiration préraphaélite. Comment discerner avec exactitude celles qu'il a exécutées comme un peintre «synthétique» et celles qui représentent sa manière d'«analyste» (2)? Il est plus aisé de voir l'œuvre de Burne-Jones, quoique je n'aie pu prendre une connaissance directe que d'une assez faible portion. Il resterait la ressource d'étudier au moins la reproduction photographique de tous ces tableaux, mais les préraphaélites ont gardé jusqu'à ces derniers temps un tel caractère de cénacle, que les photographies de leurs peintures ne sont en vente que dans une certaine maison perdue au fond de Kensington. Néanmoins, même avec des renseignements incomplets, il est loisible de porter un jugement critique sur l'Ecole, sinon d'en caractériser du moins le principe et de marquer une tendance de l'âme anglaise contemporaine. C'est tout ce que je voudrais essayer dans ces quelques notes.

(1) *Dante-Gabriel Rossetti,* A record and a study, by William Sharp. — Macmillan, 1882.

(2) Expressions de M. Sharp, p. 69 de son livre sur Rossetti.

Rien de plus touchant ni qui révèle mieux la simplicité d'esprit qui se rencontre chez beaucoup de jeunes gens d'Oxford ou de Cambridge, que les débuts de cette Ecole préraphaélite destinée à faire tant de bruit à travers le monde. Cela est presque romanesque au même degré que le cénacle imaginé par Balzac dans ses *Illusions perdues*. Un garçon de vingt ans se réunit un jour à six de ses camarades pour réformer tout simplement l'art de son pays. Cela se passait en 1849 à Londres, dans un pauvre atelier de peintre situé à Newman-Street. Le jeune homme s'appelait Dante-Gabriel Rossetti. C'était le fils d'un proscrit napolitain, commentateur de Dante, auteur d'un traité sur le mystère de l'amour platonicien (1) et de la propre sœur de Polidori, le médecin de lord Byron. Les six camarades étaient quatre peintres : William Holman Hunt, John Everett Millais, James Collinson, Frédéric-George Stephens; un sculpteur, Thomas Woolner, et un critique, le frère de Dante-Gabriel, William Michaël Rossetti, alors âgé de dix-huit ans. Ces sept personnes, «*the sacred seven*», comme les appelle leur biographe, s'étaient liées les unes aux autres sous la formule cabalistique : P. R. B., — traduisez : « *Pre-Raphaelite-Brotherhood*, confrérie préraphaélite. » La première action de leur cénacle fut de fonder une revue qui eut quatre numéros. Elle avait pour titre, je traduis exactement : «*Le Germe*, pensées du côté de

(1) *Il mistero dell' amor platonico svelato*, 1840.

la nature dans la poésie, la littérature et l'art.» Au quatrième numéro, ce titre parut sans doute obscur et fut remplacé par cet autre, jugé plus clair : «Art et nature, consistant en pensées du côté de la nature, journal dirigé surtout par des artistes.» L'ingénuité métaphysique de ce simple en-tête indiquait bien l'état d'exaltation passionnée, presque religieux, où vivaient ces jeunes gens. Jusqu'à ses derniers jours, et même détruit par l'abus du chloral, — dont il devait mourir, voici quatre ans, — Dante Rossetti posséda un pouvoir d'influence intellectuelle réellement extraordinaire sur ceux qui l'approchaient. En ce temps-là, brûlé des nobles fièvres de la jeunesse, venant d'écrire ce chef-d'œuvre de *la Demoiselle bénie*, aujourd'hui classique, avec la bouche frémissante, les yeux enflammés, le front sublime que nous montre son portrait peint par Watts, il devait être irrésistible, et il le fut, puisque sa petite Revue justifia son titre. Elle fut bien réellement le germe, l'humble grain que le passant ne voit pas, qu'il foule sous son pied, mais qui s'enfonce dans le sol et devient le principe de toute une large moisson, — plus tard !

Oui, un germe, mais de quelle doctrine, et en quoi consistait la croyance qui distinguait les P. R. B. pour leur garder leur désignation première. Le lecteur étranger curieux de préciser ses idées sur ce point délicat ouvre tout naturellement un des livres de M. Ruskin. Puisque le célèbre professeur s'est fait l'apôtre du groupe, il en doit donner l'acte de foi, et il le donne aussi, mais dans quels

termes! « La Vérité, » s'écrie-t-il dans une de ses lectures d'Oxford sur MM. Burne-Jones et Watts, « la Vérité, voilà le pouvoir vital de l'Ecole; la Vérité, voilà son armure; la Vérité, voilà son épée de combat. » Là-dessus le lecteur qui se souvient de l'effort des véritables préraphaélites, des contemporains du Ghirlandajo vers une copie exacte de la nature, se dit qu'il se trouve en face d'une Ecole de réalistes. Or, le réalisme, dans le sens où nous entendons d'ordinaire ce mot, consiste dans la reproduction fidèle de la vie contemporaine. Fort de cette conclusion, ce lecteur étranger consulte le catalogue de l'œuvre de Dante Rossetti, le fondateur du Cénacle, et voici les titres qu'il relève entre quatre cents autres : « l'Enfance de la Vierge, — Salut, Servante du Seigneur, — la Tombe d'Arthur ou la Dernière rencontre de Lancelot et de Ginevra, — Hamlet et Ophélie, — la Barrière du Souvenir, — Beata Beatrix, — le Cœur de la nuit, — Méduse aperçue, — la Coupe d'amour, — Astarté Syriaque, — l'Esprit de l'arc-en-ciel, — Retour de Tibulle à Délie, — Adam et Eve, — Marie Madeleine, — Pandore... » Le lecteur croit rêver. Les mythologies, le christianisme, les souvenirs de toutes les littératures, la mysticité du moyen âge se mélangent dans cette liste qui se prolonge ainsi, indéfiniment. La Vérité, dit M. Ruskin. Mais quelle Vérité? Le lecteur soupçonne que les mots n'ont pas la même signification pour une tête anglaise et pour une tête française. Il prend de nouveau une brochure de M. Ruskin et il tombe

sur cette phrase : « La première question d'une âme *vraie* doit toujours être : Ai-je une religion, ai-je une patrie, ai-je un amour, telles que je sois prêt à mourir pour elles ? » Et ailleurs : « Il faut en revenir au mot de Woodswort :

Nous vivons d'admirer, d'espérer et d'aimer (1). »

Le lecteur regarde le titre de l'ouvrage : c'est bien un livre esthétique et non pas un recueil de sermons. Il prend *le Germe* et y rencontre dans le début d'un des articles : « La pureté du cœur, la suppression de toute sensualité de l'esprit, c'est par là que doit commencer celui qui veut entrer dans l'ère nouvelle, » et M. Sharp n'hésite pas à dire : « Si étrange que cela puisse paraître, des hommes comme Holman Hunt, Rossetti, ont marché dans les pas et à la suite de Newman, de Pusey, de Keble (2). » Avons-nous affaire à une réformation religieuse ou à une réformation artistique, à des ministres protestants ou à des peintres ? Comment se mouvoir au milieu de ces définitions qui semblent si opposées et dont les unes conviendraient à un Fra Angelico, tandis que d'autres ne seraient pas reniées par Degas ?

Mon avis est que nous avons affaire à des artistes et à de très grands, mais que ce sont des artistes anglais : c'est-à-dire que pour eux les problèmes de l'esthétique ne sont pas distincts des problèmes de la conscience. Ils entrevoient cette

(1) We live by admiration, hope and love.
(2) Page 41.

grande loi de tout art digne de ce nom, à savoir que peintre ou poète, sculpteur ou prosateur, l'homme ne doit rien produire qui ne lui soit nécessaire, rien qui ne manifeste son impression propre, sincère et directe de la vie. A cause de cela ils sont réalistes dans leurs études de paysages, de costumes, de types, de tout le décor visible. En même temps ils sont mystiques : l'impression de la vie intérieure ne doit-elle pas être traduite au même titre que les impressions de la vie extérieure? On raconte que le maître d'Ornans, le puissant et illettré Courbet, avait coutume de dire : « Des anges? Est-ce que j'en ai jamais vu? » C'est le point de vue du réaliste vulgaire. Ecoutez maintenant le prophète du réalisme tel que le comprend une âme du Nord (1) toujours tournée, quoiqu'elle fasse, du côté du monde spirituel : « Ne confondez jamais, » dit M. Ruskin, « un mythe avec un mensonge. Non, vous devez être très prudent pour fixer le point sur lequel vous pouvez vous permettre de le traiter de fable. Prenez comme exemple le plus fréquent et le plus simple des mythes, celui de la Fortune et de la roue. Sans doute il n'existe pas dans l'univers une femme réelle qui tourne une roue de diamant, capable d'influencer par ses révolutions l'humaine destinée. Mais sous cette image n'apercevez-vous pas plus clairement la loi du ciel : — *Il a précipité le puissant de son siège, et il a*

(1) *The art of England, lectures given in Oxford.* Deuxième lecture de la seconde série.

exalté l'humble et le faible... » J'ai cité tout ce passage, parce qu'il est caractéristique, au plus haut point, de la différence qui sépare deux points de vue probablement irréductibles l'un à l'autre : celui du sensualiste grossier et celui de l'homme pour qui le monde des idées existe d'une réalité aussi forte, j'allais dire aussi concrète, que l'autre.

L'Ecole préraphaélite a eu pour ambition, lors de ses débuts, d'unir en un seul ces deux réalismes, union qu'avaient réussie en effet les maîtres de la Renaissance florentine, si pieux d'intention et si exacts d'exécution. Aux débuts de l'Ecole, plus d'un critique s'y trompa, et le préraphaélitisme fut accusé de n'être qu'une simple et vile photographie de la nature. Un signe aurait dû cependant servir de guide à l'appréciation de ce mouvement. C'est que, dès la publication du *Germe*, la plupart des artistes de ce groupe s'annonçaient comme étant à la fois peintres et poètes de la nuance la plus ardemment mystique. En fait, ainsi qu'il arrive toujours lorsque deux pouvoirs contradictoires sont en présence, une des deux tendances a, petit à petit, prédominé, puis transformé l'autre. Dante Rossetti, pour ne citer que le chef, n'a pas cessé d'être un peintre, mais il est devenu, comme il s'appelait lui-même, un peintre poète. Il a continué d'avoir des idées de peintre, c'est-à-dire de voir des juxtapositions de tons, des rapports de lignes, des attitudes, des formes; mais parmi ces idées de peintre, il a choisi uniquement celles qui étaient en même temps des idées de poète. Il a ainsi abouti,

peu à peu, à un art de songe, tout pénétré d'au delà, d'inexprimable émotion et de beauté sentimentale. Dans le même ordre s'est développé le génie de M. Burne-Jones, le dernier venu de l'Ecole, celui dont les toiles traduisent le mieux la tendance à fondre le monde visible et le monde invisible en une sorte de beauté dont jusqu'ici la musique semblait seule capable, à la fois matérialiste et mystique, caressante aux sens et caressante à l'âme. On se tromperait si l'on confondait cette peinture avec celle de nos peintres littérateurs ou de ceux qu'on a nommés idéalistes. Ce ne sont pas ici des pensées mises en couleur. C'est plutôt, si je peux dire ainsi, une vision colorée de la pensée. Cela procure une volupté de contemplation analogue à celle qui se dégage de la *Galatée* et de l'*Hélène*, de M. Gustave Moreau. Et c'est qu'aussi la même nostalgie manifestée par les rêveries singulières de ce dernier peintre apparaît dans les toiles de M. Burne-Jones, aussi douloureusement vague et aussi délicieusement ravissante.

Ah! les étranges toiles et qui vous poursuivent comme le souvenir d'un songe d'opium! J'ai là, devant les yeux de ma mémoire, celle qui est appelée *Laus Veneris*, — la louange de Vénus. — La déesse vêtue d'une robe de couleur rouge est couchée sur une chaise longue. Sa couronne est posée sur ses genoux. Quatre femmes assises auprès d'elle essayent de la charmer au son des instruments de musique. Une tapisserie sur laquelle est

brodée son image traînée par des colombes rappelle sa gloire antique. Par la baie de la fenêtre une troupe de chevaliers apparaît qui galope sans doute vers la colline du Tannhæuser, et c'est la gloire de la déesse durant le moyen âge qui défile ainsi à travers les plaines. Elle cependant, insensible aux accords des musiciennes comme aux splendeurs évoquées par la tapisserie, comme aux cavalcades de ses fervents, elle regarde à terre, les bras abandonnés, les yeux baissés, la bouche amère. — Elle regarde. Quel songe de mélancolie?... Le même sans doute qui hante les prunelles du chevalier assis à terre dans le tableau nommé *Chant d'amour*, tandis qu'une femme fait courir ses doigts sur les touches d'un orgue dans un paysage du soir, — le même qui ensorcelle le visage des anges debout, chacun le globe aux mains, dans la série des *Sept jours de la création*. Ce songe de mélancolie, c'est bien celui qui vient troubler le cœur de l'homme moderne dans l'heureuse et séculaire Angleterre, comme dans notre pauvre France, épuisée de révolutions. C'est la plainte secrète de l'immortelle Psyché que ni les bienfaits de la science, ni ceux de la richesse, ni les promesses du progrès n'ont pu contenter. La voyageuse divine erre toujours, même dans notre monde d'industrie, de télégraphie et de chemins de fer, en quête du bien qu'elle a perdu. Hélas! elle ne sait plus même de quel nom ce bien se nomme, ni s'il existe sous le ciel. Il arrive parfois qu'un artiste sincère entend cette plainte qu'il

prend pour un sanglot de son propre cœur ou pour un rêve de son propre esprit, et le peu qu'il traduit de cet immortel sanglot suffit pour enchanter à jamais son œuvre.

Août 1884.

VI

L'ESTHÉTICISME ANGLAIS[1]

Voici la traduction élégante et fidèle d'un étrange et puissant roman, qui souleva, lorsqu'il parut, des discussions passionnées dans les cercles littéraires d'outre-Manche. L'auteur, qui depuis a continué avec supériorité son œuvre parallèle de critique et de création, n'était guère connu, quand *Miss Brown* fut publiée, que par deux volumes d'Essais sur la Renaissance, réunis sous le titre symbolique d'*Euphorion* et dédiés au plus raffiné des prosateurs anglais contemporains, M. Walter Pater, l'artiste et le philosophe de *Marius l'Epicurien*. Aujourd'hui d'excellentes études, notamment celle de Mme Bentzon dans la *Revue des Deux Mondes*, ont appris au public français le nom de la femme

(1) On trouvera dans cette analyse de *Miss Brown* quelques idées exprimées déjà dans la lettre sur le *Préraphaélitisme*. Cette répétition était nécessaire pour mieux rattacher les deux études une à l'autre. La traduction de *Miss Brown* dont il est parlé ici due à M. Robert de Sérizy.

distinguée qui se cache sous le pseudonyme de Vernon Lee. On sait que miss Paget vit habituellement à Florence, qu'elle est la sœur d'un poète remarquable et qu'elle a su faire de sa maison des bords de l'Arno le rendez-vous de tout ce qui a valeur d'écrivain ou de dilettante dans la vieille ville de Toscane. Ce roman de *Miss Brown* fut son début dans le genre difficile de l'étude de mœurs sous forme narrative, et il y a en effet dans ce premier roman quelques inexpériences d'art. Un lecteur français, habitué au «faire» précis et serré de nos conteurs, y trouvera matière à plusieurs critiques. Il y relèvera et des lenteurs, et des morceaux inutiles, et des disproportions. En revanche, il y trouvera une peinture entièrement neuve, et faite d'après nature, d'un coin singulier de la vie anglaise, je veux parler de ce petit groupe d'artistes et de gens du monde qui professent le culte de l'esthéticisme et que le langage courant appelle là-bas des *esthètes*. Grâce à *Miss Brown*, nous pouvons nous représenter assez exactement en quoi consiste cet esthéticisme, sur quels points il est en désaccord profond avec le reste de la société anglaise, et en quoi cependant il se rattache à une tendance constante de cette même société, puisqu'il est apparu déjà sous d'autres formes et à divers intervalles.

I

On confond d'ordinaire chez nous l'Ecole esthétique anglaise avec l'Ecole préraphaélite. C'est commettre à peu près la même erreur que si l'on identifiait nos parnassiens avec nos romantiques. Le Parnasse de 1860 a été en France un néo-romantisme, issu des théories de 1830, et cependant il s'est distingué de ces théories par plusieurs nuances originales. Les esthètes anglais dérivent, eux aussi, des maîtres préraphaélites, mais ils s'en séparent sur trop de points pour qu'il ne convienne pas de faire aux uns et aux autres une place à part. Les préraphaélites appartenaient presque tous à la génération qui a eu ses vingt ans entre 1845 et 1855. La plupart d'entre eux étaient des peintres poètes, et le chef du chœur fut ce Dante-Gabriel Rossetti, dont j'ai parlé dans ces notes à plusieurs reprises, à propos d'Oxford notamment et de sa Revue *le Germe*. Le cénacle préraphaélite — *the Preraphaelite Brotherhood* — a dû son nom, je l'ai marqué plus haut, à l'analogie des tendances de ses membres avec celles des peintres italiens du quatorzième et du quinzième siècle. Comme Giotto, comme Benozzo Gozzoli, comme Domenico Ghirlandajo, les P. R. B. s'efforçaient de concilier le goût du symbole mystique avec la copie la plus exacte de la

réalité. Pénétrés d'admiration pour ces vieux artistes d'avant la Renaissance, ils leur empruntaient jusqu'à leur gaucherie. Ils lisaient la *Vie nouvelle*, de Dante, avec la même ferveur qu'avait pu le faire Sandro Botticelli. Les visages qu'ils évoquaient sur leurs toiles avaient cette expression à la fois sérieuse et candide, douloureuse et visionnaire qui donne un charme si particulier à la célèbre *Allégorie du Printemps* qui se voit à l'Académie de Florence. On comprend qu'avec de telles doctrines, les frères préraphaélites dussent se trouver en désaccord avec les aspirations familières du monde au milieu duquel ils vivaient. Il est plus facile de rêver à Béatrice et à son poète sous les voûtes du couvent de Saint-Marc ou parmi les narcisses en fleur du Campo-Santo de Pise, au printemps, qu'au milieu du brouillard de Londres et dans cette Angleterre sillonnée de chemins de fer, hérissée de fabriques, noire de charbon. Aussi les préraphaélites s'enfermèrent-ils de plus en plus dans une intimité de cénacle, exagérant jusqu'au parti pris leurs idées déjà très exceptionnelles, vivant de plus en plus parmi des impressions raffinées et réfléchies, dans une atmosphère artistique sinon tout artificielle, et de ce goût de l'artificiel naquit dans la génération suivante, durant ces quinze dernières années, l'esthéticisme proprement dit.

Composer la vie d'impressions d'art, et de cela seulement, — tel fut, en sa dernière simplicité, le programme des esthètes. — Par ce programme ils se trouvaient aussi distincts des premiers préra-

phaélites que les peintres de la Renaissance avaient pu l'être de leurs mystiques prédécesseurs. On en jugera par ce seul fait que leur livre de prédilection devint, au lieu de la *Vita nuova*, la *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, ce qui ne les empêchait pas de professer un culte d'esprit pour les extases imaginatives des vieux poètes et d'admirer Dante avec idolâtrie. Mais c'était plutôt une sorte de dilettantisme spécial qui les portait vers toutes les portions archaïques de la littérature, comme plus fécondes en sursaut nouveau du goût et de l'intelligence. C'est ainsi qu'à Dante lui-même ils préféraient Cino de Pistoie, — au lucide Shakespeare ses rivaux plus barbares : Marlowe, Ford et Webster, — à Ronsard le moins connu Joachim du Bellay, — et à ce dernier, Villon. Le poète de : *Mais où sont les neiges d'antan...* devint ainsi à Londres plus populaire qu'il ne l'a jamais été parmi nous. De toutes jeunes filles, dévotes de l'esthéticisme, prononçaient son nom avec enthousiasme. Le malheur voulut qu'un des esthètes consacrât un jour deux conférences à ce Villon, admiré ainsi sur parole, et il se découvrit dès le début que ledit Villon était si parfaitement *improper* que les dames refusèrent d'assister à la seconde de ces conférences. Le goût de l'archaïsme n'en continua pas moins de sévir parmi les esthètes. Il se manifesta par une série d'adaptations au vers anglais des formes les plus reculées de la poésie française. Les auteurs de l'Ecole esthétique se mirent à écrire ainsi, et des chants royaux, et des

rondels, et des ballades, comme a fait M. Théodore de Banville, qui devint, avec Théophile Gautier et Baudelaire un des poètes favoris du groupe. L'affinité psychologique était trop grande entre les Esthètes et les Parnassiens pour qu'un accord ne s'établît point entre les deux écoles; mais l'esthéticisme anglais se trouvait, comme on va le voir, bien différent du Parnasse, en ce sens qu'il ne se borna pas à demeurer une doctrine de littérature et qu'il essaya de s'attaquer aux mœurs elles-mêmes.

Parmi les thèses soutenues par M. John Ruskin, le prophète inspiré du préraphaélitisme, il s'en rencontrait une qu'un des amis de Rossetti, le peintre poète et décorateur M. William Morris, avait déjà mise en pratique. M. Ruskin avait parlé de la nécessité de réformer l'aspect intérieur des logements anglais et M. Morris avait ouvert une boutique que tout voyageur peut visiter dans Oxford Street, boutique de tapisserie où ne se vendent que des objets fabriqués d'après les dessins du peintre. Les Esthètes ne se contentèrent pas de demander qu'on modifiât l'ameublement, ils entreprirent une réforme du costume. C'est alors qu'on vit se promener en plein jour des jeunes femmes vêtues de costumes du moyen âge et, au cours des soirées, ces mêmes femmes apparaître dans des robes copiées d'après d'anciens tableaux, avec des lis dans leurs cheveux. Certaines fleurs devinrent l'apanage propre des Esthètes, à l'exclusion des autres : ainsi le lis blanc, le tournesol, la pensée, les roses blanches et rouges, l'œillet, cher à Bellini

et à Carpaccio. Certains emblèmes furent adoptés, et, dans toute chambre disposée d'après les canons de l'école, des plumes de paon décorèrent les murs et les vases. Le type de beauté admiré comme supérieur fut celui qui se retrouve si souvent dans les peintures de Rossetti : des joues pâles, une bouche amère et sensuelle à la fois, de grands yeux fixes, une énorme chevelure, ou toute noire ou toute fauve. Comme il arrive lorsque la mode s'en mêle, d'étranges affectations se produisirent, qui, commentées dans le public, devinrent matière de blâme et matière d'imitation. Les fêtes esthétiques, où les invités étaient reçus dans des appartements, jonchés de roses, furent parodiées dans une opérette dont le grand succès acheva de rendre fameux ce qui n'avait d'abord été que le goût original d'un petit cénacle. Les caricaturistes du *Punch*, ces observateurs narquois des mœurs contemporaines, firent, eux aussi, campagne contre les Esthètes. C'était là des revanches légères de l'opinion bourgeoise moyenne contre les singularités d'une poignée d'artistes. Le roman que voici peut en être considéré comme la revanche sévère; car, cette fois, ce n'est point par le ridicule que la satire s'exerce, c'est le principe de l'esthéticisme que l'auteur de *Miss Brown* met en jeu, avec une partialité passionnée. Mais cette partialité, en même temps qu'elle est un gage de bonne foi, s'offre comme un fait significatif de haute importance. Elle permet de mesurer le degré de retentissement que les Idées favorites de l'Ecole produisent dans la cons-

cience d'une âme profondément, intimement anglaise.

II

Pour que le lecteur français puisse se mettre bien au point de ce livre, qui se tient debout avant tout par sa force psychologique, il me paraît nécessaire de lui présenter les personnages avec lesquels il va se trouver en rapport tout le long du récit, — personnages si particuliers qu'ils risqueraient de lui paraître invraisemblables. Mais ils sont Anglais; et dira-t-on jamais assez jusqu'à quel point la vie anglaise est différente de la nôtre? Le héros de ce roman est un peintre poète du nom de Walter Hamlin qui, voyageant en Italie, rencontre une servante, fille d'un ouvrier anglais mort d'ivrognerie, une miss Anne Brown, et s'en éprend. Un amour pour une fille de cet ordre ne saurait consister, quand il s'agit d'un Esthète, dans un vulgaire désir de séduction. Celui-ci trouve qu'Anne Brown, avec sa pâleur tragique, ses yeux d'un gris verdâtre, sa bouche triste, son épaisse et noire chevelure crêpelée, réalise d'une façon extraordinaire le type de beauté qui lui est cher. Comme d'autre part, la fille a de la noblesse et de la fierté, qu'elle est profondément pure, il rêve de l'arracher à son indigne sort, de lui faire donner une éducation en rapport avec cette beauté, en un mot, de se fabri-

quer en elle une sorte de Galatée vivante, dont il ait créé l'âme. Cet étrange projet devient, comme il sied chez un peuple positif, la matière d'un contrat passé dans les règles avec le tuteur de la jeune fille. Hamlin constitue une fortune indépendante à miss Brown. Il s'engage à ne pas en faire sa maîtresse et à l'épouser à sa majorité, — Anne n'a que dix-huit ans au début du livre, — si elle veut de lui à cette époque. Et la jeune fille est envoyée dans une pension anglaise établie à Coblence, pour y recevoir une instruction solide, puis passer de là chez une vieille tante de Hamlin en attendant que le mariage ait lieu, — si toutefois il doit avoir lieu.

Il arrive que cette miss Brown est une créature très simple, douée au plus haut degré du sentiment moral. Cette éducation qu'elle reçoit a d'abord pour effet de développer chez elle davantage la notion du sérieux de la vie, du respect de soi, du bon emploi de ses forces, toutes ces qualités de *self-restraint* qui sont le trait particulier de la race anglaise. Lorsqu'elle se trouve, au sortir de ses années d'études, lancée dans le monde des Esthètes où vit son bienfaiteur, qu'aperçoit-elle et qu'entend-elle? Les poètes qui l'entourent parlent avec une admiration presque religieuse de Cléopâtre et de l'impératrice Faustine, de Messaline et d'Hélène, de toutes les grandes amoureuses en qui s'incarne à travers les siècles, la légende de l'éternel féminin. Ces mêmes poètes professent un mépris absolu pour toute tentative utilitaire. Ils considèrent le mal

comme un élément nécessaire à la mystérieuse alchimie de la beauté. Ils sont pessimistes et ils se refusent à l'action, réduisant leur effort à la formation d'un paradis intérieur de songes rares et d'un paradis extérieur de décors exquis. Anne Brown assiste aux séances où ces idées sont exposées et sa nature se révolte contre cet épicuréisme intellectuel et cette sensualité raffinée. Elle reconnaît que Walter Hamlin est l'incarnation même de ces façons de penser qui lui font horreur. Elle comprend que c'est pour satisfaire un caprice d'artiste blasé qu'il l'a tirée de sa condition infime, qu'elle est à ses yeux une sorte de *modèle* façonné pour les besoins de ses tableaux et de ses poèmes. S'il la veut habillée avec des toilettes spéciales, c'est pour la peindre. S'il lui a fait donner une éducation fine, c'est pour qu'elle serve de prétexte à ses sonnets d'une mélancolie dantesque. Elle est un instrument d'art entre les mains d'un homme incapable de sentir autrement qu'avec son imagination; — et ce rôle, cet homme, ce monde lui causent petit à petit une horreur invincible où l'instinct de la conscience puritaine se mélange aux révoltes de la fille du peuple soudain transportée dans un milieu d'aristocratie.

C'est ici que se place la portion tragique du roman, — tragédie tout intérieure, mais dont la nouveauté singulière trahit un sentiment rare de la vie spirituelle. Anne Brown se rend compte que le développement moral qui lui permet de condamner le monde des Esthètes et Hamlin lui-même est dû

cependant à cet Hamlin. Il se trouve être son bienfaiteur jusque dans les répugnances qu'il lui inspire, puisqu'elle n'aurait jamais eu sans lui la délicatesse d'âme que supposent ces répugnances. Cette conscience morale, au nom de laquelle elle condamne l'égoïsme inefficace de son protecteur, l'enchaîne aussi à ce protecteur et lui défend de l'abandonner tant qu'elle pourra quelque chose pour lui. Or, il se trouve qu'Hamlin, tout en enveloppant miss Brown d'une adoration platonique, s'est laissé prendre aux séductions d'une cousine dont il est devenu l'amant. Ce malheureux poète, semblable sur ce point à beaucoup d'hommes qui ne voient dans l'émotion qu'une occasion de dilettantisme, s'est laissé aller à une dualité de cœur dont il souffre affreusement. Pour oublier ses propres fautes, il abuse de l'opium, — comme Rossetti se livrait au chloral dont il est mort. Anne comprend qu'elle seule peut le tirer de l'abîme de dégradation où il va rouler, en l'arrachant à l'Angleterre et en s'emparant de la direction de sa vie. Il faut pour cela qu'elle se fasse épouser par lui, et au nom de la promesse ancienne, elle devient en effet la femme d'Hamlin, afin que le poète qui se croit aimé d'elle trouve dans cet amour, lequel n'est pourtant qu'un sacrifice héroïque, une force nouvelle pour réparer un peu la misère de ses égarements.

III

Tel est ce livre qui se résume dans un verdict de condamnation contre le principe de l'esthéticisme incarné dans un artiste rare, mais impuissant, maladif et coupable. Il y aurait lieu de poser à cet endroit un des problèmes essentiels de la vie humaine, celui de l'antithèse entre l'idée du Bien et l'idée du Beau. On pourrait répondre à l'auteur de *Miss Brown* que les conditions morales où se place l'artiste doivent être jugées du point de vue de l'œuvre qu'elles lui permettent de produire, et que Hamlin serait absous de bien des fautes si ses peintures et ses sonnets procuraient aux autres ce bienfait incomparable d'une beauté jusque-là inconnue. On pourrait objecter aussi que d'un fait particulier on ne saurait induire aucune conclusion générale. Mais c'est une esquisse de mœurs et non une discussion de philosophie que j'essaye ici, et ce que je veux indiquer dans ce roman, c'est l'extraordinaire intensité d'antipathie que la doctrine de l'épicuréisme intellectuel produit chez l'auteur, antipathie qui n'est pas seulement un fait de raisonnement. Elle vient de la race et on l'expliquera mieux si l'on considère que l'esthéticisme est en définitive un cas entre vingt autres de l'influence du Midi sur le Nord et du génie latin sur

le génie germanique. Quoi que l'on prétende, ces deux génies se livreront toujours bataille dans l'intelligence humaine.

Lorsqu'on voyage en Italie, on est frappé de voir la quantité d'Anglais qui sont venus chercher, au pied des Apennins et sur les bords de la mer toujours bleue, une douceur inconnue du climat, et l'on constate aussi que chez la plupart, cette impression d'une vie plus douce n'entame pas l'âpreté primitive du sang, si bien que des familles, établies depuis deux ou trois générations sous ce ciel tiède, n'ont rien perdu de ce qu'avait mis dans leur être l'influence séculaire des brumes de leur île du Nord. Il arrive aussi que le charme italien fait la conquête de ces âmes anglaises et insinue en elles un germe de paganisme. On peut suivre le détail d'une influence de cet ordre dans la poésie de lord Byron, qui n'aurait certes pas écrit l'épisode voluptueux d'Haydée, dans *Don Juan*, s'il n'avait pas connu la paresseuse détente des dernières saisons passées entre Venise et Livourne. D'autres fois, c'est de loin et par nostalgie que se produit cette conquête des âmes du Nord par des sensations méridionales. Ce fut le cas pour Keats par exemple et, plus en arrière dans l'histoire, pour les prédécesseurs de Shakespeare. Il est visible, dans les drames de l'époque d'Elisabeth, que l'Italie hantait les imaginations des poètes d'alors. Ils l'apercevaient à travers une vapeur de cauchemar, et cependant leur naturalisme était fait de cette vision lointaine. Shakespeare lui-même ne place-t-il pas

en Italie les amours de Juliette et de Roméo, de Desdémone et du cruel Maure, de Miranda et de Ferdinand ? On dirait que, par une magie digne de Prospero, sa fantaisie a pu s'asseoir au soleil couchant sur un banc d'un de ces jardins toscans, d'où l'on contemple, parmi les statues de marbre et les verdures, un horizon d'oliviers pâles, de cyprès noirs et de villas fleuries de roses...

Pareillement le principe premier de l'esthéticisme fut cette impression d'Italie, développée chez Rossetti par la race, par la lecture de Dante et la contemplation des chefs-d'œuvre des compatriotes de son poète. Ç'a été là le germe initial et dont l'efflorescence s'est finalement manifestée par le néo-paganisme des disciples immédiats de M. Swinburne.

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit,
> Mais Pan tout bas s'en moque, et la Sirène en rit.

S'il y a cependant une tendance qui répugne intimement à l'âme anglaise, c'est celle-là, toute composée de volupté, d'indolence et de stérile abandon. Il suffit d'avoir voyagé un peu de l'autre côté du détroit pour reconnaître que l'Anglais est par essence un animal actif, chez lequel une conception morale est d'abord envisagée de son côté pratique et utilitaire. Lorsque j'étais à Oxford, je m'étonnais de voir des étudiants en costume se mêler à ces processions de l'Armée du Salut, qui, le dimanche, remplissent les rues de leurs grossières sonneries cuivrées et de leurs niais cantiques. Il me fut répondu que ces ridicules et basses démons-

trations avaient pour effet de détruire l'ivrognerie chez quelques gens de la classe inférieure qui seraient demeurés réfractaires à toute autre influence. C'en était assez pour que plusieurs jeunes élèves de Christ-Church et de Magdalen crussent de leur devoir de s'unir à ces vulgaires « Salutistes ». Même lorsqu'ils sont arrivés à l'agnosticisme, et qu'ils ont répudié tout rapport avec la religion révélée, la plupart des Anglais continuent d'éprouver ce besoin d'une action morale, vraiment effective, et l'on voit des jeunes filles qui avouent ne pas croire en Dieu fonder des classes populaires, les associations philanthropiques se multiplier, les œuvres que nous appellerons laïques foisonner de toutes parts. Dans les portions épisodiques de *Miss Brown*, l'auteur a dessiné plusieurs personnages secondaires qui représentent ces préoccupations de morale utilitaire. Il est visible que sa sympathie profonde est pour eux, et il se comprend qu'à des âmes ainsi faites rien ne doive être plus odieux que la nonchalante indifférence des contemplateurs. Comme la grande majorité des Anglais est ainsi, l'esthéticisme n'aura été de l'autre côté de la Manche qu'un accident, mais, en dépit de *Miss Brown* et des éloquentes pages qui abondent dans ce livre, ç'aura été un accident heureux, à cause de la fantaisie dont certains Esthètes auront fait preuve, à cause de quelques œuvres d'un art raffiné qu'ils auront produites, à cause enfin de ce vigoureux roman lui-même.

1885.

VII

CROQUIS D'OUTRE-MANCHE

I

EN « HANSOM CAB »

A deux jours de distance, deux sensations contraires, et cependant si justes!... — Je suis en *cab*, par un beau matin de ce mois d'août dans Piccadilly. De la brume traîne dans l'air, mais toute bleue, toute trempée de soleil, juste de quoi velouter les pelouses du grand parc, le long duquel court la légère voiture. Elle va, silencieuse et preste, sur le pavé de bois. Le cocher qui me conduit est juché par derrière; je ne le vois pas, mais je le sais pareil à ceux que je regarde aller et venir, juchés sur le siège des autres voitures. Avec leur costume de drap brouillé, leur chapeau rond, l'épingle de leurs cravates, leurs gants de cuir brun, ils ont tous une physionomie de *gentleman*. Le fringant cheval qui traîne le *cab* à deux roues,

cabre sa tête busquée en mâchant son mors, et les deux roses qu'il porte à ses œillères tremblent à ce mouvement. La coquette voiture est, à l'intérieur, lustrée et parée, comme le cocher, comme le cheval, comme la rue, comme les passants et les passantes. De chaque côté, une petite glace, deux boîtes en métal blanc, l'une qui sert de cendrier, l'autre qui contient la boîte d'allumettes, sont appendues, avec cette inscription : « Veuillez ne pas endommager le *cab*. » Les coussins se creusent doucement sous le poids du corps; le tapis est épais sous les pieds; la brise arrive, fraîche et tiède à la fois, du feuillage des grands arbres qui ondoient par delà les grilles. Qui donc a parlé de la sombre tristesse de Londres?...

Je suis en *cab* de nouveau, le surlendemain, par un après-midi de pluie battante. La voiture, couverte de boue, est garnie à l'intérieur d'un tapis de paille tout humide des pieds qui s'y sont posés. La pluie me coupe le visage par devant, et lorsque le cocher abaisse la vitre, pliée deux fois sur elle-même, il faut se rejeter en arrière pour qu'elle ne vous frappe pas. Il est vêtu de caoutchouc des pieds à la tête, ce cocher, comme tous ses confrères qui fuient dans la pluie, le vent et le brouillard noir, pareils à de vagues fantômes. Le cheval piétine dans les flaques d'eau, glisse et agite sa tête avec douleur. Des balayeurs en loques attendent, abrités sous un bouquet d'arbres tristes, que l'ondée soit moins forte, avant de recommencer le vain labeur de repousser la boue qui englue les pavés.

Je gagne une gare, à travers un quartier pauvre. Les maisons succèdent aux maisons, uniformément petites, malpropres et suintantes. Les haillons qui garantissent de la pluie les lamentables passants me serrent le cœur; et intarissable, et sinistre, et noire, la pluie tombe toujours, toujours. Comment peut-on vivre à Londres sans y être contraint par la force?... — C'est toute la vie anglaise, que ce contraste!

II

DANS UN CLUB

Me voici au coin de *Pall Mall* et de *Regent's Street*. C'est le quartier des grands *clubs* de Londres. Ils dressent leurs masses monumentales de tous les côtés. Le portique de l'*Athenæum* avec sa statue de Minerve, regarde la façade du club militaire, le *United service*, à travers la porte entr'ouverte duquel l'on peut apercevoir, appendus aux murs, de grands portraits de généraux en uniformes rouges; et plus loin c'est le club des gardes, c'est le *Reform*, où fréquentent les libéraux, le *Carlton*, où sont les conservateurs; le *Marlborough*, composé de nobles; l'*Oxford et Cambridge*, réservé aux élèves d'une des deux universités; le *Traveller's* dont nul ne saurait être membre, s'il n'a fait un voyage à plus de cinq cents milles de Londres. Les énormes bâtiments tout noirs font songer aux pa-

lais de Florence, et ce sont aussi des citadelles contre la rue, contre la promiscuité des rencontres, contre le climat. Par cet après-midi d'été, il ne pleut pas, mais il pèse sur Londres un brouillard jaune qui noie de mélancolie tous les édifices. Il ne faut pas songer aux délices de la flânerie à pied, ce charme de notre adorable, de notre méridional Paris. Et puis, flâner, serait presque une honte sur ces trottoirs où les passants vont vite, se rendant chacun à leurs affaires, tandis que les *cabs* filent lestement et que les petits omnibus appellent à eux les retardataires par la voix et le geste de leurs conducteurs. J'entre dans un de ces *clubs* sur les livres duquel un ami m'a fait inscrire pour un mois. Qu'il est calme, cet asile, au sortir de la rue bruyante! Qu'il est confortable, après ces sensations du jour froid et triste! Le vaste escalier est garni de statues. Des tapis assourdissent le bruit des pas et la sensation du *home* s'empare de l'arrivant, qui sait que nulle personne étrangère au *club* ne peut y pénétrer, même pour une visite. Quelle salle choisir pour s'y installer et y passer un paisible après-midi? A droite, c'est la chambre dite du matin, qui communique avec une autre chambre réservée à la correspondance. Ce ne sont que divans profonds, fauteuils renversés, tables petites et chargées de tous les journaux du monde ou de casiers avec du papier de toute dimension. A gauche, c'est le salon où l'on mange, immense pièce dont toutes les tables s'adossent à des fenêtres ouvertes sur le gazon d'un vert jardin. Quand vien-

dra le soir, sur chacune de ces tables une bougie sera posée, munie d'un abat-jour vert, éclairant d'une lumière discrète le repas préparé, le visage des dîneurs et le verre où blondira le vin du Rhin, où pétillera le champagne. En haut de l'escalier s'étendent les salles de lecture, avec l'énorme bibliothèque, et dans le sous-sol s'abrite le fumoir auquel on accède par un couloir que la collection du *Times* remplit à elle seule... Par ce mois d'août, Londres est vide enfin de toute existence sociale. D'un jour à l'autre, la Saison a fini. C'est l'époque où l'Anglais qui aime son *club* en jouit véritablement, comme d'une chose à lui et faite à son usage. Il arrive vers les neuf heures, et il déjeune de thé, de poisson, de viandes froides. Il faut le voir se promener lui-même, la fourchette à la main, l'assiette de l'autre, autour du vaste buffet où sont disposées les pièces énormes de bœuf rôti, les jambons, les volailles, les morceaux de saumon conservés dans la glace, les tartes dans leurs petits pots à qui la croûte fait comme un dôme. Le *clubman* lit ensuite les grands journaux, et cela le conduit jusque vers une heure, — moment auquel il pense à son second repas, qui est le *lunch*. Un peu de viande rôtie lui suffira cette fois, quelques légumes, quelques pâtisseries et un ou deux verres de sherry. Il descend au fumoir, allume un cigare, écrit ses lettres; les journaux de l'après-midi sont arrivés déjà. Il est cinq heures. Notre homme se montre au seuil de la porte du *club*. Le brouillard se fond en bruine. A quoi bon sortir, et il monte

jusqu'à la salle de lecture, reprend un livre commencé, dont il continue à tourner les pages, couché sur un divan, avec une petite table auprès de lui, sur laquelle repose une tasse de thé parmi les tartines. La nuit tombe. Le *clubman* passe dans le salon de toilette d'où il sort lavé, peigné, brossé, habillé, bref prêt à faire honneur au repas du soir, qui se terminera par une séance nouvelle dans le fumoir, à jouer au poker, pousser la bille du billard ou causer en buvant de l'eau-de-vie coupée de soda... Y a-t-il une vie au dehors? Y a-t-il un monde? Et le *clubman*, qui est un vieux garçon, rentre dans sa maison vers minuit, avec le seul regret qu'on n'habite pas la maison du *club* la nuit aussi.

III

DIMANCHE LONDONIEN

Je voudrais plaider ici pour toi, ô dimanche anglais, toi, si moqué, si calomnié, — si délicieux pourtant! Je voudrais dire la douceur de ton vaste silence et comme l'âme de repos qui flotte dans ton atmosphère immobile. N'es-tu pas réellement une bienfaisante mort de chaque semaine, comme le sommeil, dit quelque part Shakespeare, est une bienfaisante mort de chacun de nos jours?... Pas un bruit ne trouble la quiétude endormie de la rue. A peine si, de temps à autre, le roulement d'une

voiture qui passe au lointain atteste que la ville est encore vivante. Mais plus de cris d'enfants qui jouent, mais plus d'appels de marchands ambulants, plus de sonneries du garçonnet qui apporte les dépêches, et c'en est fini aussi des deux coups de marteau brefs et réguliers par lesquels le facteur, après avoir glissé les lettres dans la boîte, marque son passage de maison en maison. La poste et le télégraphe s'abstiennent, ce jour-là, de rappeler au commerçant ses affaires maudites, au voyageur ses lointains devoirs. La béatitude du parfait loisir tombe du ciel avec la lumière gaie de cette journée d'été. Une fois seulement, depuis le matin jusqu'au soir, cette somnolence de la petite rue est troublée par le passage de l'Armée du Salut. Parmi les ronflements des cuivres les fidèles de cette secte populaire défilent, et sur leur visage exalté rayonne l'ardeur des obscurs fanatismes, tandis qu'ils chantent éperdument et indéfiniment : « L'Agneau qui saigne! l'Agneau qui saigne! » Ils s'éloignent et de nouveau la petite rue aristocratique des environs de Hyde-Park reprend sa quiétude, avec ses coquettes maisons, que des jardinets bien tenus précèdent et que des jasmins revêtent de leurs branches fleuries. Du fond de la chambre où le soleil entre clairement, qu'il est doux de s'abandonner à la détente délicieuse de tout l'être dans le néant de ces heures vides! Ah! ceux qui t'ont maudit, adorable dimanche anglais, ceux-là n'ont jamais connu les surcharges de l'activité, les fièvres lassantes du travail pressé, la hâte effré-

née de l'existence des villes... De quart d'heure en quart d'heure, sur ce trottoir désert, passent des dames en toilette, des hommes et des garçons en chapeau haute forme, qui vont au service ou qui en reviennent. Pour celui qui a la tristesse de ne point prier avec les autres, c'est le moment de se recueillir, de s'abandonner à la volupté rare de sentir que les heures sont des heures et non pas des instants, rapides comme l'éclair et brûlants comme lui. — C'est le moment de goûter cette sensation, supplice des âmes vaines, délice des âmes songeuses : la longueur du temps.

IV

FILLES DES RUES

« Où vas-tu, jeune soldat ? » dit le poète, et moi, je dis : — « Où vas-tu, fille des rues, *girl* anglaise de dix-huit ans, avec tes yeux clairs comme de l'eau, avec tes cheveux blonds coupés courts par derrière, avec ta bouche de rose et tes joues d'enfant ? Où vas-tu, petite *girl*, sur ce trottoir de Piccadilly, lorsque l'horloge du palais de Saint-James, là-bas, au bout de la rue, marque plus de dix heures et que les maisons vertueuses commencent à éteindre leurs fenêtres ? Avec ta robe claire, ton large chapeau, tes mitaines rouges, tu souris au passant d'un sourire presque ingénu, et ce que tu cherches, c'est de quoi vivre demain sans travailler. Si tu

n'arrives ici qu'à dix heures, c'est que tu viens à pied, de loin, de très loin, d'un quartier dans les faubourgs où les maisons coûtent meilleur marché. Tu vis là-bas avec quelqu'une de tes camarades d'école qui s'en est allée en chasse de son côté. Demain matin, une de vous, les manches retroussées, un chapeau à fleurs sur la tête, nettoiera les vitres de la maisonnette, tandis que l'autre préparera le thé, les morceaux de viande rôtie et les tartines sur la table de votre salon où un Shakespeare se heurte à des romans illustrés. Mais ce soir? De passants en passants, tu erres quasi candide, point effrontée, point brutale, et à celui qui te renvoie moins durement que les autres, tu demandes de quoi boire une gorgée d'eau-de-vie. Tout à l'heure je pourrai te voir debout auprès du comptoir d'un bar, au milieu d'autres filles, jeunes et douces comme toi, parmi des hommes en haillons, et ton visage d'ange exprimera un plaisir naïf, tandis que tu videras un large verre de brandy. Puis tu reprendras ta marche sur le trottoir de plus en plus vide. Ou t'en vas-tu, petite *girl?*... Vers quelle fin lamentable de débauche et d'ivrognerie? Et cependant, le vice et toi, vous n'avez rien de commun, que l'argent qu'il te donne. Quelque petite rente et un fiancé, tu serais heureuse. La corruption ne t'a pas marquée au visage comme ta sœur maudite des boulevards de Paris, dont la bouche carminée sourit dans un masque de céruse, dont les yeux aigus brillent entre des cils mangés de crayon. Et cependant, jeune fille de

Londres, pour le songeur qui te suit du regard, comme ta promenade est plus triste que celle de ta sœur de là-bas!... »

V

L'UNDER-GROUND

Sous la terre, — c'est de ce nom sinistre qu'on appelle le chemin de fer métropolitain, — et la chose est sinistre autant que le nom... Au détour d'un square, le bâtiment d'une des stations apparaît, tout bas et simple. L'escalier descend. Quelque cinquante marches, puis cinquante encore, et encore cinquante, et nous voici dans la gare souterraine, qu'un vitrage recouvre et que termine à chacune de ses extrémités une embouchure de tunnel, béante et noire. C'était, au dehors, la jolie et frissonnante lumière d'un soleil du matin. De cette lumière il filtre seulement ici trois rais qui arrivent par des soupiraux, et une population d'atomes de charbon danse dans ces trois barres de clarté. Ils s'exhalent du tunnel, ces atomes de charbon, ils flottent dans l'air, vous prennent à la gorge, se posent sur le journal que vous tenez à la main, revêtent tous les objets d'une couche sombre. C'est ici le pays de l'étouffement, de la vitesse, — et de la réclame. De toutes parts, sur les murs, les affiches multicolores annoncent des produits incomparables. On y voit une lady Macbeth qui frotte sa main tragique

et s'écrie : « Tous les parfums de l'Arabie ne laveraient pas cette petite tache... » — « Non, » répond sa servante, « mais si vous vous serviez de ce savon ?... » — et l'adresse d'un fabricant accompagne cette offre. Des programmes de théâtres, des sommaires de journaux où éclatent ces mots terribles : « Cannibalisme en mer, » s'entremêlent à ces invitations industrielles. A peine si le voyageur a le temps de jeter un coup d'œil à cette gare. Une bouffée d'un vent froid et fumeux jaillit de la bouche d'un des tunnels, et un train apparaît, précédé d'une courte locomotive, à laquelle sa cheminée aplatie donne comme une physionomie mafflue de bouledogue. Les portières s'ouvrent, se referment. Des gens sautent sur le trottoir, d'autres dans les wagons, bousculés par l'employé qui court au long des voitures, et le train repart, engouffré de nouveau dans un tunnel, puis dans un autre, et un autre derechef, et derechef un autre. Il traverse ainsi des quartiers énormes de l'immense ville, sans que le voyageur puisse comprendre où il se trouve, autrement qu'au cri hâtif des serre-freins à chaque halte : *Victoria, le parc de Saint-James, Westminster, Charing cross...* Les syllabes de ces noms passent dans l'entre-deux des tunnels. *Mansion-house...* C'est la station finale. Un nouvel escalier à gravir et j'émerge à la clarté retrouvée du jour, hors de ce domaine des ténèbres qui laisse une impression d'un cauchemar méphitique et dantesque. Il y a un quart d'heure je gagnais la gare à travers le délicieux quartier du Sud-Ouest, avec ses petites

maisons parées de verdure et peintes en rouge, en brun, en violet, en jaune, dont chacune abrite une seule famille. Je suis dans la Cité maintenant, où des casernes gigantesques de pierres grises dressent leurs cinq et sept étages, — chacun de ces étages contenant plusieurs «offices». Toutes les affaires du monde aboutissent ici. Le nombre des fils de télégraphe qui se croisent au-dessus de la rue est tellement grand que ces fils, aperçus d'en bas, forment comme une énorme toile d'araignée où il semble qu'un oiseau se prendrait. La foule ondoie sous le regard des hommes de police en uniforme sombre. Les omnibus et les cabriolets la traversent indéfiniment et, sur ce tumulte des gens d'affaires, au plus haut point d'une des plus hautes maisons, des lettres de métal, placées là par quelque corporation religieuse, dessinent cette formidable question : *Are you saved?* — Etes-vous sauvés?

VI

PLAISIRS BRITANNIQUES

N'est-ce pas l'Empereur qui appelait l'Angleterre la Carthage des temps modernes?... C'en est bien plutôt la Rome, avec son immense empire, l'afflux prodigieux de tous les produits du monde, l'orgueil national, la politique savante, et, comme sur le point de l'Irlande, les luttes agraires. — Parfois aussi, la sorte de plaisirs où se délecte la

foule anglaise donne au voyageur l'impression des spectacles auxquels devait se délecter la foule romaine. Il y a là un extrême atteint dans le démesuré, presque dans l'extravagant, qui rappelle le Cirque et les fantaisies des Césars. Seulement c'est le Cirque à la mesure des jours nouveaux, et les Césars sont d'honnêtes et paisibles bourgeois. Ces réflexions nous venaient, à un de mes amis et à moi-même, en nous promenant l'autre soir dans les jardins de Kensington, où se tient à cette heure une exposition des produits alimentaires de tous les pays. Nous buvions du thé indien, et nous regardions, dans ce vaste jardin, la foule se mouvoir, autour d'énormes jets d'eau éclairés de feux changeants, qui éclataient en gerbes, tour à tour vertes ou roses, orangées ou lilas. Cela faisait des jaillissements d'émeraudes et de saphirs, d'amétystes et de topazes. La féerie de ce spectacle et de cet endroit étonnait l'imagination... — Un autre soir, dans l'immense galerie de l'Aquarium, où cinquante boutiques sont disposées, entre un phoque qui nage dans un bassin d'eau saumâtre, et un restaurant servi à l'américaine, nous vîmes une course de chevaux, menée au triple galop, par des jockeys, sur une piste de bois tournante de quelque cent mètres, et aussitôt après l'apparition d'un énorme éléphant, qui traînait une cage remplie de lions rugissants que domptait un nègre. Des clowns succédèrent, enfarinés, presque tragiques de sérieux morne dans leurs pantomimes folles. Le tout jeté à même le public, sans tréteaux, sans étroite scène,

comme si la fantaisie d'un puissant despote eût évoqué soudain ces étrangetés. — A d'autres places, le plaisir anglais révèle la sinistre gaieté qui est dans la race et dont Edgar Poë a donné de si étonnants modèles, ainsi que Thomas de Quincey, l'auteur de l'article sur « le meurtre considéré comme un des beaux-arts... » C'était en plein jour, dans *Piccadilly* même, que se donnait cette pantomime qui s'appelait l'*Elixir de vie*. Un docteur persuadait à un fermier provincial de se laisser couper la tête sous le prétexte de lui infuser un sang nouveau. L'extrême minutie du décor et du jeu des acteurs faisait de cette entrée en matière la transcription, exacte jusqu'au réalisme, d'une visite chez un médecin. Le charlatan coupait en effet la tête au campagnard, posait cette tête sur un pupitre et dévalisait les poches du mort. Mais voici que le lamentable tronc se levait et se mettait à chercher la tête, à l'aveuglette, en se heurtant aux meubles, tandis que sa tête tranchée tournait ses yeux vers son corps en détresse comme pour le supplier... C'était tout. Pour des nerfs un peu sensibles, la vérité était trop forte; c'était à quitter sa place de saisissement, et comme si le destin avait pour l'observateur d'étranges complaisances, j'eus le lendemain, en pleine rue, ... au tournant de *Waterloo-Place*, — la vision analogue, et non moins horrible, d'une voiture où passaient un homme de police, et, à son côté, un Indien coiffé d'un turban, sur le visage basané duquel ruisselaient d'innombrables filets de sang rouge.

VII

HERBIER DE MER

J'ai sur ma table un grand cahier, acheté l'autre jour, à l'entrée du pittoresque ravin de Blackgang, dans l'île de Wight. Pour avoir le droit de descendre dans ce ravin, il faut au préalable faire quelque emplette dans un bazar qui en commande l'accès. J'ai pris ce cahier qui est un herbier de plantes marines. « Ne nous appelle pas des algues, » disent les vers imprimés en tête, « nous sommes les fleurs de la mer. » Une senteur de goëmon s'exhale des pages sur lesquelles ces fleurs sont collées. Elles étalent sur la blancheur du papier leurs minces fibrilles, les unes rosées, les autres verdâtres, les autres sombres, toutes délicates, comme on imagine des chevelures d'ondines. Du sable fin demeure encore, pris dans leurs brins fragiles. Mais ce qui me fait feuilleter le cahier avec un étrange sentiment de mélancolie, ce n'est pas le souvenir des horizons d'Océan qu'évoquent ces fleurs. C'est simplement qu'au-dessous de chacune de ces plantes est un nom latin, dont les lettres furent visiblement écrites par une main de femme. J'imagine, à cette seule indication, que j'ai devant moi le patient travail de quelque vieille demoiselle, de quelque jeune fille peut-être, retirée dans un des cottages qui bordent l'île; et, comme elle a de

quoi suffire à peine aux exigences de sa vie, elle ajoute à ses ressources le modeste produit de la vente de ces pauvres herbiers... Ou bien encore c'est l'ouvrage des filles d'un pauvre clergyman qui n'a de revenu que celui de sa cure, et dont la famille, suivant à la lettre le précepte de l'Ecriture, s'est accrue et multipliée. A la veillée du soir, les doigts des blondes enfants s'occupent à ce travail de l'herbier marin, dans le presbytère qui touche à l'église et au cimetière. Une de ces enfants est fiancée et songe à son mari futur, qui lui a écrit la veille d'Australie où il est allé pour gagner de quoi s'établir. La seconde n'a nulle intention de se marier. Elle veut écrire et achève en secret un roman où figurent toutes les personnes de sa société, y compris ses sœurs. Comment ont donc commencé George Eliot, Charlotte Brontë, Rhoda Broughton? La troisième se représente les délices de la partie de lawn-tennis à laquelle elle se trouve priée pour demain. La quatrième rêve à Londres. La cinquième et la sixième, — elles ne savent à quoi. La mère calcule en pensée le difficile équilibre du budget, Le père prend des notes dans une Bible pour le discours qu'il doit prononcer dimanche, et les jeunes doigts vont maniant les frêles herbes, cueillies dans les rochers, à la marée basse et parmi les rires... L'Océan gronde ce soir. Sa voix terrible arrive jusqu'à la maison close. Qu'il doit faire dur, dans le fracas des lames croulantes, à diriger la barque et à jeter le filet! Le clergyman pose sa Bible et remercie Dieu dans son cœur de sa mé-

diocrité, — bien étroite, — mais si calme. Et sa béatitude serait complète s'il ne se souvenait, en regardant ses filles, de la pauvre Maud, l'enfant d'un de ses collègues, qui a quitté la maison paternelle, et qui est maintenant la maîtresse d'un jeune homme riche de Manchester. Mais Kate est si sage, Effie si spirituelle, Mabel si naïve, Gladys si tendre, Nancy et Violet si régulières, — et le digne pasteur reprend la lecture de l'épître de saint Paul, avec la tranquillité d'un cœur qu'une mauvaise pensée n'a jamais visité.

VIII

OXFORD EN ÉTÉ

Le mois d'août commence. J'ai pris ce matin même le train rapide qui doit me ramener à Oxford, et je retrouve la vieille ville telle que je la quittais l'an dernier à pareille date. C'est l'époque où les étudiants délaissent la cité universitaire, ceux du moins qui n'ont pas l'intention de prolonger par des lectures savantes leurs travaux de l'année. Ceux des maîtres dont l'enseignement fait toute l'occupation voyagent aussi. Mais l'étudiant et le *fellow*, — il n'est pas de mot pour traduire en français ce titre si anglais, — qui veulent travailler, sont demeurés là. Ils sont les maîtres des collèges vides. A eux maintenant, pour s'y promener sans que nul les dérange, les allées des

anciens jardins ombragés d'arbres séculaires, à eux les cloîtres gothiques où l'on peut se croire le contemporain de Duns Scot, à eux les bibliothèques, dont les petites cellules en bois, garnies de livres et terminées par une fenêtre en ogive, font un asile tout préparé pour un docteur Faust en train d'évoquer Hélène. A eux les longues conversations du soir, dans quelque salle solitaire, tandis que les flacons de vin de Porto et de Sherry se vident peu à peu. Durant l'après-midi, souvent le jeune étudiant va sur la rivière, maintenant rendue à sa solitude de nature. Il prend un bateau qu'il conduit en ramant jusqu'à une crique ombragée. Il amarre le bateau à un tronc d'arbre. Puis, couché sur le dos, la courte pipe en bois de bruyère à la bouche, il demeure à lire jusqu'à l'heure trop fraîche où le soir tombe. Pas d'autre bruit que le susurrement de la brise dans les feuilles blanchissantes des saules. Ce paysage est tout uni, tout vert, bordé à gauche par une molle colline et à droite par la ligne des tours et des clochers. L'étudiant analyse un savant livre venu d'Allemagne, sur la métrique de Pindare. Et de temps à autre, il s'interrompt de sa lecture pour songer au bonheur qu'il aurait, l'an prochain, à remporter le prix de poésie grecque. Au jour solennel de la fête de l'Université, il déclamerait ses vers, lui-même, dans le théâtre, du haut de la tribune, et sa fiancée serait là pour l'entendre!... Le vieux *fellow*, — il aura soixante ans à l'hiver, — est trop respectable pour venturer sa digne personne dans un canot. Il

est seul par cet après-midi, dans la chambre de travail qu'il occupe depuis plus de trente ans, au fond de son collège. La fenêtre en saillie bombe sur une verte pelouse, et le *fellow* fume une pipe de bois, lui aussi, en dépouillant une correspondance relative à sa querelle avec le plus illustre des professeurs de Tubingue sur un texte d'Ausone... Le jeune homme et le vieillard sont également paisibles et sans nul souci des choses de ce monde. Le collège où celui-ci habite existait il y a cent ans, il a quatre cents ans, il y a six cents ans. Les trônes tomberont, les hommes passeront, mais l'antique Oxford ne saurait tomber — cet Oxford où Dante aurait pu venir... Des voix résonnent dans le jardin. Le *fellow* s'interrompt de sa lecture pour regarder, par les carreaux cerclés de plomb, qui s'aventure dans son collège. Il aperçoit un groupe de visiteurs et de visiteuses, des étrangères qui sont d'un très grand monde, à en juger par leur toilette; il y a parmi elles une toute jeune femme, élégante et fine. Qui sait? Peut-être ces visiteurs sont-ils à la recherche de cet oiseau bleu couleur du temps qu'on appelle le bonheur. Le *fellow*, lui, sait que l'oiseau bleu fait son nid dans les coins des vieux cloîtres, et il reprend ses papiers avec délices. Heureux homme à qui les hasards ont permis de résoudre sa vie par la seule félicité qui ne trompe jamais : — l'habitude!

IX

COIN DE PROVINCE

Certes, la vieille cathédrale de Canterbury, où j'allais en pèlerinage avec mon excellent ami Henry J..., était charmante à regarder par ce jour bleu, — gigantesque bijou de pierre sombre serti de vertes pelouses et d'arbres à peine jaunis; mais dans la vaste paix de ce dimanche provincial et sur le pavé de la petite ville où étudia le David Copperfield de Dickens, dois-je avouer que je fus hanté surtout par la vision de la prodigieuse quantité des soldats qui passaient, cambrés invraisemblablement, les coudes détachés du corps, la toque trop étroite sur le coin de la tête, la badine trop courte dans la main gantée, et faisant sonner leurs éperons? Et dans quels uniformes, depuis les rouges à broderies d'argent jusqu'aux bleus à galons jaunes, jusqu'aux noirs tout rayés de blanc, soutachés, brossés, flambant neuf!... Ces soldats, les mieux payés et les mieux nourris de l'Europe, ont presque tous des visages d'adolescents. Le recrutement devient de plus en plus difficile dans cette armée anglaise. Les hommes ne veulent plus servir, tant l'existence privée est ici comblée et douce, et beaucoup de ceux qui s'enrôlent sont de très jeunes gens, que leurs premières frasques ont brouillés avec leur famille. Si jeunes soient-ils avec

leurs yeux clairs et leurs cheveux roux, ils ont un air à la fois raide et crâne, hardi et repu, ces soldats de Sa Majesté britannique, et les filles auxquelles ils font l'honneur de se promener en leur compagnie, sans leur donner le bras, cambrent leur taille, elles aussi, d'orgueil et d'admiration. Ils pullulent de la sorte, par cet après-midi de soleil, sur les trottoirs de la petite ville, dont les boutiques sont closes. Mais il est des compromis avec le dimanche, et je viens de voir un de ces promeneurs en uniforme frapper trois fois de sa badine contre le volet baissé d'un marchand d'eau-de-vie. La porte s'est ouverte à demi, montrant d'autres uniformes groupés autour d'un comptoir chargé de verres d'alcool et de pintes de bière noire. La porte s'est refermée. Peut-être l'homme en sortira-t-il dans quelques heures, la tête noyée des vapeurs du whiskey ou du brandy. Il n'en marchera que plus raide, plus crâne, plus hardi et plus cambré, en attendant qu'il aille promener sa flegmatique et martiale figure bien loin par delà les mers, sous le torride soleil de l'Inde, dans une des rues d'une des villes de l'immense péninsule, que tient en servage seulement une poignée de ces corrects soldats anglais.

X

AU BRITISH MUSEUM

Par un jour de brouillard jaune et triste, je suis à feuilleter, dans une des salles les plus retirées du paisible musée, le cahier de dessins de Giacopo Bellini. Le vieux maître a esquissé là des projets de fresques, développés sur les deux pages. Le feuillet de droite renferme d'ordinaire le paysage : une profonde vallée où court une rivière, l'escarpement d'un ravin sauvage, la ligne molle de gracieuses collines. Sur le feuillet de droite sont les figures, groupées en quelque scène légendaire : c'est une adoration des rois Mages devant le Divin Enfant, c'est un saint Georges luttant contre un monstre, un David combattant un Goliath, qui, par un geste d'une adorable naïveté, montre lui-même, entre ses doigts de géant, la pierre dont son frêle rival l'a frappé; c'est un homme sauvage, velu, aux oreilles de faune, chevauchant un lion et poursuivi par d'autres hommes armés de piques et montés, eux aussi, sur de vrais chevaux. Toute la bonhomie fervente et le naturalisme des premières années de la Renaissance apparaissent dans ces pages, et il flotte sur elles comme une atmosphère lumineuse. Oui, ce cahier du vieux maître est

comme rempli de soleil. Il traîne du soleil aussi le long de la frise du Parthénon qui étale sur les murs d'une salle voisine ses magnifiques fragments épars. Les poètes anglais, ces fils d'un jour brumeux et d'un ciel brouillé, sentent bien ce pouvoir réchauffant des chefs-d'œuvre de la Grèce antique et de l'Italie des grands siècles. Du fond de leur île, noyée de vapeurs, où tous les objets se fondent et s'estompent, où les paysages sont comme baignés de rêve, ils soupirent après cette chose qui n'existe que sous la pleine clarté d'un soleil nettoyé de nuages : — la Forme. C'est pour cela qu'ils se font si aisément païens, eux, les enfants de la terre puritaine, avec quelle ardeur singulière, les strophes de Shelley, de Keats, de Tennyson, de Swinburne, l'attestent assez. Plus que tous les autres, le pauvre Keats a langui de cet amour de la beauté lumineuse. Il faut relire son ode, j'allais dire sa prière, que j'ai déjà citée, à une urne grecque sur laquelle étaient sculptées des danses : « O forme attique! Belle attitude! Dans la sérénité du marbre, hommes et dieux évoqués, — parmi les branches des bois et parmi les herbes foulées! — O silencieuse forme, tu écrases la pensée, — comme fait l'éternité... Froide pastorale, — lorsque cette génération aussi aura passé avec l'âge, — tu demeureras, au milieu d'autres tristesses que les nôtres; — et tu diras encore aux hommes, comme aujourd'hui : — La beauté, c'est la vérité. Il n'est de vérité que la beauté... » Voilà le frisson ravi de l'âme du Nord devant la révélation du divin Midi,

et l'on est tout près de le retrouver en soi, lorsque, dans ce Londres sinistrement fuligineux et pluvieux, le regard se pose sur l'œuvre de joie d'un des maîtres de la terre, du soleil.

Septembre 1884.

VIII

LE JUBILÉ DE LA REINE

Je me suis trouvé passer en Angleterre toute la semaine de ce Jubilé de 1897, à Londres d'abord, puis à Oxford où j'avais été prié de donner « une lecture ». A Londres, j'ai vu les immenses préparatifs qui se faisaient entre Buckingham Palace et Saint-Paul, le dimanche et le lundi, pour la procession royale du lendemain. A Oxford, j'ai pu regarder de près l'envers provincial de l'énorme fête londonienne. Du contact avec la foule anglaise dans la grande ville comme dans la petite, j'ai reçu quelques impressions très fortes. Je voudrais les noter ici, telles quelles. J'estime que toute contribution est bonne et utile qui augmente dans la France contemporaine la connaissance des pays étrangers. S'il est dangereux de les copier servilement et de travailler ainsi au rebours de notre propre génie national, il est plus dangereux de les ignorer. La seule attitude virile d'un peuple qui

veut garder son rang devant les prospérités d'un peuple rival est celle qu'un artiste vraiment digne de ce nom aura devant les chef-d'œuvre d'un confrère. Il ne s'agit ni de les envier, ni de les nier, mais de les comprendre.

... Rien de pittoresque et de significatif comme les grandes artères de Londres : — Piccadilly, Saint-James, Pall Mall, le Strand, Cheapside, — durant ces dernières heures des préparatifs de la fête, qui étaient déjà un commencement de fête. Un flot monstrueux de foule se pressait parmi les décorations qui s'achevaient de toutes parts. Aucune excitabilité, aucun bavardage dans cette foule, toute mêlée d'hommes en tenue, de gentlemen avec le chapeau à haute forme et de ces loqueteux comme on n'en voit qu'en Angleterre. Pour un Français, le trait frappant de la rue à Londres est, en tout temps, l'absence de cafés, qui ne permet pas l'arrêt en plein air, la distraction amusée du regard, la causerie attablée sur un coin de trottoir, la parole prolongée et paresseuse. La rue anglaise sert uniquement à marcher. C'est un outil à passer d'une affaire à une autre affaire, et non pas un *club* ouvert où s'attarder et pérorer. Cet utilitarisme était plus saisissant encore dans ces heures de travail hâtif et regardé. Aucun commentaire ne sortait de la bouche des spectateurs qui étaient venus pour voir par eux-mêmes et qui exécutaient

cette opération avec une conscience de touristes, comme des milliers de leurs compatriotes visitent tous les objets dignes d'être vus, tous les *sights*, dans les quatre parties du monde. Il n'y avait pas de flâneurs parmi ces passants, même à ce moment-là. Et partout se révélait cette lenteur continue de l'activité, qui est le trait caractéristique du labeur anglais. Tandis qu'une partie du personnel des boutiques vaquait à l'établissement des échafaudages — à une guinée la chaise, — une autre partie cuirassait de lattes les devantures, en prévision des poussées du lendemain; et le reste continuait le commerce habituel dans l'extérieur. «*Business as usual.* On travaille comme à l'ordinaire...» Partout cette inscription attestait le souci de ne pas perdre inutilement ces dernières heures. Ne rien perdre, ni temps, ni peine, ni argent, c'est leur constante méthode, et c'est ce qui explique les étonnantes juxtapositions d'idées dont ils sont capables. Au plus fort de l'enthousiasme, leur esprit pratique les suit, qui les fait profiter davantage. L'exaltation chez eux ne va jamais sans réalisme. On en pouvait voir une preuve amusante, parmi des milliers d'autres, sur cette place de Saint-Paul, l'endroit le plus vénérable de la procession, puisque le service d'actions de grâce devait se célébrer là, sur l'esplanade de la porte de l'Ouest. Les maisons en face dressaient jusque par-dessus leurs toits des gradins pavoisés. Une profusion folle d'étoffes, de drapeaux, de lampions faisait presque disparaître les façades, et on lisait sur une d'entre elles,

en lettres colossales : *Que chacun ait une prière en son cœur*, et sur une autre à quelque distance : *Choisissez plutôt ce bâtiment-ci, qui est à l'épreuve du feu. Sa Majesté sera tournée de ce côté durant la cérémonie!...*

... Cette foule d'une activité si calme et si réglée manifestait par d'innombrables indices qu'elle était soulevée d'un élan à la fois très unanime et très personnel. Tous les Anglais se préparaient à fêter leur Reine et chaque Anglais se préparait à fêter *Sa Reine*. Je devais avoir une sensation plus nette encore de cette personnalité dans l'unanime élan, le mardi, à Oxford, devant les petits cottages des faubourgs ou chaque minuscule jardin était un véritable reposoir en plein air, et, presque dans tous, le portrait de la Reine était placé très en évidence, parmi des fleurs, des lanternes et des objets auxquels les maîtres de ces maisons attachaient du prix. Je revois à cette minute une grande glace de salon, taillée en biseau et encadrée de cuivre, qui figurait ainsi dans un de ces jardinets, pour faire honneur à celle que Rudyard Kipling a si bien appelée, avec la rude familiarité du loyal Anglais :

The Widow of Windsor, who owns half creation.

Cette « Veuve de Windsor qui gouverne la moitié du globe », comme elle est vivante pour chaque

Anglais! Ils la sentent tous si près d'eux, si pareille à eux par quelque détail où chacun d'eux retrouve ses goûts, ses idées, ses mœurs, sa race! Regardez-le attentivement, ce portrait de la vieille Reine, devant lequel trois cent cinquante millions d'êtres humains s'hypnotisent depuis huit jours. Vous trouverez empreinte, sur cette physionomie sans sourire, une première qualité où se reconnaissent, dans cette immense population anglo-saxonne, tous les *business-men*, et ils sont légion : — l'exactitude, la précision, une ponctualité qui, depuis soixante ans, n'a jamais esquivé une des exigences du métier, la patience, presque la passivité d'une bonne ouvrière du gouvernement qui a toujours accepté sa tâche, sans tenir compte de ses préférences. Telle elle était lorsque, toute jeune, elle renvoyait lord Melbourne qu'elle aimait pour appeler au ministère sir Robert Peel qu'elle n'aimait pas. Telle elle est restée jusque dans ces dernières années où elle appelait de même M. Gladstone, malgré ses antipathies, parce que son métier de reine dans un pays parlementaire voulait qu'elle obéît aux volontés des électeurs. Et elle y a toujours obéi, simplement, honnêtement, strictement. Cette probité professionnelle, c'est la vertu dont ses sujets de la classe moyenne ont le plus senti le prix. Ils aiment cette vieille Reine de la leur représenter sous une forme auguste, tandis que les nobles ou ceux qui tiennent à la noblesse par relations, par naissance, par goûts, par vanité, aiment en elle la grande dame altière qu'elle a su rester

Regardez de nouveau ce vieux visage, et vous y reconnaîtrez une expression qui n'est pas la «majesté effrayante» dont Saint-Simon parlait à propos de Louis XIV âgé, mais c'est une majesté tout de même et d'autant plus puissante qu'elle est plus simple, plus dépourvue de ce charlatanisme que les Anglais détestent si profondément. Ils aiment encore en elle cette simplicité. Ces gens de peu de paroles apprécient ce dédain de la phraséologie qui lui a dicté cette semaine un remerciement à son peuple, concis comme un cablogramme. Les chrétiens lui savent gré de sa dévotion. Les utilitaires connaissent le prix du capital de sagesse qu'elle représente. Tous les hommes d'Etat d'Europe sont nouveaux aux affaires, à côté de cette femme qui a vu quatre régimes se succéder en France, l'Italie s'unifier, puis l'Allemagne, l'Empire britannique grandir, et la scène du monde occupée et abandonnée tour à tour par des gens qui s'appelaient Wellington, Metternich, Louis-Philippe, Napoléon III, Cavour, Disraeli, Gambetta, Bismarck, tant d'autres. Quelle tempête étonnerait maintenant cette longue expérience? Et, par-dessus tout, elle est, pour eux tous, toujours :

The Widow of Windsor...

Il faut répéter le mot et comprendre ce qu'il signifie dans ce pays dont l'amour conjugal est le roman. Il l'était déjà au temps de Shakespeare, et la pièce la plus amoureuse du grand poète, *Roméo et Juliette*, n'est que la tragédie d'un mariage brisé

par la mort. Que soupire Juliette quand elle a vu son amant pour la première fois :

If Romeo be married, my grave will be my wedding bed.

Que nous voilà loin des Italiennes de Boccace et de Stendhal, et que c'est bien le cri de la *girl* anglaise : « Si Roméo est marié, ma tombe sera mon lit nuptial !... » La tendresse connue de la Reine pour son époux, son bonheur avoué avec tant de simplicité, son désespoir dans son veuvage, les confidences de son *Journal*, autant de raisons pour les Anglais de l'associer à leur vie sentimentale, et si l'on ajoute à cela qu'elle a par-dessus tous ces prestiges celui qui s'attache pour eux à la durée, l'on se rend mieux compte de la profondeur et de la variété des émotions qui se sont donné cours cette semaine.

... *La durée*, c'est là, en effet, un autre trait essentiel de cette forte race, et que l'on oublie trop de mentionner d'abord, quand on nous parle de son esprit d'initiative. Ces jours derniers, en me promenant parmi les préparatifs de la fête dans les vieilles rues qui avoisinent le Temple, puis à Oxford, le long des murs illuminés des vieux collèges, je me disais que la grande différence entre les Anglais et nous autres Français réside là, dans ce goût et ce sens de la continuité qu'ils ont gardé et que nous avons laissé dépérir. Notre

peuple n'est ni moins entreprenant ni moins audacieux que celui-ci, mais nous avons renié nos morts et ils continuent l'œuvre des leurs. C'est toute notre faiblesse, et c'est toute leur force. Derrière notre énergie contemporaine — et nous en avons tant montré, et de la si belle, de la si désintéressée! — il n'y a pas assez d'autrefois. Nous sommes les victimes des deux plus funestes erreurs de notre histoire : la destruction révolutionnaire, d'une part, et, de l'autre, la reconstruction napoléonienne, qui ont diminué chez nous également ce sens du temps passé, si nécessaire aux peuples qui veulent employer toutes leurs forces. C'est surtout l'Empereur qui nous a fait perdre cette notion de la valeur du temps et de la collaboration des morts. Ce Toscan de la grande espèce nous a gouvernés en étranger; car il l'était, foncièrement, irréparablement, absolument. Il restera, en politique, un improvisateur aussi génial que ses frères italiens du quinzième et du seizième siècle, qui décoraient à fresque des cloîtres entiers avec une spontanéité et une maîtrise incomparables. Dans l'ordre des institutions comme dans l'ordre de la guerre, il déploya tous les prestiges d'un magnifique artiste individuel qui se suffit, sans passé. Nous nous sommes habitués depuis près de cent ans à faire de ce sublime aventurier la secrète mesure de notre action nationale, et à croire, quand nous étions malheureux, qu'il nous manquait un Homme, une volonté créatrice. La leçon que donne au monde la grandeur anglo-saxonne, c'est que les à-coups de cette sorte ne sont

pas nécesssaires. La nature sociale procède, dans ses puissantes créations collectives qui sont les empires, comme la nature physique dans ses créations végétales ou animales, par une suite d'efforts ininterrompus bien plutôt que par violentes secousses. Le solide bon sens anglais a, depuis longtemps, démêlé cette loi, et cette Reine qui a su maintenir tant de traditions autour d'elle, pendant tant d'années, lui représente cela aussi : ce génie du prolongement qui fait poser tout ce qui est sur tout ce qui fut. Cet art d'évoluer sans détruire, qui nous semble si difficile, elle l'a pratiqué d'instinct, et elle-même n'est-elle pas, elle aussi, l'œuvre de la patience de toute cette race, la personne royale où se résument les efforts séculaires de la vieille Angleterre et de la nouvelle? Un des témoins du cortège, et un Anglais, me disait :

— « Ce qu'il y avait de plus saisissant ce n'était pas cet appareil de troupes, et cette foule. On peut voir autant de soldats et autant de spectateurs dans d'autres circonstances, mais ce que l'on n'a jamais vu, c'est cette petite vieille dame en noir, dans ce grand landau, à qui allait toute l'acclamation de ce peuple... »

Nous tenons ici la signification profonde de cette apothéose. Voilà ce que les Anglais sont arrivés à faire du souverain, de cet être redoutable et pourtant nécessaire, si aisément funeste et sans lequel, cependant, l'unité d'un pays n'est jamais vivante. De même qu'ils ont gardé tous les bâtiments de leur vieil Oxford sans en abattre une pierre et

toutes les fondations du moyen âge en y insinuant seulement l'esprit moderne, tellement qu'un Max Muller a pu être *fellow* du collège d'*All-Souls*, une maison instituée pour y dire des messes en faveur des morts d'Azincourt; — de même qu'ils ont gardé toute la hiérarchie de leur noblesse en la recrutant sans cesse parmi les talents nouveaux, les fortunes nouvelles et en la chargeant d'un service de justice et de la législation de plus en plus équitable; — de même ils ont gardé la royauté en la vidant de plus en plus de ses redoutables abus, et ils en ont fait le plus haut et le plus bienfaisant des services publics de leur démocratie. Car c'est bien une démocratie si l'on prend ce mot dans son seul sens acceptable, et le plus contraire à l'usuelle définition, celui d'un pays où toutes les familles peuvent arriver à toutes les situations (1), la plus libre, la plus heureuse des démocraties, qui a célébré cette semaine ses noces de diamant avec le pouvoir royal. Comme cette démocratie se trouve être en même temps la plus vaste fédération qui soit sur le globe, la « petite vieille dame en noir » a aussi comme charge d'en être l'Impératrice, la vivante représentation du lien qui rattache à l'île mère cet Empire romain sporadique — fait de vingt autres Angleterres éparses dans les deux hémisphères. Ah! l'étonnante leçon de philosophie poli-

(1) C'est l'admirable formule de Bonald : « Le gouvernement ne doit considérer l'homme que dans la famille ; » — formule reproduite presque exactement par Auguste Comte : « La Société humaine se compose de familles et non d'individus. »

tique qui se distribuait dans les rues de Londres lundi, pour un penny, et sous la forme d'un bout de carton rose intitulé : *Programme officiel* du Jubilé! On y voyait figurer dans la suite du cortège les troupes montées du Canada et le *Premier* de ce même Canada, les troupes montées de la Nouvelle-Galles du Sud, celles de l'Etat de Victoria, celles de la Nouvelle-Zélande, celles du Queensland, celles du Cap, celles de l'Australie, de l'Ouest et les *Premiers* de tous ces pays. Ces quelques lignes ramassaient en elles le tableau complet de ce colossal empire dont toutes les portions, j'allais dire toutes les républiques, ont leur vitalité propre, leur autonomie, leur gouvernement, et toutes cependant ne font qu'un, par le bienfait de l'admirable principe monarchique, et de cette unité comme de ce principe une faible femme âgée est le symbole. Bien mieux. Elle est cette unité et ce principe même : la *Reine-Impératrice!*

... Qu'ajouter à ces réflexions qui ont été, j'imagine, celles de beaucoup de mes compatriotes, soit au spectacle, soit à la lecture du compte rendu de ces impressives fêtes? Rien, sinon répéter ce que je disais en commençant ces pages : quand on voit qu'un peuple rival est très grand, on ne l'envie pas, ce qui est indigne; on ne le nie pas, ce qui est vain; on ne le copie pas, ce qui est servile; on essaye de comprendre quelles lois de la nature politique il a

pu observer dans son développement et quand on a cru les apercevoir, on essaye de soi-même les pratiquer dans les données de sa propre tradition et de sa propre race. Aujourd'hui, grâce aux travaux convergents de sociologues tels que les Taine, les Auguste Comte, les Gustave Le Bon, — je cite au hasard — qui sont venus confirmer les fortes théories des Rivarol, des Bonald, des Le Play, de la manière la plus inattendue, nous sommes affranchis des faux dogmes de 1789. Nous en reconnaissons l'erreur profonde, le caractère de régression mentale et, vraiment, de niaiserie. Nous pouvons nous rendre compte du recul que la plus inintelligente des révolutions nous a fait subir. Notre voie est donc bien tracée. Ce que les Anglais possèdent et qui les rend si vivants, ce n'est pas leur système représentatif et leur parlement, comme continuent de le penser certaines personnes que l'expérience de notre lamentable essai de République parlementaire auraient dû éclairer, c'est qu'il y a derrière ce parlement anglais des réalités qu'il représente en effet; et ces réalités, nous les avons, nous autres Français, ou pouvons les avoir encore. Dénombrons-les. — Les Anglais ont une famille royale associée à beaucoup de passé. Nous en avons une. — Ils ont une noblesse appuyée pour une partie sur l'histoire, pour une partie sur la possession de la terre, pour une partie encore sur de grandes situations de fortune, pour une partie enfin sur l'accession du talent. Cette noblesse, nous en avons les éléments. Nous produisons de l'aristocratie histo-

rique, de l'aristocratie terrienne, de l'aristocratie de finance et de l'aristocratie de talent. Un peuple a beau être, comme le nôtre, la victime des pires aberrations politiques, la nature, plus forte que l'utopie, lui impose ses lois, et la nation la plus hypnotisée par la chimère égalitaire ne vit que de ses supériorités. Il n'y a qu'elles qui fassent la besogne à faire. Seulement les supériorités qui apparaissent en France, nous ne les fixons pas. Nous leur maintenons un caractère viager et personnel, quand il faudrait leur en donner un durable et familial. Dès aujourd'hui, nous pouvons entrevoir qu'une restauration monarchique devrait exécuter son œuvre réparatrice en essayant de fixer ces supériorités et créer ainsi une aristocratie vraiment nationale et renouvelable. Les moyens sont nombreux. La liberté de tester en est un, la constitution des majorats terriens en est un autre. Une chambre haute héréditaire et recrutée dans toutes les classes en est un troisième. — Les Anglais ont une Eglise nationale, nous en avons une et dont les fortes vertus ont résisté à l'abominable régime du Concordat. Quelle vigueur elle reprendra le jour où elle pourra s'administrer et posséder librement ! — Les Anglais ont une vigoureuse vie locale et provinciale. Il dépend de nous de réduire beaucoup notre excessive centralisation. Que demain le département soit supprimé et l'ancienne province rétablie, que des attributs très importants soient donnés à des conseils provinciaux nommés par un mode d'élection vraiment représentatif, c'est-à-dire pro-

portionnel à la valeur sociale des électeurs; que les universités soient déclarées réellement autonomes, et en quelques années l'hypertrophie dont nous souffrons sera corrigée. — C'est toute une suite de réformes qui se tiennent et dont la première est de nous réconcilier avec nos morts en reprenant ce que nous pouvons reprendre de notre passé. Telle est, pour un Français de bonne foi, la leçon de ce Jubilé.

Juin 1897.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 1

I. — L'île de Wight 3
II. — En Irlande et en Écosse 39
III. — Les lacs anglais 111
IV. — Sensations d'Oxford 174
V. — Lettres de Londres 238
I. Dans Hyde-Park 240
II. Comédie de société 248
III. Fête villageoise 257
IV. A travers l'île de Wight 267
V. Les hommes de lettres 278
VI. Préraphaélitisme 290
VI. — L'Esthéticisme anglais 304
VII. — Croquis d'outre-Manche 319
I. En « hansom cab » 319
II. Dans un club 321
III. Dimanche londonien 324
IV. Filles des rues 326
V. L'under-ground 328
VI. Plaisirs britanniques 330
VII. Herbier de mer 333
VIII. Oxford en été 335
IX. Coin de province 338
X. Au British Museum 340
VIII. — Le Jubilé de la Reine 343

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE PAUL BOURGET

CRITIQUE. 2 volumes in-8°.

*I. Essais de psychologie contemporaine. (Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal, Dumas fils, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourguéniev, Amiel). — Appendices.
*II. Études et portraits.

ROMANS. 7 volumes in-8°.

*I. Cruelle Énigme. — Un Crime d'amour. — André Cornélis.
*II. Mensonges. — Physiologie de l'amour moderne.
*III. Le Disciple. — Un Cœur de femme.
*IV. La Terre promise. — Cosmopolis.
*V. Une idylle tragique. — La Duchesse bleue.
*VI. Le Luxe des autres. — Le Fantôme. — L'Eau profonde.
*VII. L'Étape. — Un Divorce.

NOUVELLES. 4 volumes in-8°.

I. L'Irréparable. — Deuxième amour. — Profils perdus. — François Vernantes.
II. Pastels. — Nouveaux Pastels.
III. Recommencements. — Voyageuses. — Complications sentimentales.
IV. Drames de famille. — Les Pas dans les Pas.

VOYAGES. 1 volume in-8°.

Sensations d'Italie. — Outre-Mer.

POÉSIES. 1 volume in-8°.

La Vie inquiète. — Édel. — Les Aveux.

En cours de publication. — Chaque volume, **12** *francs.*

Les volumes précédés d'un astérisque sont en vente (novembre 1921).

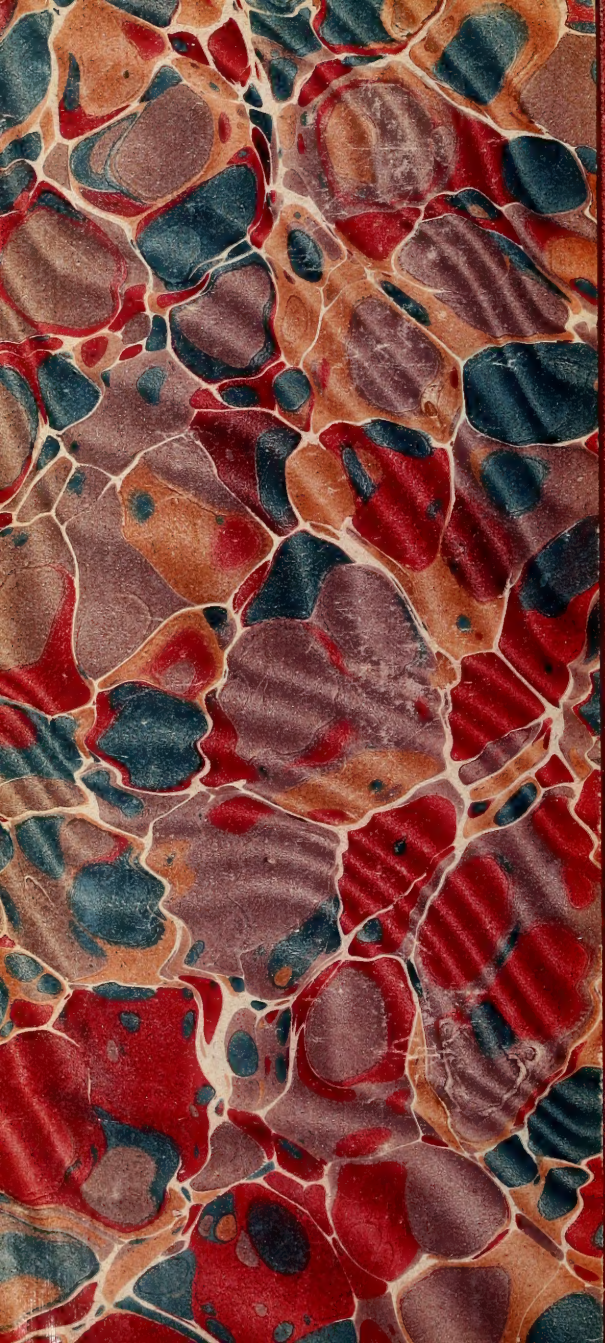
PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27136.

PQ
139
B646
1903
t.2

Bourget, Paul Charles Joseph
Études et portraits
Ed. définitive

Robarts

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

WALLACE ROOM